REVUE

DES

DEUX MONDES

QUATRIÈME SÉRIE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C[IE],
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME DOUZIÈME

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1837

HISTORIENS

ET

PUBLICISTES MODERNES

DE LA FRANCE.

I.

Armand Carrel.

Voilà un an que Carrel est mort. Combien déjà l'ont oublié! — C'est peut-être un peu tard pour parler de lui, — me disait un homme grave à propos de mon dessein d'écrire ces pages sur une mémoire aimée et que je sais qu'il honore. — Je devais y regarder, ajoutait-il, avant de livrer un si beau nom à l'indifférence qui accueille les souvenirs tardifs. — Pourquoi donc un oubli si rapide? C'est que nous vivons à une époque où l'idée de la patrie s'étant rapetissée jusqu'à l'idée de la famille, ou plutôt s'y étant confondue, ceux que perd la patrie ne sont perdus en réalité que par une famille, et les morts d'une famille ne sont pas les morts d'une autre. Comme il n'y a pas de cause générale et commune, si ce n'est celle du repos, qui n'est que l'association de tous les intérêts particuliers, chacun paraît agir pour son propre compte, et quand un homme est mort, on dit : Il n'a fait tort qu'à lui, surtout si, comme Armand Carrel, il était libre de mourir

ou de vivre, et si sa mort ne lui est pas venue de la main suprême d'où nous vient la vie.

L'oubli est d'autant plus rapide qu'on n'y croit pas mettre d'ingratitude. On ne considère pas qu'à l'égard des hommes supérieurs, l'oubli est toujours ingrat; car quoi qu'ils aient pu prétendre pour eux-mêmes de leurs travaux et de leurs pensées, ils nous donnent toujours plus qu'ils ne reçoivent de nous. Ils ne sont même supérieurs que parce que leurs œuvres sont le bien d'un très grand nombre, sinon, comme à certaines époques privilégiées, le bien de tous. Quelque part qu'ils y aient faite ou cru faire à leur intérêt propre, bien plus grande est la part de ces pensées désintéressées et bienfaisantes que Dieu répand quelquefois sur le monde même par des mains qui semblent indignes d'être les ministres de ses graces. Ainsi, même pour ceux dont les intentions ont été moins nobles que l'intelligence, l'oubli est de l'ingratitude: mais combien cette ingratitude est-elle plus déplorable, quand celui qu'on oublie est un de ces hommes dont le cœur a été encore plus grand et d'un meilleur exemple que l'esprit?

C'est pour tous ceux qui, dans notre temps, ne veulent pas être associés à cette ingratitude que j'ai entrepris de rendre à Carrel ce triste et fraternel hommage. Je l'aurais fait de mon propre mouvement et pour l'honneur commun, si d'ailleurs je n'y avais été invité par ses plus proches amis, et par celle qui fut le plus dévoué de tous et le plus aimé. J'avais d'abord pensé, à l'époque où nous le perdîmes, à m'acquitter de ce pieux devoir. Mais outre qu'il m'eût trop coûté de mettre des mots où je ne devais avoir que des larmes, on m'approuva d'en ajourner l'accomplissement au premier anniversaire de sa mort, afin que mes sentimens eussent plus d'autorité, n'ayant pas été écrits sous l'impression d'une douleur vive et passagère, mais sous l'influence durable d'un souvenir.

Je n'ai plus à faire la biographie politique de Carrel. Ç'a été la tâche d'un ami commun, M. Littré, homme grave et profond, que plus de décision sur le point vif des opinions de Carrel y rendait plus propre qu'aucun autre, outre un talent d'écrivain proportionné au sujet. La chose fût-elle encore à faire, je m'y refuserais; car, pour les commencemens de sa vie politique, je n'aurais pu que rédiger les souvenirs d'autrui; et, quant à son rôle actif dans les dernières années, j'aurais ignoré trop de choses pour en écrire avec cette exactitude qui est le premier mérite comme le premier devoir d'une biographie. Quoique je puisse m'honorer d'avoir eu sa confiance, laquelle est mon seul droit à écrire ceci, sur quelques points où j'avais

plus de foi en sa personne qu'en ses idées, et où il avait plutôt besoin d'être appuyé et exalté que refroidi, je n'ai pas été dans tous les secrets. Ce que j'en pourrais dire de la meilleure foi du monde serait sans autorité et soulèverait peut-être de justes réclamations dont j'aurais fait naître innocemment le scandale. Il n'y aura rien dans ces pages qui n'ait été à ma parfaite connaissance, ni où je puisse être contredit pour défaut d'exactitude. Si ce n'est pas là tout Carrel, on ne l'admirera que plus pour ce que j'aurai omis d'en dire; et là où j'aurai pu le mal comprendre, l'important pour moi est qu'on voie que je ne l'ai pas médiocrement aimé.

Je prolonge à regret ces préliminaires pour déclarer à qui j'adresse principalement cet écrit. Ce n'est ni à ceux de ses amis qui ne l'ont été que de l'homme politique, ni à ceux de ses ennemis, s'il lui en reste, qui ont le courage de l'être encore de sa noble mémoire. Pour les uns comme pour les autres, Carrel a été l'homme dont ils ont eu besoin, ceux-ci pour s'en servir et en faire honneur à leur cause, ceux-là pour justifier des habitudes de prévention opiniâtre contre les adversaires ou les ennemis de la leur. Les amis politiques sont durs et exigeans; ils n'admirent dans leurs chefs que les qualités d'un instrument. Il ne faut donc pas leur demander de comprendre ce qu'ils ne pardonnent pas, c'est-à-dire les qualités par où leurs chefs valent mieux qu'eux, et par où ils leur échappent. Quant aux ennemis, ils seraient plus volontiers généreux que justes, et ils consentiraient plutôt à pardonner qu'à comprendre. Sachant d'avance combien il me serait impossible de leur faire accepter le Carrel que j'ai connu, je me console d'avance de la critique qui pourra m'être faite des deux côtés, d'avoir mieux su l'admirer que le juger.

J'écris ces pages pour un grand nombre d'esprits éclairés et impartiaux, qui, dans les positions les plus diverses, les uns sans être engagés dans les idées de Carrel, les autres professant même une croyance différente, l'ont aimé et admiré pour l'honneur qu'un tel homme faisait à son pays. Beaucoup voyaient en lui un espoir, une sorte de ressource pour des évènemens possibles; tous y voyaient une lumière qui éclairait toutes les questions comme toutes les situations. Quoi que je dise de Carrel, à quelque vivacité de sentiment que je me laisse entraîner, je ne crains pas d'être pour ces esprits-là ni exagéré ni dans l'illusion.

I.

CARREL HOMME POLITIQUE.

Les partis n'admirent dans un homme politique que l'unité et l'immobilité, « à laquelle, dit Carrel dans son *Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, ils prétendent tous si follement. » A leurs yeux, la souveraine grandeur est d'avoir jeté l'ancre sur le sable mouvant des opinions humaines, et d'avoir forcé l'esprit, si grand par ses vicissitudes mêmes, à rester immobile pendant que tout marche et que tout change dans un monde qui ne s'arrête jamais. Non, l'immobilité ne sera jamais de la grandeur. L'esprit qui prétend ne pas changer est tout simplement un esprit orgueilleux, qui veut faire d'une incapacité une supériorité. Il ne faut être immobile que dans sa conduite morale, parce que les lois qui la règlent ne sont point sujettes aux disputes des hommes. Mais là où la certitude absolue n'existe pas dans les choses, comment l'immutabilité serait-elle un don supérieur de l'esprit?

Peut-être m'accusera-t-on d'un certain côté de diminuer mon illustre ami en disant qu'il n'était pas de ces esprits qui se rendent esclaves de leur intelligence pour en être plus maîtres : mais je ne puis mentir à mes souvenirs. Les confidences de Carrel n'ont pas laissé en moi une trace médiocre, et je ne fais ici que lire dans ma mémoire ce que sa parole y a imprimé. Carrel avait l'unité du caractère, je dirai l'immobilité si l'on veut, car s'il est beau d'être immobile, c'est surtout dans le caractère, la seule chose par où les autres puissent être assurés de nous. Il l'était dans sa conduite morale; il l'a été, quoique moins naturellement et moins librement, dans sa conduite politique. Mais je lui ai connu l'esprit le plus souple et le plus étendu, et non un esprit immobile.

Il n'y a pas à s'étendre sur sa loyauté privée; c'était un fait de notoriété universelle. La probité, d'ailleurs, est une qualité de devoir, et qui n'est peut-être pas assez difficile, même dans ce temps-ci, pour qu'on loue un homme d'en avoir eu, et qu'on ne méprise pas profondément un homme qui n'en a pas ou qui n'en a plus. Mais l'unité de conduite, dans l'homme politique, est autrement difficile et admirable. Envisager seulement en quoi elle consiste, dans les circonstances particulières où s'est trouvé Carrel, est effrayant. Résister à ses propres lumières, ne pas fléchir, ne pas laisser voir ses

doutes, ne pas délaisser les principes arborés dans certaines crises, même si ces principes n'ont été au commencement que des impressions ou des espérances téméraires que l'impatience a converties en doctrines de gouvernement; ne pas manquer aux ames simples qu'on y a engagées et qui y persévèrent et s'y exaltent; étouffer son bon sens de ses propres mains, et, au besoin, appeler froidement sur sa vie ou sur sa liberté des périls inutiles et prématurés, pour ne pas faire douter de soi; voilà à quel prix on est le chef agréé d'une opinion en guerre ouverte avec un gouvernement établi; voilà ce qu'il faut savoir faire à toute heure, et avec beaucoup de bonne grace, en outre, pour que ceux qui le reconnaissent pour chefs le lui pardonnent, et avec un talent si hors de toute portée que nul amour-propre, dans le parti qu'il représente, n'ose s'y égaler. Pendant plus de quatre années, sauf quelque relâchement vers la fin, soit par lassitude, soit dégoût de ces discordes intérieures par lesquelles les partis font scandale de leur défaite, Carrel ne manqua pas un moment à ce rôle. Il n'entraîna jamais que ceux qu'il était résolu à suivre, et, en certaines occasions où l'impulsion n'avait pas été donnée par lui, mais malgré lui, il se mit à la tête de ceux qu'il n'avait pas commandés. Le même homme qui, dans les circonstances ordinaires, souffrait modestement qu'on lui disputât le titre de chef de l'opinion républicaine, s'en emparait dans le danger, comme d'un signe où les coups pussent le reconnaître de loin. Il faisait comme un général porté rapidement, par son courage et ses talens, au premier grade de l'armée : il se laissait contester dans les chuchottemens jaloux de la caserne, sauf à prendre, dans une affaire désespérée, le commandement en chef, du droit du plus courageux et du plus habile. Personne ne porta plus loin que Carrel le dévouement du chef à l'armée. Loin de donner des doutes à ceux qu'il avait associés à ses espérances, il les y entretenait encore après les avoir perdues. A défaut d'une ardeur qu'il ne pouvait plus avoir, il les échauffait par un danger qu'il était toujours maître de courir. C'est ainsi qu'après avoir attiré successivement sur quatre gérans du *National* des condamnations à la prison, il provoqua lui-même, par des articles froidement calculés pour tomber sous la loi, son emprisonnement à Sainte-Pélagie. Il ne voulut pas être en reste de sacrifices avec ses amis.

Quand il avait rempli son devoir de chef de parti avec cette force de volonté et ce stoïcisme d'autant plus beau que le stoïcien n'était souvent qu'un sceptique, Carrel aimait à se délasser en se livrant librement à toutes les opinions, à tous les doutes. Il se plaisait à faire

de ce même esprit, si puissant pour remuer les passions, un instrument de recherches désintéressées, vastes, libres, philosophiques.

Dans ces momens-là, Carrel aimait à s'ouvrir à moi, non comme au seul de ses amis auquel il réservât ces pensées particulières, mais comme au plus disposé à les goûter sans mélange. Mes rapports avec lui de simple collaborateur littéraire dès le commencement, et, plus tard, d'ami n'appartenant plus à la rédaction du *National*, mes liaisons plus anciennes dans l'autre camp avec des hommes qu'il y honorait, une amitié qui s'était accommodée de mon indépendance, toutes ces convenances me rendaient naturellement le confident de tout ce qu'il ne laissait pas voir au public. J'ajoute que Carrel prenait plaisir à se montrer supérieur à sa réputation.

C'est dans ces conversations qu'il parlait avec tant d'abondance et de grace des passions et des illusions des partis, des devoirs et des embarras de ceux qu'ils avouent pour leurs chefs, et qu'ils portent souvent au commandement malgré eux, des jalousies qui s'y cachent sous la rigidité des professions de foi, et de cette guerre d'amours-propres déguisée sous l'émulation patriotique. Selon les évènemens du jour, dont il recevait la première impression avec une sensibilité tout-à-fait naïve, la disposition de Carrel était ou à espérer ou à se décourager. Il fallait voir alors combien cet esprit avait de ressources, soit pour justifier par des prétextes d'une profondeur et d'une subtilité inouies les ardeurs d'un caractère impatient d'agir, soit pour absoudre sa noble intelligence des emportemens un peu factices où l'avaient entraîné les besoins de la polémique.

Quelquefois il s'amusait de ses ressources mêmes; il s'en faisait un jeu; il m'en donnait le spectacle éblouissant. Il prenait un journal, soit du gouvernement, soit d'une opposition moins prononcée que la sienne, et, lisant l'article du jour, il en adoptait la pensée, et la complétait ou la développait dans le sens des opinions qui l'avaient inspirée. Quelquefois c'était un discours de tribune qu'il refaisait: « Ils n'ont pas donné les meilleures raisons de leur opinion, disait-il; ceci eût été plus spécieux, et nous eût plus embarrassés. » J'admirais d'autant plus cette flexibilité d'esprit que ces raisons de gymnastique étaient les meilleures et les plus sincères. C'était tout ce qu'il y a de vrai et d'honorable dans chaque opinion. Carrel voulait me montrer par là deux qualités fort supérieures à une certaine facilité capricieuse et paradoxale, d'une part sa connaissance des intérêts des partis, et d'autre part, l'estime réelle qu'il faisait, à beaucoup d'égards, des plus opposés à ses idées. Je ne

dis pas qu'il ne s'y mêlât pas quelque plaisir de vanité; comment n'en aurait-il pas eu à se montrer si pénétrant, si désintéressé, si universel? Carrel aimait à produire de l'effet, mais non à tout prix, ni devant toute sorte de gens, ni pour être loué tout haut d'y avoir réussi. Avait-il lu dans vos yeux qu'il était écouté et compris, c'était assez : un charmant sourire vous témoignait que vous aviez trouvé la bonne manière de le louer. Des complimens même sincères, dans la formule ordinaire, le gênaient : il y a eu peu d'hommes inspirant plus d'admiration autour de lui et une admiration plus réservée.

Ce fut la lutte de cette intelligence si souple avec un besoin irrésistible d'action qui fit la gloire et le supplice de cette vie si tôt terminée. On a cité de Carrel, au lit de mort, un mot déchirant : « Ils m'ont enfermé dans une impasse. » Plusieurs de ses amis nient qu'ils l'aient dit. Pour moi, que des devoirs, odieux alors, retenaient à Paris, mais qui les aurais foulés aux pieds pour avoir la triste douceur de presser sa main mourante, si je n'eusse cru fermement que la dernière heure d'une si noble créature ne devait pas sonner si tôt, il m'a été refusé d'entendre ses paroles dans ces jours suprêmes. Mais, si le mot n'est pas vrai, il a paru vraisemblable. Il était sur les lèvres de tous ceux qui suivaient la vie de Carrel, et auxquels il avait permis de voir de près ce combat où sa passion se débattait contre son intelligence et où il essayait de résister à des faits qui le serraient à la gorge, qui l'étouffaient, qu'il reconnaissait plus forts, plus rationnels, plus sensés que ce qu'il voulait y substituer. Mais qui l'avait poussé là? Quels hommes aurait-il désignés dans cette parole désespérée? Les plus ardens de son parti l'ont renvoyée à certains hommes du gouvernement; ceux-ci la leur renvoient. Ce ne sont tout-à-fait ni les uns ni les autres. Seulement les premiers par leur fougue et leurs erremens révolutionnaires, et les seconds par l'exagération dans la résistance, ont été tour à tour complices de sa passion, plus forte que toutes les impulsions du dehors. Qui l'avait enfermé dans l'impasse? Cette passion. Qui lui faisait voir que c'était une impasse? Son intelligence, quelquefois forcée d'obéir à sa passion, mais plus souvent maîtresse, et toujours à la fin. Le courage de Carrel n'était pas de ceux qui ne voient pas le danger. Nul ne le voyait mieux ni de plus près, ni d'un œil moins troublé. Nous admirions son sang-froid, surtout dans les circonstances graves, soit qu'il se recueillît dans le tumulte, ou qu'il dominât les discussions orageuses en baissant la voix. Or, qu'est-ce que le sang-froid, sinon le courage qui juge? Une vie d'action et de dangers utiles

aurait fait de Carrel un de ces hommes de qui rien n'étonne. Son intelligence et sa passion seraient demeurées dans un parfait équilibre. Ce que la passion aurait voulu, l'intelligence l'eût conseillé. Mais les évènemens ne laissèrent à Carrel que des dangers inutiles avec une passion qui les appelait et une intelligence qui les savait d'avance inutiles.

Ces deux forces contraires qui se disputaient son repos avaient alternativement leur tour. Tantôt c'était l'intelligence qui régnait, calme et paisible, se répandant sur toutes choses avec une étendue et une équité de vue admirables. Alors Carrel s'occupait de projets littéraires, et il s'en laissait volontiers vanter la gloire, moins périlleuse et plus durable que celle de chef de parti. Il faisait des lectures qui lui suggéraient des idées dont la nouveauté et la portée auraient alimenté toute une vie littéraire. Il se préparait du travail, et il y réservait des heures que nous nous engagions à respecter. Carrel sentait le besoin de se renouveler par l'étude. Il se révoltait contre cette nécessité d'écrire au jour le jour sans goût et sans autre besoin que celui-ci : il faut un journal demain ; et il goûtait comme un jour de vacances celui où *le National* pouvait se passer de lui. Dans les derniers temps, il rêvait la retraite à la campagne, dans le travail et les affections intérieures. A y regarder de bien près, on pouvait surprendre dans ces projets, d'ailleurs sincères, quelque peu de dépit de voir condamnée à l'inaction celle de ses facultés qu'il estimait le plus. C'était, à quelques égards, la retraite d'un vaincu devant une situation plus forte que lui. Mais, à force d'y songer et d'en parler, il finissait par y croire, et ces momens-là étaient de bons momens, comme tous ceux où l'homme endort sa passion au bruit de ses projets de repos.

Quelquefois c'est la passion qui l'emportait. Alors sa vie, tout à l'heure si calme, recommençait à s'agiter. Il était de nouveau en proie aux ardeurs et aux espérances. Il avait des illusions incroyables. Il voyait des symptômes d'orages imminens dans les derniers murmures des orages passés. Il croyait entendre le pas de l'Europe se mettant en marche contre la France. Il avait compté une ride de plus sur le front du roi, une crevasse de plus dans l'établissement de juillet. Le désir d'un changement qui déliât enfin ses bras enchaînés et lui permît de déployer toutes ses facultés actives, lui faisait voir mille symptômes invisibles, et offusquait ce bon sens si ferme et si sûr, par lequel il devait sourire, le lendemain, de ses illusions de la veille. Mais, tant que durait la fièvre, on l'affligeait en contredisant

sa passion, en niant les symptômes qu'il avait cru voir, en voulant lui montrer l'état vrai des choses. Les raisons les plus fortes ne pouvaient pas le ramener. Son esprit lui fournissait des vues et des comparaisons sans nombre pour justifier sa passion réveillée. Sans jamais quitter le ton simple, sans enthousiasme apparent, il défendait ses illusions avec une éloquence grave et concentrée, soit pour mieux se tromper lui-même en donnant à son ivresse intérieure l'aspect de la raison à peine émue, soit pour ne pas agir par des effets matériels sur l'opinion de ceux qui l'écoutaient. Ses raisonnemens étaient si serrés, et, la plupart, si rigoureusement déduits des lois ordinaires qui règlent les évènemens, qu'il fallait, pour résister à ses espérances, être atteint de cette incrédulité sourde et muette qui, à certaines époques, n'est que l'effet contagieux d'une torpeur ou d'une pacification universelle. Mais pour ceux qui ne différaient d'avec lui que par des raisons ou des impressions controversables, il était difficile qu'il ne réussît pas à les faire passer de la tiédeur à l'ardeur, sauf à les faire retomber avec lui, bientôt après, de l'ardeur dans le découragement.

Au reste, ces momens de passion étaient rares : c'était moins un état de son esprit qu'une impression forte, soutenue, et dont la cause n'était jamais tout-à-fait indifférente. Ils ne rabaissaient point Carrel; ils le faisaient voir sous un autre aspect. Après l'homme ne reculant devant aucune réalité, pas même devant celle qui le paralysait ou l'ajournait indéfiniment comme homme de parti ; aimant mieux ne rien ignorer que se tromper, et se donnant je ne sais quel plaisir supérieur de juger mieux la situation qui lui liait les mains que ceux mêmes qui la défendaient ou l'exploitaient contre lui ; après le causeur profond, fin, légèrement ironique, on voyait l'homme exalté, impatient, voulant précipiter les dénouemens et agir avec la pensée sur la matière inerte, traçant d'une main froide des paroles enflammées, trouvant dans son inépuisable logique les plus fortes raisons d'espérer après y avoir trouvé les plus fortes raisons de découragement, et combattant celles-ci avec celles-là ; seul capable de ses erreurs comme de ses bons jugemens; crédule et dupe en quelques points, mais de lui seul, mais en homme qui semblait assez fort pour provoquer les évènemens qu'il voulait obtenir, et dont on attendait involontairement quelque explosion qui réveillât les masses populaires, ou qui fît faire à ses adversaires les fautes dont il avait besoin. A ceux qui l'ont vu de près, je n'ai pas peur que ceci paraisse exagéré. Ce que le public

n'a pas connu de Carrel est bien plus extraordinaire que ce que les évènemens lui en ont laissé voir.

Le coup le plus sensible que reçut Carrel des évènemens, et ceci soit dit à son éternel honneur! ce ne fut pas dans son ambition, mais dans sa plus chère pensée, dans son plus glorieux titre d'écrivain politique, dans sa théorie du droit commun. J'affirme ne lui avoir vu de tristesses vraiment amères que pour les blessures qu'elle eut à souffrir; et, sur ce point seulement, ses désenchantemens furent douloureux. Son bon sens, encore des années de jeunesse et d'âge viril devant lui, l'inattendu, l'inconnu, pouvaient lui faire prendre patience sur ses espérances; mais rien ne le consola de voir cette noble politique de garanties réciproques, compromise et rejetée au rang des choses à jamais controversables par tout le monde, et, comme à l'envi, par le gouvernement, par le pays, par son propre parti. C'était en effet la vue la plus haute et la plus droite de sa raison, l'instinct le plus vrai de sa nature généreuse; Carrel était là tout entier. Jamais il ne se fût retourné contre ce noble enfant de son intelligence et de son cœur. Si quelquefois il le fit craindre par des menaces vagues qui lui échappèrent dans le feu de la polémique, ce ne fut qu'à ceux qui étaient intéressés à avoir cette crainte, et à ruiner par elle son plus noble titre à l'estime publique. Toutefois, les doutes qui purent lui venir en certaines occasions sur l'excellence de cette idée, furent, je le répète, la plus douloureuse de ses épreuves. La révolution de juillet, si extraordinaire entre toutes les révolutions par le spectacle d'un peuple laissant au vaincu la liberté de se plaindre et de se railler de la victoire, avait permis d'espérer un retour éclatant et définitif au droit commun. Carrel se fit l'organe de ces espérances et le théoricien de cette doctrine. Il traita la question avec sa rigueur et sa netteté accoutumées. Il opposa aux exemples, si nombreux depuis cinquante ans, de gouvernemens périssant tous par l'arbitraire, le modèle d'un gouvernement offrant à tous les partis des garanties contre son légitime et nécessaire instinct de conservation. Il n'invoquait que des raisons exclusivement pratiques, se refusant le secours innocent de toute forme passionnée, pour ne pas exposer sa belle théorie à l'ironique qualification d'utopie. C'est cette politique qui fit tant d'amis à Carrel sur tous les points de la France, et partout où pénétrait *le National*. Il eut, en dehors de tous les partis, un parti composé de tous les hommes, soit placés hors des voies de l'activité politique, soit trop éclairés pour s'y jeter à la suite de quel-

que chef ne se recommandant que par des succès de plume ou de tribune. Que de gens, lassés des querelles sur la forme du gouvernement, incrédules même aux admirables apologies de la forme américaine, quittant l'ombre pour la chose, se rangèrent sous cette bannière du droit commun, que Carrel avait levée sur toutes les fautes et sur toutes les ruines, même sur celles de ses théories républicaines! Il lui en venait de toutes parts des témoignages d'adhésion qui parurent un moment lui suffire, et je le vis se résignant à être, pour un temps indéterminé, le premier écrivain spéculatif de son pays. Mais des fautes où tout le monde eut sa part l'eurent bientôt refroidi. Ce fut un rude coup. Carrel avait foi dans la politique du droit commun : il y avait cru plus fortement peut-être qu'à ses théories républicaines précipitamment arborées, et dans un accès d'inquiétude plutôt qu'après un sûr et paisible regard jeté sur les choses. Après celles-ci, où l'honneur le soutenait contre les doutes croissans, il fallait donc encore douter de celle-là! Carrel eut les deux douleurs à la fois.

Les amnisties honorent les gouvernemens; mais elles ne réparent pas toutes les brèches qui ont été faites au grand principe de la réciprocité des garanties. C'est de la modération après le danger, moins belle et de moins bon exemple peut-être que la modération dans le danger. Il serait stupide de contester à un gouvernement le droit de se défendre. S'il est attaqué dans la rue, il doit repousser la force par la force; mais s'il n'est que menacé sourdement dans des conciliabules, qu'il se contente de dire tout haut qu'il sait tout et qu'il est prêt. Il aura pour lui le pays tout entier, s'il le prend à témoin qu'il a respecté la liberté des citoyens jusqu'au moment de l'abus, et que les pensées ont pu lui être suspectes, sans que les personnes eussent à souffrir d'autre contrainte qu'une surveillance annoncée tout haut, et qui devient une sorte d'invitation à tous les honnêtes gens à s'y associer. Là s'arrête son droit dans un pays véritablement libre. Au-delà, tout est plein de périls et de hasards. La colère donne aux actes préventifs l'air de vengeances civiles. On ouvre carrière aux subalternes zélés, cette espèce violente et déclamatoire, pour qui les prisons ne sont jamais assez larges, ni les lois assez impitoyables. Nous l'avons vu à une époque déjà éloignée, et, dans beaucoup de choses, oubliée. Qu'elle le soit de plus en plus, c'est à merveille : mais rappelons-en, dans l'occasion, tout ce qui peut contribuer à remettre en vigueur les idées de droit commun.

Malheureusement le respect du droit commun n'était pas plus du côté

de l'attaque que du côté de la défense, et à quelques égards même, la répression est restée en-deçà de ce qu'auraient été, dans certaines pensées, les représailles. On se connaît bien entre ennemis déclarés. Le gouvernement n'avait que trop de raison de croire que, sous certaines plumes, les idées de liberté et de légalité n'étaient que des raisons de polémique employées pour intéresser les classes paisibles aux opinions d'une minorité irréconciliable; il savait qu'on n'y regardait la liberté que comme l'arme défensive des vaincus; il savait qu'on y tenait en réserve, pour l'appliquer avant l'ère définitive de la liberté pour tous, une doctrine de despotisme préalable qui confisque momentanément les libertés présentes et s'empare du droit d'agir et de penser de chacun, apparemment pour n'avoir pas à s'emparer de plus. Ceux qui avaient ces pensées ont été pris par leur propre logique; ils n'ont pas le droit de se plaindre. Ce n'est qu'aux hommes modérés, qui n'ont été complices ni de l'attaque ni de tous les moyens de la défense, qu'il convient de dire qu'on eût obtenu de meilleurs résultats plus tôt à ne pas étendre la répression jusqu'aux arrière-pensées, outre qu'on avait l'avantage de la force, et qu'en fait de modération, c'est au plus fort à commencer le premier.

L'affliction de Carrel fut irréparable le jour qu'il se vit resté seul défenseur du droit commun entre la nation, qui, par peur, en faisait le sacrifice au gouvernement, et un parti, son propre parti, qui le menaçait de ses arrière-pensées. Nous eûmes à ce sujet, lui et moi, une longue conversation, quelques mois avant sa mort, dans une promenade au bois de Boulogne. Je vis qu'il y avait presque renoncé comme principe de politique applicable : tout au plus y tenait-il encore comme théorie, par pure générosité, et peut-être aussi par le sentiment de sa force. Carrel pensait que, les choses venant à son parti, il serait de force à résister à la tentation de l'arbitraire, et à ne le prendre pas même des mains d'une majorité qui le lui offrirait au nom du pays. Mais une politique ajournée était pour lui une politique vaincue. Ses doutes sur le droit commun furent une dernière défaite. Quoique ce principe eût été la vue la plus désintéressée de son esprit et le meilleur mouvement de son cœur, les théories des hommes d'action impliquent toujours l'espoir d'une application prochaine. Du moment donc que le droit commun avait échoué comme politique d'application, Carrel devait en abandonner la doctrine. Dans les derniers jours de sa vie, il n'en parlait plus que comme d'un progrès qu'il ne lui serait pas donné de voir de son vivant, et auquel ne devaient peut-être jamais arriver les sociétés humaines.

Carrel n'était pas fait pour le doute, quoique l'étendue et la souplesse de son intelligence lui permissent moins qu'à personne d'y échapper. Agir en liberté dans un petit coin du monde au profit d'une noble cause, lui semblait plus glorieux que spéculer dans un langage admirable sur les plus hautes notions de l'intelligence humaine. De quel œil d'envie ne suivait-il pas sur la carte de la Biscaye les campagnes furtives et les victoires à reculon de Zumalacarreguy ! Quelle gloire d'écrivain polémique et de chef de parti réduit à la presse pour tout champ de bataille, n'eût-il pas échangée contre la destinée de ce hardi partisan? Organiser dans les montagnes une petite armée dévouée sous un drapeau populaire, et mourir à cette tâche après quelques beaux coups de main, en laissant la réputation d'un homme qui n'eût pas manqué à de plus grandes choses, lui paraissait le premier rôle dans notre Europe fatiguée de changemens.

On lui sut beaucoup de gré des éloges que *le National* donna au chef carliste en annonçant sa mort. L'admirable portrait que Carrel en fit n'était si vrai que parce qu'il avait rêvé, sous un drapeau meilleur, le rôle du chef biscayen.

Ce besoin d'agir, empêché et contrarié par de grandes lumières, et que ne tenta jamais la triste activité des échauffourées, était devenu peu à peu une inquiétude physique. Carrel la soulageait dans l'intérieur du *National* à en changer la direction matérielle et à administrer un peu au hasard et inutilement. Il la trompait sans cesse par des projets de toute sorte, embrassés avec ardeur et bientôt abandonnés. La plupart de ces projets étaient marqués de son grand sens; mais comme les meilleurs, dans ce cercle si étroit, étaient trop peu importans pour le fixer, ce grand sens, en se refroidissant pour ce qu'il avait voulu si vivement, devenait du caprice. Dans sa maison, c'était le même goût du changement. Il n'y avait pas, m'a-t-on dit, un seul meuble à hauteur d'appui où il n'eût pris ses repas, repas modestes, courts et incommodes, comme dans un campement où on attend l'ennemi. Carrel ne pouvait pas prendre d'habitudes. Il se faisait suivre par ses meubles, ne pouvant se clouer où l'usage voulait qu'ils fussent placés.

Après tout, c'est là une maladie de l'ame; et si ces caprices sont intéressans, c'est qu'ils peignent vivement l'anxiété d'un homme d'action enchaîné dans la spéculation, et que Carrel, d'ailleurs, ne se croyait pas extraordinaire, pour n'être pas homme d'habitudes dans les petites choses.

Rien ne m'a plus frappé, dans Carrel, en qui rien ne m'a paru

dans les proportions ordinaires, que ce supplice d'un homme d'action réduit à la spéculation. Carrel y déployait d'ailleurs toutes les qualités de l'action, promptitude de coup d'œil, prévision rapide, décision, audace, intelligence des passions peut-être plus que des intérêts. C'est cette dernière qualité, avec la restriction que j'y mets, qui caractérise, à mon sens, toute sa polémique dans la question extérieure. Mieux que personne, il apprécia les passions soulevées dans les cours de l'Europe par la révolution de juillet, mais il les crut plus fortes que les intérêts, et c'est en cela qu'il se trompa. Cette polémique n'en est pas moins l'appréciation la plus juste et la plus profonde qui ait été faite des sentimens de l'Europe aristocratique à l'égard de la France. Carrel ne s'était trompé que sur le degré d'audace des passions absolutistes, mais non sur leur nature, ni sur leurs rancunes incorrigibles, ni sur certains intérêts d'agrandissement qui ne se lassent pas d'attendre l'occasion, et qui, par cela même, la font naître. Sur ce point, il faut être de son avis; et quelque sécurité que puisse donner pour le présent l'attitude pacifique des puissances absolues, un gouvernement né d'une révolution manquerait de prévoyance, s'il ne faisait pas des idées de Carrel le fond de sa politique extérieure.

A l'intérieur, il ne s'est pas trompé une seule fois tant qu'il n'a eu devant lui que des adversaires passionnés. Il avait prévu une à une toutes les lois qui furent successivement demandées aux chambres, et, en dernier lieu, les lois de septembre. Quand ces lois parurent, je compris toute la profondeur d'un mot qu'il m'avait dit: « On n'est jamais vaincu quand on a le pouvoir de faire faire des fautes à ses adversaires; et ce pouvoir nous l'avons toujours. »

Il eût suffi d'une seule chose pour rendre suspectes à mon amitié celles des lois de septembre qui limitent le droit de discussion: c'est qu'elles allaient interdire à Carrel ses travaux théoriques sur la constitution américaine. J'ai de la peine à comprendre, dans un pays où la liberté de la presse est une faculté, des articles de loi qui, en voulant frapper la violence vulgaire, peuvent atteindre un talent supérieur; et, n'y eût-il qu'une exception comme Carrel, la loi qui fait taire un tel homme n'est pas une bonne loi. Peut-être serait-il digne d'un pays libre et civilisé, et je veux dire par là un pays où la liberté ne fît point rougir la civilisation, de permettre sur toutes choses la discussion, qui est la voix même de la liberté. De la sorte, aucune de ces vérités que découvrent les esprits élevés et hasardeux ne serait perdue pour le pays; les opinions ennemies seraient moins

injustes, étant plus libres, ou seraient plus tôt déconsidérées si elles n'avaient pas su se montrer dignes de la la liberté. La presse ne serait accessible qu'aux hommes sérieux et instruits, qui peuvent éclairer le peuple sans l'enivrer. Quant à ceux qui n'ont que la verve facile des injures, il faudrait leur en fermer l'entrée par des lois vigoureuses, parce que l'injure ne peut pas être un droit dans un pays et à une époque où elle a cessé d'être dans les mœurs.

II.

CARREL HOMME PRIVÉ.

Le caractère de l'homme est à la fois la cause et l'effet de sa situation; cela est vrai, surtout du caractère de Carrel. Son ardeur presque militaire avait fait sa situation, et par une réciprocité fatale, sa situation nourrissait son inquiétude. Je ne puis pas trop m'étonner qu'avec une si grande agitation il ait su conserver devant le public une si grande suite, et qu'ayant l'humeur la plus mobile, il ait trouvé moyen de paraître au dehors un homme immuable et tout d'une pièce. C'est que, dans Carrel, la faculté dominante, c'était la volonté. L'esprit même, et le sien était des plus rares, ne venait qu'à la suite; et s'il avait ses droits et son tour, c'était seulement ou avec la permission ou dans le repos de la volonté. De là cette générosité de Carrel, cette fidélité aux engagemens, ce respect de la parole donnée, cette loyauté dans des proportions héroïques. C'étaient des fruits d'une bonne et noble nature, mais la volonté y avait autant de part que l'instinct. Carrel y mettait plus de sang-froid que d'abandon. C'était son enjeu particulier dans ce grand jeu qu'on appelle la vie. D'autres y engagent de l'intrigue, de la ruse, du mensonge flatteur, et de la vérité seulement quand elle rapporte. Mais de même qu'il y a du calcul dans ces défauts-là, il y en avait un peu dans les vertus de Carrel. Il était trop supérieur pour que ses actions lui échappassent; il les gouvernait encore, et il en modifiait l'effet, même quand elles ne semblaient plus lui appartenir, et qu'elles étaient déjà livrées au jugement des hommes. Les vertus des hommes obscurs sont des mouvemens involontaires, quelquefois des incapacités; et cette comparaison banale entre la violette et la vertu peut signifier que la vertu d'un homme obscur ne sait pas le parfum qu'elle exhale. Les vertus des hommes supérieurs ne sont point naïves, parce qu'étant trahies, en quelque sorte, et dénoncées par leurs talens, elles attirent les regards et provoquent des jugemens

qui avertissent ces hommes qu'ils en sont doués, et leur donnent naturellement l'idée de s'en servir pour leur avancement et leur crédit. Mais si elles perdent un peu de ce charme de s'ignorer, qui est la grace particulière des vertus obscures, elles font plus d'honneur à l'homme, et sont d'un plus grand exemple. Aussi les admire-t-on plus que ces dernières, et les estime-t-on si difficiles, qu'on les dispense d'être accompagnées de ces petites qualités de détail qui font l'agrément du commerce privé.

Carrel, qui avait au plus haut degré ces grandes vertus, n'avait peut-être pas toutes les petites qualités de détail, ou plutôt ne les avait pas avec suite. Dans ces rapports de collaboration, qui sont si insignifians pour l'homme supérieur, mais d'où depend quelquefois le repos de l'homme modeste qui traite avec lui, son instinct, d'ailleurs excellent, et ses impressions du moment, diverses comme les phases de sa fortune, le déterminaient plus que sa volonté. Cette force suprême ne descendait pas jusque-là, et demeurait sur les hauteurs de la vie publique et retentissante. Le caprice, qui semble être le repos des hommes occupés de grandes choses, et qui n'est encore qu'une espèce d'inquiétude; le goût, dont l'équité est si fragile; l'ennui d'un visage, soit nouveau, soit de tous les jours; une prévention reçue légèrement, et transformée en jugement par ce penchant des hommes énergiques à croire que rien ne peut venir du dehors dans leur volonté; la lassitude, le chagrin d'un échec dans la vie publique, et d'un nouvel ajournement des espérances, que sais-je! peut-être un peu de cette malice humaine dont nous avons tous notre part, décidaient Carrel sans toutefois le lier; car de la même main dont il avait fait la blessure, il la guérissait. Quelques-uns eurent à se plaindre de légers torts : on les a vus parmi ceux qui ont le plus regretté sa perte, et qui ont pleuré le plus amèrement à ses funérailles. On en savait la cause; et, après le premier étonnement, on reconnaissait qu'on n'avait pas eu le droit de l'avoir à soi tout entier. Personne, que je sache, ne proportionna son ressentiment aux contrariétés qu'il en put recevoir. On comprenait que, comme tous les hommes de qui beaucoup d'autres dépendent, Carrel pouvait causer un grand chagrin sans intention. Toutefois, comme le manque de suite dans les petites qualités est une faute, et que toute faute emporte sa peine, ceux qui n'avaient pas pu le fixer sur ce qui les touchait s'éloignaient sans cesser d'être amis, et se refroidissaient dans tout ce qui n'était ni l'admiration, ni l'estime profonde et sans restriction, ni l'aveu au dehors de son illustre amitié. On le traitait en homme

public, et on gardait ses sentimens aux vertus publiques. Mais le concours efficace avait peu à peu cessé. Ainsi s'explique en partie cette dissolution du faisceau du *National* en 1833. La calomnie seule, j'ose le dire, pourrait l'attribuer, soit aux dangers que Carrel eut à courir, soit au scrupule de garder une responsabilité, même indirecte, dans une opinion dont il était trop évidemment la personnification et l'unique organe.

Pourquoi me serais-je tu sur ce point? Est-ce donc une apologie de Carrel que j'ai voulu faire? Non. Une apologie serait un aveu qu'il y a quelque chose à défendre dans sa vie. Je ne le loue pas, je l'apprécie. C'est en sa présence que j'écris ces lignes; car telle est la force de mes souvenirs, que mon œil intérieur le voit devant moi, devinant mes pensées avant qu'elles soient sous ma plume, et approuvant que je dise de lui mort ce que je lui ai dit vivant. Rien ne lui plaisait plus que de se voir pénétré, soit qu'il fût certain qu'on ne découvrirait en lui que de bons et nobles penchans, soit qu'il fût flatté d'être pris pour sujet d'étude. Bien loin de s'en blesser, peut-être même était-il trop chatouillé qu'on lui trouvât ce trait commun à tous les hommes supérieurs, qui est de regarder si loin devant eux, qu'ils oublient où ils marchent, et que, pour atteindre à ceux qui sont éloignés, ils foulent aux pieds ceux qui sont près.

Le trait distinctif du caractère de Carrel était la générosité. De quelque manière qu'on entende ce mot, dont le vague même fait la beauté, la vie de Carrel offre de quoi en appliquer toutes les nuances. Soit qu'il signifie l'entraînement d'un homme qui se dévoue, soit qu'il veuille dire simplement la libéralité, il ne convient à personne mieux qu'à lui. Toutes les actions de sa vie sont marquées de la première sorte de générosité. La plupart de ses fautes ne sont que de la générosité où il manquait du calcul. C'est par là qu'il était populaire en France, où son courage, mieux compris que son talent, lui avait fait plus de partisans que ses écrits. C'est par trop de générosité qu'il joua sa vie une première fois dans le duel légitimiste; c'est par trop de générosité qu'il est mort.

Quant à la libéralité, personne n'en eut plus que lui, ni d'une meilleure sorte. Je n'en diminuerai pas le mérite en disant qu'il y entrait je ne sais quelle imprévoyance qui n'était que de la foi dans sa fortune. On eût dit qu'il chargeait l'avenir de liquider sa générosité. Il ne savait ni refuser ni donner peu. Exposé par sa position à d'incessantes demandes, il puisait souvent dans la bourse de ses amis pour soulager des malheurs qu'il ne suspectait ni ne recherchait jamais.

On m'a raconté ce trait touchant de sa manière d'obliger. Une personne, dont les nécessités n'étaient pas extrêmes, a recours à lui. Carrel lui offre la somme dont elle a besoin. Il rentre chez lui, et trouve sa bourse vide; il avait promis plus qu'il ne possédait. Sa montre représente à peu près la somme demandée; il la fait mettre au Mont-de-Piété.

Pour l'aumône courante, voici comment il la pratiquait. Un soir, il revenait des bureaux du *National* fort tard, dans ce cabriolet qui lui a été tant reproché, soit par des hommes qui auraient vendu la tombe de leur père pour en avoir un, soit par des amis de l'égalité, qui la veulent dans les fortunes pour se consoler de l'inégalité des talens. Il passe devant un pauvre homme préposé à la garde de travaux de voierie, et qui grelottait de froid. Carrel arrête sa voiture, en tire la housse d'hiver de son cheval, la jette sur les épaules du gardien, lui met quelque argent dans la main, et disparaît avant les remerciemens.

Une autre fois, il revenait de la promenade. Un pauvre honteux, à demi caché derrière un arbre, lui tend la main en baissant les yeux. Carrel n'était pas seul. Pendant qu'il retient son cheval, une main chère, par qui ses dons prenaient en passant une grace particulière, et qui savait ses nobles habitudes, avait déjà pris dans sa bourse ce qui eût été une aumône raisonnable, et s'apprêtait à la jeter au mendiant. Carrel arrête cette main : « Je ne puis pas donner si peu, » dit-il; et puisant lui-même dans sa bourse, il en tire de quoi faire vivre le mendiant pendant quelques jours.

J'ai pris ces traits, parmi bien d'autres, moins pour le don en lui-même que pour la manière. Faire le bien avec cette noble imprévoyance et cette brusque délicatesse n'appartient qu'à un homme supérieur. Cela est fort différent, soit de cette générosité qui suppute, avant de s'engager, l'état de son coffre-fort, soit de cette charité banale, dont les mouvemens sont, ou imités de l'usage, ou réglés par tant de sagesse, que le pauvre semble ne jamais l'être assez pour celui qui l'assiste.

Carrel a été du petit nombre de ceux que le succès et un peu de gloire améliorent. Il n'en est pas ainsi de tous les hommes, même de sa sphère. Le succès les dessèche, la gloire en fait des idoles sourdes et insensibles. C'est qu'ils n'ont eu de commun avec lui que les talens qui perfectionnent l'intelligence aux dépens du cœur. Leurs défauts, au lieu de diminuer, augmentent en proportion de ce que leur talent leur acquiert d'excuses. Il en est d'eux comme des enfans gâtés,

chez qui tout est considérable par l'attention qu'on y donne, et qui, à la fin, ne distinguent pas leurs qualités de leurs défauts. C'est par le cœur qu'on s'améliore. S'il échappe aux premières épreuves de la vie, il devient un instrument admirable de renouvellement et de moralité. La raison, qui est la principale faculté des hommes supérieurs, n'a pas toujours ce résultat; elle absout les fautes par l'exemple, par l'imperfection humaine, qui sont en tout de grandes autorités pour atténuer les fautes, et pour justifier l'homme de s'y abandonner. Mais le cœur, cette force divine qui nous secoue à notre insu, et dont les mouvemens sont aussi soudains qu'irrésistibles, nous entraîne aux bonnes actions avant la réflexion qui les pèse et les ajourne, et rompt les habitudes de dureté et de scepticisme où nous porte la supériorité de la raison. Carrel avait en lui cette vertu d'en haut. En même temps qu'elle le poussait aux bonnes actions, elle le tirait brusquement du sommeil égoïste où l'admiration et la flatterie jettent peu à peu les hommes supérieurs, et le renouvelait par le dévouement et le sacrifice. Il a été évident pour tous ses amis que ses défauts diminuaient en proportion de ce que gagnaient ses qualités, et avec elles sa belle renommée.

Le plus grave de ses défauts était une susceptibilité excessive sur le point d'honneur. Je ne dis rien là à quoi l'on ne s'attendît. Carrel en avait en lui le principe, qui est admirable et qu'on ne s'est pas avisé jusqu'ici de critiquer : il en avait pris l'excès à l'école militaire, et dans la vie de garnison. Né pour le commandement, peut-être pensa-t-il qu'une extrême susceptibilité lui donnerait, parmi ses camarades d'école, la place qu'ils auraient refusée à sa supériorité d'esprit, encore trop enveloppée pour être comprise. Carrel avait une volonté assez forte pour se donner toutes les qualités comme tous les défauts nécessaires pour prévaloir. Il ne lui fut pas difficile de se donner l'excès d'une vertu dont il avait le germe dans le sang et dans le cœur. Il n'eut qu'à faire d'un penchant naturel que sa belle intelligence devait régler plus tard, une manière d'être systématique qui le recommandait tout d'abord, et qui, en certaines circonstances, lui permit de faire accepter, sous la recommandation de son épée, des façons de penser ou d'agir que leur valeur propre n'eût pas suffisamment autorisées. On put dès-lors prendre pour un brave un peu difficile celui qui, dès ce temps-là, ne l'était que pour prédominer par le seul point où il le pût impunément. Carrel n'avait déjà que du courage réfléchi où on lui croyait encore un entraînement de chair et de sang. Mais les habitudes ont plus d'empire qu'on ne le croit, et la volonté

qui les a contractées en devient esclave elle-même; Carrel l'éprouva en rentrant dans la vie civile. Sans doute, il se trouvait au milieu d'un monde où la supériorité d'esprit est acceptée et comprise. Mais quoique déjà beaucoup de gens pressentissent la sienne, il ne put si bien la faire reconnaître, qu'il ne fût souvent froissé au milieu de talens éminens, et en ce moment supérieurs aux siens, et d'amours-propres bien excusables de ne pas songer à ménager en lui son avenir. Ces gênes entretinrent sa susceptibilité; il la crut utile pour se faire respecter, en attendant que sa supériorité d'esprit, s'appliquant aux études et au but des ambitions d'alors, l'eût mis à son rang. Peu à peu le travail, l'étude, les habitudes de la vie civile, la pratique d'hommes éminens, quelques pages admirables qui promettaient une nouvelle célébrité au jeune officier déjà populaire par le courage, enfin le gouvernement d'un journal, une responsabilité entière et de tous les jours, eurent bientôt adouci Carrel. Il sentit qu'il n'avait plus besoin de ce mérite, et qu'au contraire il était de bon goût qu'il permît d'autant plus la contradiction qu'on le croyait moins disposé à s'en accommoder. J'affirme que personne ne discutait avec plus de mesure, de ménagement pour les amours-propres, et ne se laissait de meilleure grace contredire, souvent dans un langage propre à donner de la susceptibilité à qui n'en aurait pas eu. Carrel avait d'autant plus d'occasion de montrer sa patience que sa réputation de courage tentait les contradicteurs par l'appât d'un péril recherché en France. Mais beaucoup qui pensèrent le trouver près de lui n'y rencontrèrent que des leçons de tolérance et de bon goût.

Je n'avais pas vu Carrel avant 1830, quand il gardait encore quelque reste de susceptibilité militaire. Mais en comparant, avec ce que m'en ont dit ses amis, ce que j'en ai connu plus tard, je ne puis trop admirer que le même homme qui avait été si difficile fût devenu si mesuré, si conciliant. Je sais qu'il n'y parut pas assez dans sa polémique; mais on se tromperait grossièrement si on ne voyait dans ses provocations, sans doute trop fréquentes, que des habitudes de garnison ou qu'un gaspillage soldatesque d'un grand courage. Carrel avait une haute pensée; il voulait que la presse eût une force indépendante de l'opinion publique, et une considération en quelque sorte personnelle. Il souffrait de voir que l'écrivain ne fût que le traducteur plus ou moins avisé des passions et des intérêts populaires, et que l'opinion employât la main sans s'inquiéter si une conscience pure la menait. Il ressentait plus vivement que tout autre, quoique sans en être jamais atteint, le mépris superbe qu'affecte le public

pour les journaux, lorsqu'il est las du choc des opinions et qu'il veut dormir dans la paix des intérêts matériels. Carrel voulait que l'autorité de l'homme survécût au crédit des idées de l'écrivain; il crut que le meilleur moyen de réhabiliter la presse, c'était que l'écrivain fût prêt à porter témoignage de ses opinions par le sacrifice de sa vie. Dans cette vue, dont la rigueur est plus humaine qu'on ne pense, l'écrivain devenait plus circonspect, plus tolérant, et, par suite, plus instruit, car rien n'encourage plus à la déclamation que de ne point répondre de ce qu'on écrit, et d'attaquer sous un nom collectif. Mais les habitudes étaient plus fortes que la volonté et les exemples de Carrel. Il ne réforma rien; tout au plus parvint-il à obtenir, pour le journal qu'il dirigeait, des égards peu courageux.

La pensée de Carrel était une erreur, mais de ces erreurs qui viennent de trop d'honneur. C'est un fort mauvais moyen de réforme que de faire de la plume une épée. En France, il est périlleux de donner l'autorité morale au courage, car le courage, vertu sérieuse et réfléchie dans les uns, est, dans un plus grand nombre, une vertu de sang, et, dans certains, un moyen de fortune. S'il est très vrai que le risque personnel d'un écrivain puisse le rendre plus prudent, combien d'autres qui, prenant le courage pour des lumières, hasarderont d'autant plus les paroles qu'ils y auront le double attrait de soulager leurs passions et de montrer qu'ils n'ont pas peur! Demander à un journaliste sa vie pour gage de ses convictions, c'est non-seulement exposer à de grossières méprises les gens de cœur qui estiment leurs idées d'après le danger qu'ils sont prêts à courir pour les défendre; mais c'est donner à certains hommes l'idée qu'un duel heureux peut être une bonne affaire.

Carrel avait retenu de sa première éducation, et contre toutes ses lumières naturelles et acquises, cette fatale opinion qu'un duel appareille les adversaires, et que l'offenseur qui persiste s'élève au rang de l'offensé. Soit estime de profession pour le courage en général, soit qu'il s'exagérât celui qu'on pouvait avoir à se mesurer avec lui, Carrel ne se crut jamais le droit de choisir ni de refuser un adversaire. Quiconque le provoquait était digne de lui. Croyait-il donc à son étoile, et regardait-il comme des victimes condamnées par la fatalité ceux qui voulaient jouer leur présent contre son avenir? On eût pu le penser à voir ses nobles habitudes dans ces tristes circonstances, ses égards extraordinaires pour son adversaire, son ame sans haine, son courage sans colère, et je ne sais quel désir intérieur de satisfaire à l'honneur au moindre prix possible. Il semblait avoir

la générosité d'un homme qui, pariant à coup sûr, a résolu d'avance de restituer le prix du pari.

Il m'est arrivé plusieurs fois de causer avec lui de ce sujet. Il vaut bien qu'on y pense, dans un pays où le point d'honneur a été, à certaines époques, une mode, et à toutes les époques, une habitude honorée. J'ai moins de timidité à en dire ici mon sentiment, Carrel me l'ayant entendu, avec intérêt, défendre à divers reprises, hélas! pour lui-même inutilement. A mon sens, disais-je, on ne doit de réparation qu'à l'homme qu'on a volontairement blessé dans son honneur, et il est très vrai qu'on élève jusqu'à soi celui qu'on s'est cru intéressé à offenser. Ici, le duel est inévitable. Si, au contraire, il s'agit, non plus d'injures faites, mais d'injures reçues, dans ce cas, un homme public n'est pas le seul juge de son honneur. Il y a, entre lui et l'offenseur, un arbitre qui décide moralement si l'injure a pu monter jusqu'à lui, et si les coups de plume ont porté. Cet arbitre, c'est le public, c'est le pays. J'ajoutais que, comme la vie d'un homme public ne vaut que par l'honneur, le talent, le bien qu'en retire la patrie, il n'est pas soutenable de dire qu'on puisse jouer celle qui a cette valeur contre une vie ou obscure, ou équivoque, ou inutile encore au pays; que, malgré les erreurs de l'opinion, tout homme public ayant sa notoriété, c'est par cette notoriété, et non par le mouvement de son sang, qu'il doit régler sa susceptibilité, et qu'en ce sens, le duel doit avoir lieu entre notoriétés plutôt qu'entre personnes; que de même que dans les assemblées publiques, l'auditoire a coutume d'appareiller les adversaires, en ne tolérant point qu'un homme sans études, un nouveau venu, se mesure avec une vieille renommée, de même, dans le public, on ne permet pas qu'un homme considérable s'émeuve des injures d'un éventé; qu'un duel entre personnes trop inégales attire à la plus considérable le reproche d'avoir encore plus de vanité que d'honneur, et à la moindre des deux l'accusation épouvantable d'y avoir cherché autre chose que la satisfaction du sien; que, si le préjugé public favorise et perpétue dans le duel une sorte de justice des mœurs, plus délicate que la justice des lois, il ne peut pas approuver un duel où, des deux adversaires, l'un fait soupçonner sa susceptibilité de faiblesse, et l'autre fait accuser la sienne de calcul; que, pour lui en particulier, après tant de preuves publiques de courage, ces idées avaient bien plus de force, et qu'il serait beau qu'il les établit par quelque exemple d'indifférence et de mépris muet bien plus difficile à donner, et qu'on lui compterait plus qu'un nouveau duel inutile et peut-être malheureux; qu'après tout,

s'il était vrai que le public français prît un affreux plaisir au duel, et vendît la considération au prix du sang, il était toujours temps pour un homme public de lui donner ce spectacle de gladiateurs.

Carrel appréciait ces raisons. Il eût fort approuvé qu'un autre en fît l'épreuve en sa personne. Mais pour lui, l'entraînement était trop fort. Soit qu'il se crût obligé, comme homme de parti, à ne jamais reculer, quand il ne s'agissait que de sa vie; soit cette force de l'habitude qui se trahissait en lui par le dépit d'être plus brave qu'adroit dans ses duels; soit, sur la fin de sa vie, un vague et superstitieux désir d'éprouver si la fortune le réservait manifestement pour de grandes choses, il offrait sa poitrine à la première épée, et ses amis apprenaient le duel avant d'avoir connu l'offense. Puisse du moins sa mort nous valoir ce misérable amendement dans la jurisprudence du duel! Puisse-t-elle protéger désormais contre des provocations ou inégales ou intéressées, d'autres vies utiles au pays!

Ce que j'ai dit de ce malaise d'esprit et de cette promptitude à s'offenser que le succès avait adoucis peu à peu, jusque dans ce noble défaut de jouer son sang contre tout joueur, n'est pas moins vrai de ses manières, où le changement avait été aussi sensible. Avec un nouveau caractère, Carrel avait pris comme un extérieur nouveau. Il n'y eut pas jusqu'à son visage qui ne s'épanouît et ne s'illuminât sous ce doux rayon de gloire qui attira un moment sur lui tous les regards. J'ai là-dessus des souvenirs bien présens.

La première fois que je vis Carrel, son nom commençait à peine à se répandre. Quoique, parmi ses amis, les plus sagaces ou les plus désintéressés n'eussent plus de doute sur son mérite, il luttait encore pour trouver sa place, et s'agitait, notamment depuis la fondation du *National* de 1830, au milieu d'attributions incertaines et d'amitiés orageuses. Je ne le connaissais que par ses écrits alors très rares et peu populaires; et, n'ayant point été sur son chemin ni dans ses relations habituelles, je n'avais aucun titre pour attirer son attention. Je ne l'en observai que plus librement. Mon impression ne fut pas médiocre. Je fus d'abord frappé de la force qui éclatait sur son visage original et heurté, et de la résolution un peu farouche empreinte dans toute sa personne. Plus d'attention me fit bientôt découvrir sous cette force une extrême finesse, marquée par la forme même de ses lèvres et par un regard où la douceur insinuante se montrait sous la fierté et l'inquiétude. Peut-être n'aurais-je pas été au-delà du premier aspect, si déjà une admiration vive pour quelques pages sorties de sa plume ne m'eût donné plus que de la curiosité pour

sa personne. Toutefois, ce qu'on pouvait penser de Carrel à cette époque, c'est qu'il avait de la force, mais de la dureté en proportion; un visage distingué, mais inquiet et provoquant; un beau talent, mais de l'espèce des talens qui ont plus de vigueur que d'étendue. Sa personne était gênante. C'est l'effet inévitable de la susceptibilité, cette timidité des gens d'honneur et de courage. On n'est guère indulgent pour l'homme devant qui on se sent gêné; à grand'peine est-on juste. Pour juger Carrel avec plus de faveur, il eût fallu un certain effort de pénétration et de générosité que les hommes ne font jamais gratuitement. Or, ceux qui le connaissaient n'avaient aucun intérêt à être plus qu'étroitement équitables envers lui. N'était-il pas déjà leur obligé pour leur circonspection à son égard? Encore moins pensaient-ils à prévoir qu'avant peu d'années, il les égalerait ou les surpasserait. De son côté, Carrel, comme il arrive, ne se hâta pas de changer; il vivait plus solitaire, et semblait ne vouloir pas se désarmer encore de cette sauvagerie par laquelle, en attendant des droits plus éclatans, il mettait une sorte d'égalité entre ses amis et lui. Malgré un talent d'écrivain assez notable pour qu'il n'eût plus besoin du relief d'homme d'épée, il était resté en toutes choses officier, et en avait gardé l'âpreté jusque dans sa tenue, demeurée celle d'un militaire en habit bourgeois.

Je revis Carrel pour la seconde fois en 1831: ce n'était plus le même homme. Lui que d'inévitables difficultés de début, un commerce gênant avec des amis plus considérables que lui, des tracasseries d'attributions, une collaboration politique contrariée, avaient rendu si inquiet; une révolution immense, un avenir qui autorisait toutes les ambitions, un parti à conduire, une nouvelle forme de gouvernement arborée au sein du gouvernement existant, rien de médiocre en expectative, ni en fait de dangers, ni en fait d'espérances, tout cela l'avait calmé. Cette agitation stérile qui, auparavant, retombait sur son cœur et s'y tournait en amertume, était devenue une activité réglée et féconde. Jamais Carrel n'avait respiré plus librement. On eût dit qu'il sortait encore une fois de prison. Il était facile, plein d'abandon et de confiance, gai, bienveillant. Son visage, que j'avais trouvé blafard la première fois, s'était éclairci; ses traits, sans rien perdre de leur force, avaient pris plus de douceur. L'angoisse inutile qui appesantit et corrompt le sang, avait été remplacée par le mouvement régulier qui le fait courir dans toutes les veines et qui l'épure. Et, puisque j'ai remarqué jusqu'ici sa tenue, ce qu'il ne me fâche guère qu'on trouve minutieux, rien n'étant plus à l'honneur

de Carrel que d'avoir occupé ses amis même de sa manière de se mettre; un soin de bon goût, une politesse simple et originale, où ce qui était de l'usage ne semblait pourtant pas imité, et ce qui était de l'homme charmait, des formes de parler singulièrement civiles, agréables, sans mélange d'inutilités, avaient donné à la personne de Carrel assez de séduction pour qu'on songeât à remarquer l'homme charmant dans l'homme supérieur, et, j'ajoute, pour que les austères de son parti l'accusassent de prétentions aristocratiques.

Carrel était devenu, en effet, un personnage aristocratique, mais dans le sens propre du mot, c'est-à-dire un des meilleurs par le talent, par la probité, par la dignité de sa vie. Ce temps de plénitude admirable, de facilité d'esprit, d'humeur aimable et attirante, d'égalité sans nuage, dura peu, deux ans peut-être. Plus tard il s'y mêla quelque caprice, effet des mécontentemens intérieurs, et il est remarquable qu'avec l'inquiétude et le désappointement, au milieu de difficultés inutiles et d'espérances reculées, revint, par intervalles, l'âpreté militaire d'avant 1830. Mais jusqu'à sa mort, Carrel garda cette délicatesse aristocratique qui lui fut tant reprochée, et qui est, à mon sens, l'un de ses titres les plus intéressans au souvenir de son pays; car si quelqu'un a marqué le vrai caractère que doit avoir l'aristocratie dans les pays démocratiques, pour n'y pas effaroucher et en même temps pour y régler les légitimes instincts d'égalité, c'est assurément Carrel. La seule aristocratie bonne et utile, dans la France du XIX[e] siècle, c'est apparemment celle qui n'a ni traditions d'ancêtres, ni blason, ni étiquette, ni formules héréditaires, et qui n'est que l'excellence naturelle et originale où peut s'élever un homme sans naissance par le talent et la hauteur de cœur, les deux dons qui nous viennent le plus manifestement de Dieu. Or c'est de cette façon que Carrel a été aristocrate.

La conversation de Carrel était profonde et nerveuse, et d'une clarté qu'aucune objection ni aucune matière ne pouvaient troubler. Il parlait avec une facilité sévère et contenue, les mains rapprochées du corps, s'accompagnant d'un geste court, peu varié, mais tout-à-fait accommodé à son genre de verve, plus intérieure qu'extérieure. Il avait peu de traits, si l'on entend par-là ces jeux d'esprit dont le premier averti est celui qui parle. Mais si le trait n'est qu'une pensée juste et forte exprimée avec vigueur, une vue inattendue, un jugement qui décide les incertains, un mot qui s'imprime dans la mémoire comme un fait, ce serait trop peu de dire que son discours en était semé, car c'était tout son discours. J'ai eu le bonheur d'entendre

causer les hommes les plus éminens de ce temps, et j'ai un terme de comparaison, un idéal de la supériorité en ce genre. Carrel n'était pas au-dessous de cet idéal. Qu'on se rappelle ses meilleurs articles dans *le National*, et qu'on en ôte les formes amères qu'il avait tort de juger nécessaires pour l'effet grossier de la presse quotidienne; c'était là la causerie politique de Carrel. Aussi, quand il prenait la plume, ne faisait-il le plus souvent que continuer un entretien commencé. Du même ton dont il parlait, avec la même abondance et la même facilité, il dictait assez vite pour fatiguer la plume la plus rapide, ou écrivait lui-même dans un caractère à peine indiqué, comme pour ne pas s'attarder à former ses lettres dans cette improvisation extraordinaire.

Dans les autres matières, la littérature, les arts, où Carrel avait moins appris et moins médité, mais où il montrait un grand goût, et, dans les généralités, un instinct toujours sûr, sa conversation était moins égale. Il hasardait alors beaucoup de choses. Au lieu d'un corps de raisons solides et suivies, il se jetait volontiers dans des caprices d'esprit où la force d'ailleurs ne manquait jamais, ni ce qu'il y a toujours de bon sens dans l'audace. Son langage perdait un peu de la noble simplicité de ses causeries politiques; il était plus brillant, plus pittoresque, il n'évitait pas les effets prévus. Mais, dans les matières de la politique, Carrel ne laissait jamais échapper un mot par lassitude ou par caprice, pas même à ces momens de dégoût et de langueur où l'on est disposé à se venger sur ses propres convictions de leur peu de succès, en les traitant comme des paradoxes. Jamais parole sortie de lui n'a pu faire douter à ceux qui l'entendaient que l'ambition politique ne soit d'abord le plus noble et le plus sérieux des exercices de l'esprit. Et si j'ai remarqué cette autre sorte de conversation de Carrel, c'est moins parce que rien en lui ne m'a intéressé médiocrement, que parce que c'était comme la forme naturelle d'un des côtés de son caractère dont il convient de parler.

Notre époque a trouvé un mot pour qualifier ceux qui sont marqués de ce trait particulier; c'est le mot *artiste*. Preuve certaine qu'on en a fait une mode, et que, pour quelques-uns qui l'ont naturellement, beaucoup l'affectent et courent après. Chez les premiers, c'est un certain superflu d'activité intellectuelle sans emploi, un délassement après les grands efforts; chez les seconds, ce n'est que de la légèreté qui veut se rendre importante, ou faire considérer comme une habitude capricieuse ce qui est tout le fond du personnage. Et ici je ne parle que de ce qu'il y a d'innocent dans le caractère ou dans

le rôle d'artiste. Combien pour qui c'est une excuse honteuse de promesses faites et non tenues, d'engagemens violés, ou le palliatif de désordres en apparence surpris à la raison d'un homme supérieur, et qui lui sont échappés malgré lui! Combien chez qui la mobilité d'esprit n'est que la forme trompeuse de la corruption du cœur!

Dans Carrel, l'artiste était un homme plein d'abandon et de grace, et qui n'avait jamais de distractions en ce qui regarde l'honneur. Ceux de ses amis qui ne partageaient point ses opinions et ne s'attachaient pas à ses espérances, le remarquaient d'autant plus dans ces heures de relâchement, qu'ils pouvaient croire qu'alors il portait plus légèrement la vie. Comme tous les hommes d'une nature excellente, il avait un peu de tous les goûts vifs, outre que ses impressions, par leur extrême force et par la manière dont il s'y abandonnait, avaient l'air d'être des goûts. Il s'interrompait dans une conversation grave pour jouer avec des chiens, et jamais à demi. Il aimait les exercices du corps et il y avait de la grace et de la force; il y était téméraire, surtout quand on l'excitait. Nous parlions quelquefois de l'éducation des Grecs, et il admirait beaucoup qu'on eût attaché de la gloire aux exercices du corps comme à ceux de l'esprit, et que la vie des anciens fût doublement active. Carrel était un Grec par ce trait-là, et un de ces Grecs d'Athènes qui n'avaient aucune incapacité et ambitionnaient d'être les premiers en toutes choses.

Il n'en laissait pas tout voir à ses amis. Certaines choses étaient gardées pour l'intérieur de sa maison. C'est de là que j'ai su qu'il aimait à chanter, et qu'il y réussissait, ayant une voix timbrée et sonore, et une mémoire musicale remarquable. Il chantait des airs mâles et patriotiques, et se reposait ainsi du travail, ou s'y préparait. Il dansait aussi. J'ai su de la même source que, rentrant un jour de l'Opéra, où il venait d'admirer Mlle Taglioni, il se mit à danser, disant que la danse n'est que le mouvement cadencé d'un corps souple; et il le faisait, comme le reste, avec abandon et grace. L'amour du mouvement, un sentiment vif du naturel et du vrai en toutes choses, le poussaient bien plus que la prétention à tout faire; car on ne met de prétention que dans les choses où l'on veut être vu. Après tout, si mon amitié me trompe, et si ce que je prends pour de la grace dans cet homme supérieur, n'est que l'une de ces inévitables puérilités attachées à la nature humaine, j'aime encore mieux Carrel dansant à huis clos que cet autre homme supérieur de notre temps qu'on surprit

un jour monté sur sa table pour voir dans la glace l'effet d'un nouveau pantalon.

Ces petits détails, que je résiste à multiplier, ne sont rien pour la postérité, mais ils sont beaucoup pour ses amis, et ils sont presque tout pour celle qui ne l'a aimé que pour lui. Devais-je donc, par un respect de rhétorique pour l'homme, refuser à ces amis, à ce cœur où il ne mourra jamais, ces souvenirs par lesquels il leur appartient plus intimement?

Le souvenir des êtres qu'on a aimés n'est profond et vrai que quand il s'attache en quelque manière aux traces matérielles que ces êtres ont laissées. La mémoire de l'esprit est peu avide; elle se contente du souvenir des œuvres. La mémoire du cœur ne se satisfait qu'en ressuscitant la personne, sous ses traits les plus naturels et les plus secrets. Pour moi, je suis ainsi pour ceux que j'ai aimés. Il est des gestes familiers de mon père dont le souvenir me fait tressaillir; il est de certaines larmes de ma mère, le jour où ses six enfans lui souhaitaient sa fête et se suspendaient tous à son cou, qui sont comme le premier point par où, peu à peu, mon cœur la fait revivre et me la représente tout entière. C'est souvent le sourire de Carrel qui le remet sous mes yeux, et ce premier souvenir réveillant tous les autres, après son sourire, c'est son allure, c'est lui que je vois, c'est sa voix que j'entends.

III.

CARREL ÉCRIVAIN.

Carrel n'a été écrivain que faute d'un rôle où il pût agir plus directement. C'est peut-être pour cela qu'il a été écrivain excellent et d'un caractère tout particulier. Il est rare que ceux qui font profession d'écrire, quelle que soit d'ailleurs leur aptitude, échappent à certaines complaisances pour le goût du jour, qui gâtent l'esprit le plus juste et le plus heureux. Rien de plus vrai, de notre temps surtout, où les talens les plus naturels sont tentés par certaines formes de caprice qu'on leur vante comme des moyens d'originalité, et qui ont d'ailleurs cette autorité qu'elles mènent sûrement au succès. Le nombre étant très petit des auteurs qui n'écrivent que pour se satisfaire, et qui ne se satisfont que difficilement, la plupart, même parmi les plus habiles, n'écrivent que pour plaire à des lecteurs façonnés à un cer-

tain tour particulier de pensées; ou plutôt, imitateurs à leur insu, ils sentent ingénument, et croient tirer de leur fond des idées reçues d'autrui. Un écrivain de profession, et j'ajoute de vocation, si naturel que soit son tour d'esprit, regarde d'abord comment on écrit de son temps, et ce qui réussit, et ce qu'il aime lui-même comme lecteur. Il se règle là-dessus, et, à chaque changement de goût, il prend la manière à la mode, réussissant toujours, mais n'écrivant jamais bien. Quelques-uns, après avoir passé l'âge où les influences du dehors sont moins fortes et où le besoin de se satisfaire commence à se distinguer du désir de plaire, redeviennent naturels par le travail et retrouvent par la science l'instinct. Mais ceux-là ne sont pas communs, et leur retour au naturel n'est jamais si complet qu'il ne se rencontre dans leurs écrits les plus vrais des traces des anciennes habitudes. Personne ne s'en peut garder, parmi ceux qui n'écrivent que pour écrire, plumes brillantes auxquelles il manque un sujet; et tous y persévèrent jusqu'à ce qu'ils cessent d'écrire, ce qui arrive le jour où ils cessent d'imiter. Mais celui qui n'écrit que pour agir, et qui écrit comme on agit, de toute sa personne, celui-là pourra exceller dès l'abord sans passer par toutes ces transformations où il reste toujours des vestiges de l'imitation dans le naturel. S'il a de l'instinct, c'est-à-dire un tour d'esprit parfaitement conforme au génie de son pays, il pourra devenir un écrivain supérieur sans même se douter qu'il soit écrivain.

C'est ce qui se peut dire d'Armand Carrel. Quoiqu'il ait beaucoup écrit, et dès l'école militaire, il n'a jamais pensé à se faire un nom dans les lettres. Écrire a été pour lui, dans le commencement, un moyen de fixer dans sa mémoire des connaissances dont il pouvait avoir besoin pour un but encore vague, mais nullement littéraire. Plus tard, ç'a été un moyen d'imposer, sous la forme de doctrines, sa passion d'agir aux consciences et aux évènemens, ou au moins de la soulager. Pour lui, le modèle de l'écrivain était l'homme d'action racontant ce qu'il a fait. C'était César dans ses commentaires, Bonaparte dans ses mémoires. Carrel voulait qu'on écrivît soit après avoir agi, soit pour agir, quand c'était le seul mode d'action opportun ou possible. Plus tard ses idées se modifièrent là-dessus, ou plutôt se complétèrent. Il garda ses préférences, mais il reconnut qu'on n'agit pas seulement en faisant la guerre comme César et Bonaparte, et qu'un homme fort sédentaire peut agir tout aussi bien qu'un général qui court d'un bout du monde à l'autre. Bossuet agit à sa manière, Pascal à la sienne; Voltaire, Rousseau, Buffon, à la leur. Ainsi complé-

tée, l'idée de Carrel est excellente en soi. Cela équivaut à dire que l'action étant la manifestation la plus franche et la plus naturelle de l'homme, pour bien écrire, il faut être mu par une force aussi impérieuse que celle qui nous fait agir. Or, on n'est dans cette condition-là qu'autant qu'on a une forte et noble passion à satisfaire, quelque grande vérité à défendre, un idéal à atteindre. Hors de là, l'écrivain n'est que le plus noble de l'espèce des charlatans.

Les études littéraires de Carrel avaient été fort négligées. Il nous racontait que tout en étant dans les meilleurs élèves de son collége par les *dispositions*, il était dans les médiocres par les résultats. Ses penchans militaires se montraient dès le collége par le choix même de ses lectures. Il lisait les historiens, surtout à l'endroit des opérations militaires, et il aimait, avant de les comprendre, ces détails si étrangers à la vie de collége. Jamais vocation ne fut plus précoce et plus décidée. Pour le reste des études, il y assistait avec impatience, plutôt qu'il n'y prenait part. Toutefois, nous disait-il, Virgile l'avait frappé. Il m'en récitait quelquefois des vers appris dans sa tendre jeunesse, et qu'il n'avait ni relus ni oubliés. Regardez comme la destinée d'un homme supérieur se prépare de loin. Cet enfant qui, après avoir dévoré une mauvaise traduction de Xénophon ou de César, est sensible à l'art divin de Virgile, un jour le goût et la volonté en feront un homme d'action; l'instinct en fera un admirable écrivain.

Au sortir du collége, et pendant la préparation pour entrer à l'école militaire de Saint-Cyr, Carrel se livra exclusivement aux études historiques et de stratégie. A l'école, il y employa tout le temps que lui laissaient les occupations spéciales. Après la guerre d'Espagne, et pendant sa prison, sous la menace d'une peine capitale, il écrivit différens résumés d'histoire ancienne et moderne. Nous les avons retrouvés parmi ses papiers. Ils sont écrits avec beaucoup de netteté, d'un style simple et coulant, du reste sans jugemens ni réflexions; ce sont des travaux de mnémotechnie, pour imprimer la suite des faits dans sa mémoire. Mais la sécheresse même de ces matériaux indique la force d'esprit de Carrel et la manière dont il entendra l'art de l'écrivain, si les évènemens le réduisent là. Carrel avait besoin d'une vue générale sur l'histoire universelle. Ces matériaux en sont les élémens les plus sommaires. Son imagination sommeillait pendant que son esprit parcourait la suite de l'histoire dans les évènemens généraux et incontestables. Ce n'est pas le seul mérite de ces ébauches. On ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de la fer-

meté de cette main qui poursuit son dessein sans se laisser distraire par la partie anecdotique et pittoresque des faits, ou de cette facilité qui couvre déjà d'énormes cahiers d'une écriture serrée, rapide et sans ratures.

En écrivant ces abrégés d'histoire, Carrel ne croyait pas céder à un instinct supérieur et ne voulait pas s'exercer à l'art de l'écrivain. La preuve, c'est qu'après son acquittement et à son retour à Paris, en septembre 1824, il ne pensa pas d'abord à écrire. La tentation était grande pourtant. La presse offrait alors une voie naturelle à tous ceux qu'un goût sérieux portait vers les lettres, et un grand attrait à tous ceux qui manquaient seulement d'une vocation déterminée d'un autre côté. Carrel hésita long-temps. Sa famille lui conseillait le commerce, et il y dut penser sérieusement. On le pressait; on craignait la perspective d'un oisif onéreux aux siens. Ce fut au milieu de ces incertitudes, qui allaient devenir des souffrances, qu'un homme de talent et de cœur, digne d'être un moment le patron de celui dont il devait être plus tard le collaborateur modeste et dévoué, M. Arnold Scheffer, le proposa pour secrétaire à M. Augustin Thierry, lequel achevait alors l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Sa vue, déjà affaiblie par le travail, avait besoin de la main et des yeux d'un collaborateur habile. Il offrit au jeune officier l'équivalent de son traitement. Carrel, après avoir obtenu l'agrément de sa famille, reçut une lettre de M. Thierry, conservée avec soin dans ses papiers, et que celle qui a hérité de toutes ses dettes de reconnaissance a récemment rendue, par mon entremise, à l'illustre historien. Dans cette lettre, M. Thierry mandait à Carrel « qu'il pouvait venir dès-lors l'aider dans ses recherches historiques. » Je cite ces expressions délicates qui éloignent toute idée d'une position subalterne. M. Thierry ménageait déjà dans son jeune collaborateur l'écrivain du *National*. « Ce travail sera peu amusant, ajoutait M. Thierry, mais il y aura peut-être quelque instruction à en retirer. » Je n'ai pas pu lire froidement ces mots. Il faut penser que ce billet si simple a donné à Carrel un moment de vive émotion et peut-être de bonheur. Il échappait à ces luttes de famille dont la fin est au prix d'une séparation; il échappait à l'humiliante nécessité d'être un mauvais négociant.

Le travail de Carrel, installé auprès de M. Thierry, consistait à faire des recherches, à débrouiller et à mettre en ordre des notes, à corriger les épreuves de l'*Histoire de la conquête*. Ces travaux, et d'autres du même genre, ne sont stériles et subalternes qu'entre des

mains malhabiles ; un homme distingué y trouve de quoi déployer sa sagacité et exercer son goût. Carrel y montra dès l'abord assez de qualités solides pour qu'en très peu de temps la ligne de démarcation s'effaçât par degrés entre le secrétaire et l'écrivain déjà consommé. Ce fut peu à peu un travail commun où les parts, naturellement très inégales dans les pages exquises et dans l'inspiration même de l'œuvre, l'étaient moins dans les accessoires et dans la rédaction générale. M. Thierry, avec cette forte modestie qui le distingue, aime à reconnaître tout ce que dut son dernier volume de l'*Histoire de la conquête* à la collaboration de Carrel. Non-seulement il trouvait profit à le consulter sur l'importance et le degré de certitude historique des faits, mais encore il lui demandait sa main pour quelques détails de style. Dans les récits de bataille, par exemple, le jeune officier pouvait avoir plus naturellement le mot propre ; M. Thierry, qui ne le trouvait que par l'instinct des bons écrivains, le lui demandait souvent et jamais en vain. Généralement, le tour ou le mot proposé par Carrel était simple, ferme, vrai. M. Thierry m'a même avoué avec beaucoup de grace que Carrel lui avait quelquefois rendu le service de lui suggérer, à la place d'une expression affaiblie par trop d'usage, une expression plus directe, plus vive et plus rapprochée de son sens primitif.

Six mois se passèrent ainsi. Carrel n'avait pas encore pris la plume pour son compte. Un libraire étant venu demander à M. Thierry un résumé de l'histoire d'Écosse, celui-ci, qui suffisait à peine à ses immenses travaux, engagea Carrel à s'en charger. Carrel se mit au travail, et fit, avec les idées de l'*Histoire de la conquête*, un court et substantiel résumé, où M. Thierry dut mettre, pour les convenances du libraire, une introduction de sa main. L'ouvrage eut assez de succès pour que Carrel refusât désormais tout traitement. Il se croyait déjà trop payé par l'honneur de cette collaboration dans le premier ouvrage sorti de sa plume. M. Thierry n'y consentit pas d'abord ; mais Carrel insistant, il fut convenu qu'il recevrait le traitement durant trois mois encore, après quoi il serait libre.

Dans l'intervalle, la mère de Carrel avait fait un voyage à Paris. Les lettres de M. Thierry ne l'avaient pas rassurée. Cette modeste existence d'homme de lettres ne la tranquillisait point, et paraissait la flatter médiocrement. Elle avait besoin que M. Thierry lui renouvelât ses premières assurances, et se portât en quelque façon garant de l'aptitude littéraire et de l'avenir de son fils. Dans deux dîners qu'elle offrit à M. Thierry, elle l'interpella vivement sur ce sujet.

« Vous croyez donc, monsieur, que mon fils réussira, et qu'il aura une carrière? » — « Je réponds de lui comme de moi-même, dit M. Thierry; j'ai quelque expérience des vocations littéraires : votre fils a toutes les qualités qui font le succès aujourd'hui. » Pendant qu'il parlait, Mme Carrel fixait sur lui un regard pénétrant, comme pour distinguer ce qui était vrai, dans ses paroles, de ce qui pouvait n'être que politesse ou encouragement. Quant au jeune homme, il écoutait sans rien dire, respectueux, soumis, et, à ce que raconte M. Thierry, presque craintif devant sa mère, dont la fermeté d'esprit et la décision avaient sur lui beaucoup d'empire. Carrel ne fléchissait que devant ses propres qualités, car ce qu'il respectait dans sa mère n'était autre chose que ce qui devait, plus tard, le faire respecter lui-même comme homme public.

La première réunion avait laissé des doutes à Mme Carrel. Au sortir de la seconde, où, pressé entre ces deux volontés inflexibles, l'une qui lui demandait presque de s'engager pour son fils, l'autre, discrète et silencieuse, qui lui promettait de ne pas lui faire défaut, M. Thierry s'était sans doute montré plus affirmatif, Mme Carrel partit pour Rouen, plus convaincue et plus tranquille.

J'ai dit quels services Carrel avait rendus, comme collaborateur, à M. Thierry. Quant aux rapports d'homme à homme, sans être jamais familiers, rien n'y manquait de ce qu'une grande estime réciproque pouvait y mettre de solidité et de charme; mais Carrel montra toujours beaucoup de réserve. Cette disposition, nullement gênante dans le tête-à-tête, à l'arrivée d'un étranger, devenait de la contrainte. Un jour, un parent de M. Thierry entre au moment où Carrel lui faisait la lecture d'un journal. Après quelque conversation, cette personne prie bien innocemment Carrel de continuer. Il avait trop de tact pour s'y refuser, mais trop de susceptibilité pour s'y résigner sans chagrin. La personne partie, on se remet au travail. M. Thierry ne tarde pas à voir que Carrel n'a pas toute sa bonne humeur, et, comme son amitié lui était aussi précieuse que ses services, il lui demande ce qui a pu le mécontenter. Carrel le lui avoue. « Il n'est service pour vous, dit-il, qui me répugne ou me coûte; mais je ne veux pas que d'autres me demandent ce que vous avez seul le droit d'obtenir. » M. Thierry lui fit de tendres excuses. Carrel ne voulut pas être en reste avec lui; il y répondit par d'autres excuses. « Il faut me pardonner, disait-il; je suis militaire, et les militaires ont la mauvaise habitude de se tenir offensés de riens. »

Les trois mois obtenus par M. Thierry s'étaient écoulés, et l'*His-*

toire de la conquête de l'Angleterre avait paru. Carrel ne venait plus chez M. Thierry à titre de secrétaire, mais seulement comme ami, offrant gratuitement des services devenus plus rares, mais que son talent croissant rendait plus précieux. Il passait une partie du temps à faire des recherches et à copier des extraits qui devaient servir aux travaux ultérieurs de l'historien. Dans le même temps, il préparait un nouveau résumé, à l'instar du premier, de l'histoire de la Grèce moderne. C'était plus l'œuvre de Carrel que le *Résumé de l'Histoire d'Ecosse*. M. Thierry n'y avait contribué que pour le projet, où il l'avait poussé, et pour quelques conseils particuliers, qui mirent le jeune écrivain sur la voie de notions sûres et intéressantes. Au reste, l'ouvrage put se passer de la protection d'un morceau préliminaire du maître, et le plan comme la rédaction en appartiennent entièrement à Carrel. Ce *Résumé*, publié à la fin de l'année 1827, a été réimprimé en 1829.

Les deux premiers écrits de Carrel furent lus fort légèrement, comme le sont presque toujours, même par les juges les plus compétens, tous les livres signés d'un nom inconnu. Ils donnaient tout au plus à l'auteur, et encore dans un cercle fort étroit, la réputation d'un homme de lettres assez habile, mais dont il fallait borner la collaboration aux sujets qui pouvaient se contenter d'une plume très secondaire. Or, les produits d'une plume ainsi classée sont médiocres, surtout quand elle n'est point stimulée par cette âpreté pour le gain qui rend infatigables les talens vulgaires. Le prix de ses deux petits volumes lui avait permis de passer à sa guise les premiers jours de son indépendance. Il dut bientôt y ajouter celui d'articles publiés çà et là dans les journaux et les revues, non sans de vives souffrances d'amour-propre, à cause des difficultés et des retards qu'il y trouvait, et de cette censure intérieure, souvent inintelligente à force d'indifférence, qui lacère le cœur de l'écrivain, croyant ne couper que son papier. Mais ces faibles ressources défendaient à peine Carrel de la pauvreté, ou du moins de cette gêne qui, pour tous ceux que les travaux de l'esprit livrent à tous les besoins honorables, est une sorte de misère.

Il fallut plus d'une fois que la bourse de ses amis pourvût aux plus pressantes nécessités. Carrel était retombé dans toutes les incertitudes de sa première arrivée à Paris. Cette pudeur des grands talens qui ne leur permet pas d'accepter un emploi en sous-ordre, beaucoup de paresse rêveuse, ou beaucoup de temps donné à des travaux sans produit, que sais-je? peut-être l'amour-propre de sa renommée

future, aigrissaient ces incertitudes. Il ne manqua rien aux épreuves du pauvre jeune homme, pas même de penser de nouveau à rentrer dans le commerce. Il y pensa, en effet, et fort sérieusement. Il choisit celui des livres, apparemment comme s'éloignant le moins de ses habitudes littéraires. Une demande de fonds fut faite à sa famille, qui lui envoya de quoi monter, en société avec un ami, une modeste librairie, qui n'eut le temps de ruiner personne. La mise de fonds seulement y périt, au moins ce qui n'en fut pas employé à faire vivre Carrel pendant quelques mois. C'est dans l'arrière-boutique de cette librairie, sur un comptoir auquel était attaché un gros chien de Terre-Neuve, que Carrel, tantôt plongé dans les recueils politiques anglais, tantôt caressant son chien favori, médita et écrivit l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*. Ce livre parut en février 1827.

C'est le premier ouvrage où Carrel ait eu l'occasion d'exposer ou du moins de laisser voir, dans une époque analogue, son sentiment sur la politique de la restauration. On trouvera donc naturel que j'en parle avec détails. L'histoire de ses précédens écrits est presque celle de ses nécessités; l'histoire du livre sur la contre-révolution d'Angleterre pourrait être, jusqu'à la date de la publication, celle de ses opinions. Le titre seul du livre dit assez quelle en avait été la pensée. C'est la restauration française que Carrel voulait avertir en écrivant l'histoire de la contre-révolution d'Angleterre. On commençait alors à comparer les Bourbons aux Stuarts, et cette comparaison était déjà pour quelques-uns une inquiétude, pour un plus grand nombre une espérance. Carrel était de ces derniers, ainsi que beaucoup d'esprits, non plus prévoyans, mais plus impatiens. Ce livre est donc moins une histoire qu'un pamphlet historique. Carrel expliquait la politique de Jacques II d'après le sentiment que lui inspirait celle de Charles X. Toutefois l'analogie est si parfaite entre certains hommes et certaines choses, aux deux époques, que la vérité n'a point souffert des préoccupations de l'historien, et que la comparaison du présent et du passé, au lieu d'obscurcir sa vue, l'a étendue et fortifiée. Rien n'annonce, d'ailleurs, que ce livre ait été écrit d'une main passionnée. Les adversaires les plus décidés d'un gouvernement ne sont pas toujours les plus fâchés dans l'expression. Une ambition ajournée fait plus de bruit qu'une aversion froide et implacable. Carrel parlait avec moins de colère à la restauration, qu'il regardait comme déjà morte, que beaucoup qui voulaient prolonger sa fin ignominieuse, ce qui est toujours lucratif pour peu que cette fin se prolonge. Il ne la menaçait pas pour lui faire peur, mais parce qu'il la

croyait condamnée par l'histoire. Rien dans ce livre n'est vague, rien n'est donné à la déclamation, cette arme des adversaires qui ne demandent qu'à être amis.

Outre l'intention évidente de prédire à la restauration le sort qui l'attendait, Carrel avait-il songé à prévoir, à aider pour sa part un dénouement du même genre que celui de 1688? Le duc d'Orléans était-il aussi nettement annoncé et désiré dans la personne du prince d'Orange que Charles X était condamné dans celle de Jacques II? Une telle question ne peut pas être injurieuse pour la mémoire de Carrel. On est bien sûr qu'il ne s'agit pas de savoir si cette seconde prédiction était intéressée, et si Carrel pensait à s'inscrire sur la liste des serviteurs aspirans de la royauté qui hériterait de Charles X. Il n'y a rien d'embarrassant dans l'histoire d'un homme dont le caractère noble a toujours gouverné l'esprit : rien donc n'en doit être négligé, parce que rien n'en peut être d'un médiocre exemple. Je n'ai dès-lors aucun scrupule à dire ce que m'a suggéré à cet égard la lecture de son livre.

Carrel, en 1827, ne portait pas ses vues ni ses espérances pour la France au-delà d'une révolution de 1688, c'est-à-dire d'une royauté consentie. Si ce fut une faute politique de se déclarer contre cette royauté après l'avoir appelée et jugée inévitable, il importe que cette faute ne se prolonge pas sur les années de sa vie antérieures à 1830. On se souvient de son mot sur l'immobilité à laquelle prétendent *follement* les partis. Or ce serait le louer singulièrement que lui attribuer une prétention qu'il jugeait si sévèrement dans les autres. En songeant, en 1827, à une révolution de 1688, et à une substitution de la royauté consentie à la royauté de droit divin, changement qui permettait d'ailleurs toutes les espérances, Carrel avait le double mérite d'être du parti de tous les bons esprits d'alors, et d'être plus qu'aucun d'eux pur du soupçon de travailler à sa propre fortune en dirigeant l'opinion dans le sens de ce changement.

Si Carrel eût été, dès 1827, engagé dans les idées républicaines, aurait-il écrit l'*Histoire de la restauration des Stuarts*, c'est-à-dire de tout ce qui légitima et rendit populaire dans la Grande-Bretagne la royauté consentie du prince d'Orange? Je veux bien que, contre le penchant de tout esprit dévoué à une opinion, il ait écrit, avec des arrière-pensées républicaines, une histoire monarchique, comment n'a-t-il jamais montré ses espérances dans ses prédictions? Quelle belle occasion pourtant d'opposer à tous ces partis qui s'écrasent tour à tour au nom d'idées contradictoires, à ces royalistes conspi-

rant contre le roi, à ces catholiques ménageant les plus extrêmes opinions protestantes, à ces dissidens coalisés avec les papistes contre les anglicans, à tant d'alliances monstrueuses, à tant de mobilité passionnée, la silencieuse immobilité du parti républicain! Quels tableaux à faire, même avec sa manière sobre et contenue, des morts glorieuses des Russell et des Sydney, ces nobles victimes des illusions républicaines! Quoi de plus aisé que de rabaisser la victoire du prince d'Orange en montrant toutes les souffrances qu'elle laissait crier, tous les droits qu'elle ne reconnaissait pas, toutes les imperfections qu'elle adoptait, toutes les représailles et toutes les réparations dont elle chargeait l'avenir?

Dans le livre de Carrel, les vieux républicains du règne de Charles I[er] sont traités avec respect, mais sans sympathie particulière. Carrel les juge, preuve que leur cause n'est pas la sienne. Leurs consciences sont admirées; qui ne les admirerait pas? mais leurs idées sont jugées avec sévérité. Selon Carrel, ils ont pris pour un caprice de cour ce qui est l'œuvre de la nation. Ce sont eux qui ont fait naître les alarmes auxquelles la liberté a été sacrifiée. Russell, Sydney, grandes ames, ont été des esprits irrésolus, voulant la fin sans les moyens, proclamant le droit d'insurrection et niant toute pensée de violence contre la personne du roi. Si ce sont là des jugemens d'ami, celui-là est un ami bien froid, qui peut être assez juste pour fournir des raisons à ceux qui seraient tentés de ne l'être pas.

Quant à la victoire du prince d'Orange, loin de la rabaisser, Carrel la relève, d'abord en traitant avec une faveur particulière cet homme illustre, ensuite en lui faisant un cortége, dans sa marche triomphante d'Exeter à Londres, de tous les intérêts sérieux, de toutes les libertés politiques et religieuses de l'Angleterre. Il n'y a qu'un mécontent, outre le parti vaincu, ou plutôt tout ce qui s'en était compromis d'une manière irréparable; ce mécontent, c'est le peuple. Mais de quoi l'est-il? Carrel ne prend pas de précautions pour le dire. Tantôt de ce qu'on l'a frustré de quelques jours de désordre et de pillage, et de ce qu'il ne trouve pas dans les manifestes « ce qui eût enflammé ses passions; » tantôt de ce que l'approche du prince d'Orange enhardit les magistrats de la Cité dans la répression des désordres intérieurs, inévitable résultat des révolutions; tantôt de ce que l'entrée furtive et sans appareil du prince dans Londres prive sa curiosité du spectacle d'une procession solennelle.

Telle était l'opinion de Carrel en 1827. Pourquoi donc, après une expérience de quelques mois seulement, s'est-il tourné contre la

royauté consentie? Par dépit, n'a-t-on pas manqué de dire. Si on eût fait à Carrel une situation convenable dans le nouvel état de choses, on l'eût acquis irrévocablement. M. Littré a cité un mot de lui : « Peut-être m'eût-on désarmé en me donnant le commandement d'un régiment. » Ce mot est vrai, je l'ai entendu; mais il n'était ni sérieux, ni même plaisant à la manière de certains mots qui cachent une arrière-pensée sérieuse. J'en sais un qui le réfute et où Carrel paraît tout entier : « Croit-on, disait-il, que moi, simple officier, et qui sais combien il importe à la discipline de l'armée que les grades n'y soient donnés qu'aux services, j'eusse consenti jamais à usurper les épaulettes de colonel? » Ce n'est donc point avec le don d'un régiment qu'on eût gagné Carrel. J'ignore quelle offre eût été mieux reçue. Si Carrel a eu à cet égard quelque désappointement, je ne sache pas qu'il s'en soit ouvert à personne. Peut-être un emploi élevé, qui eût maintenu l'égalité entre ses premiers amis politiques et lui, l'eût-il attaché au gouvernement nouveau tout le temps qu'à son sens la royauté et le pays n'auraient fait qu'un. Sitôt qu'il aurait cru que l'intérêt dynastique se distinguait assez de l'intérêt du pays pour que les services d'un fonctionnaire parussent des services à une personne royale, Carrel aurait quitté les fonctions publiques. Il ne pouvait servir avec suite qu'une cause générale ou un être collectif, le pays : un emploi même élevé eût laissé trop de personnes au-dessus de lui.

Voici, s'il fallait expliquer par une ambition trompée sa levée de boucliers républicaine, ce qu'on en pourrait dire de plus fondé. Mais, je le répète, quoique rien n'eût été plus permis que l'ambition de Carrel, ni rien de plus juste que son chagrin de la voir trompée, ce n'est point par désappointement qu'il arbora le drapeau républicain; car pourquoi le moindre retard? pourquoi ne pas se déclarer dès le premier jour, sous l'impression de cet inconcevable abandon, ou plutôt de ce désaveu indirect qui suivit son envoi dans les départemens de l'Ouest? pourquoi pas le lendemain de cette ridicule offre d'une préfecture de troisième ordre, à laquelle on l'avait nommé sans le consulter? L'occasion était assez belle, et Carrel n'était pas de ces hommes qui se fâchent long-temps après l'affront, et qui mettent entre leur ressentiment et l'éclat qu'ils ont résolu d'en faire un intervalle calculé. Les griefs étaient justes; et qui peut dire que, dans une certaine mesure, les mécontentemens d'un homme supérieur par le cœur et par l'esprit ne soient pas des mécontentemens publics? Cependant Carrel ne s'émut pas. Devenu maître de la direction du *National*, il accepta, comme tout le monde, la royauté consentie,

et en surveilla l'expérience encore nouvelle avec plus de doute que d'hostilité ouverte. Mais il se fatigua bientôt de cette attitude. Quand tout le monde croyait à une guerre européenne, Carrel crut que la royauté nouvelle n'en soutiendrait pas le fardeau, et que la nation seule, se gouvernant par elle-même, pouvait encore tenir tête à la coalition des vieilles royautés légitimes. Derrière lui, cette opinion était déjà personnifiée dans un parti malheureusement enchaîné aux souvenirs et à l'imitation de l'épouvantable dictature de 93. Entre l'immense majorité, qui croyait la guerre imminente, et ce parti qui, pour la faire et la terminer glorieusement, parlait d'exhumer des archives de la commune et du comité de salut public le fantôme de la Terreur, Carrel proposa la théorie d'un pouvoir exécutif responsable n'ayant aucun intérêt qui ne lui fût commun avec le pays, et s'interdisant de sacrifier ses libertés même à sa défense. Il crut qu'il fallait rassurer la France en lui montrant que, si la guerre ou l'entraînement démocratiqne produit par la révolution de juillet devait emporter la royauté consentie, il y aurait entre elle et la désorganisation extrême une forme de gouvernement raisonnable et déjà éprouvée. C'était, dans son opinion, une voie de salut offerte à l'immense majorité de ceux qui ne veulent pas de l'indépendance sans la liberté, ni de la liberté sans l'indépendance. Telle a été la véritable pensée de Carrel. Je ne l'imagine pas; je la lui ai entendu exposer avec une force et une lumière que toute mon amitié ne saurait donner à ce récit. Des diverses explications qu'on pourrait donner du passage de Carrel aux idées républicaines, celle-ci est la seule qui ait pour elle l'autorité d'aveux directs, de déclarations explicites de lui. Ce fut le fonds inépuisable de cette polémique de 1831 à 1832 qui donna autant de retentissement à une erreur de Carrel que tous les talens ralliés au gouvernement de 1830 en donnèrent aux réalités, quelquefois un peu plates, contre lesquelles elle se brisa.

L'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre* n'augmenta pas beaucoup la réputation d'écrivain de Carrel. En lui tenant compte de la force d'esprit qu'avait demandée cet ouvrage, on n'y trouvait pas encore ce talent particulier d'expression auquel on reconnaît un écrivain. Ce ne fut qu'après la publication, dans la *Revue Française*, de deux articles étendus sur la guerre d'Espagne de 1823 que Carrel fut jugé digne de ce titre. C'est une opinion générale parmi ceux qui ont suivi avec attention cette vie si courte et si glorieuse, que son talent subit, à cette époque, une transformation inattendue, et que Carrel brisa l'obstacle qui l'empêchait de s'épanouir. Ces articles parurent

en 1828, moins d'un an après l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*. Quelques personnes considérables s'honorent d'avoir, à dater de ces pages, deviné l'avenir qui était réservé à Carrel. Mais en deçà, dit-on, il n'y a qu'un littérateur estimable, des qualités négatives, une main ferme, mais point de ce qu'on peut appeler du talent dans le sens rigoureux du mot, non dans le sens relâché où l'emploie la critique contemporaine.

Cette appréciation est-elle exacte, et ne s'y mêle-t-il pas, à l'insu de ceux qui la font, ou qui n'y contredisent pas, soit quelque préjugé littéraire du même temps que les débuts de Carrel, et qui les aurait empêchés d'y regarder de près, soit un certain penchant à ne pas admirer de trop bonne heure un homme qu'il va falloir bientôt admirer sans réserve? Les débuts littéraires de Carrel ont été modestes; qui pourrait le nier? C'est même une preuve de supériorité qu'il ait eu un commencement, et qu'ensuite il se soit accru avec ces intervalles et ces progrès qui marquent la vie physique et morale de tous les êtres bien organisés. Je veux bien que, jusqu'en 1828, les plus belles pages de Carrel soient ces fameux articles sur la guerre d'Espagne; mais qu'il ait été homme de lettres jusque-là, et seulement à dater de là, écrivain, c'est à quoi je ne puis consentir. Je crois même que, sans le préjugé particulier auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, outre la difficulté de reconnaître et d'avouer un talent nouveau, on eût pu prédire un grand nom littéraire à Carrel dès ses modestes résumés. On dit que de tous ses amis un seul eut cet honneur. Ce fut Sautelet, dont le suicide devait inspirer à Carrel des pages si vigoureuses et si mélancoliques. Sautelet, mort en 1830, n'a pas pu voir toutes ses prédictions accomplies, mais du moins il ne les a pas vues arrêtées à jamais par une fin funeste.

Ce préjugé, qui avait commencé par n'être qu'un sentiment juste, consistait à ne reconnaître un écrivain qu'à une certaine qualité qu'on appelait le pittoresque de l'expression. C'était un sentiment juste, eu égard à la plupart des écrivains du commencement de ce siècle, lesquels avaient éteint la vraie langue française sous une certaine rhétorique de mots abstraits, écho affaibli de la langue déjà fléchissante du XVIIIe siècle. Mais ce sentiment devint un préjugé le jour où l'expression pittoresque fut estimée comme un privilége si considérable et un don si particulier, qu'on s'habitua à la louer indépendamment de la pensée, et que du regret d'une qualité disparue de notre littérature on fit une théorie de style où la forme était séparée du fond. Or, si je ne me trompe pas sur une époque dont j'ai manqué de cinq ou six

années seulement d'être le contemporain, c'est au plus fort de ce préjugé que parurent les premiers écrits de Carrel. Au lieu d'y remarquer cette netteté si précoce de l'expression, ce sens ferme, cette force intérieure déjà contenue, cette convenance déjà parfaite du style et des idées, on ne fut préoccupé que de ce qu'on n'y trouvait pas. On ne vit guère ce qui était d'instinct dans les écrits du sous-lieutenant de vingt-trois ans, et on regretta de n'y pas voir ce qu'il aurait pu si facilement imiter d'autrui.

Les *Résumés* des histoires d'Écosse et de la Grèce moderne, les articles sur les questions générales de population dans la *Revue américaine*, l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, ne sont d'aucune école, et, par là même, sont de la bonne langue française. Il y a tel chapitre de l'histoire de la Grèce moderne, écrit en 1825, qui n'est pas d'une main moins habile ni d'un écrivain moins consommé que la préface écrite en 1829, en tête de la seconde édition, postérieurement aux fameux articles sur l'Espagne. Je reconnais déjà dans tout ce qui est sorti de la plume de Carrel une qualité fort supérieure à l'expression pittoresque, et qui ne risque pas de passer de mode, parce qu'elle n'est pas imitable : c'est la spécialité du langage dans tous les ordres d'idées. Je ne devrais pas dire la spécialité, car il y en a de plusieurs sortes. Les matières de la guerre, de l'administration, de la politique, de l'économie sociale, des mœurs, outre les mots et les tours qu'elles empruntent à la langue générale, ont un corps d'expressions particulières dont le sens vif et primitif est réservé pour les idées spéciales qui s'y rattachent. C'est à la connaissance naturelle et à l'emploi sûr et facile de toutes ces langues spéciales bien plutôt qu'au pittoresque de l'expression que je devinerais un écrivain supérieur. Bossuet n'est notre plus grand écrivain en prose que parce qu'il a su et manié parfaitement la langue de chaque ordre d'idées et toutes les langues de toutes les idées. On peut, avec un talent médiocre et beaucoup de mémoire et de lectures, en donner le simulacre; mais un œil exercé n'aura pas de peine à reconnaître, à un certain manque de force et de facilité, et au mélange vague et bâtard de mots appartenant à des ordres différens d'idées, l'écrivain médiocre et sans avenir. C'était là peut-être le caractère de quelques prosateurs accrédités de l'école impériale, écrivains par imitation plutôt que par instinct. Carrel se tint aussi loin de la pâle langue de ces écrivains que du pittoresque un peu factice qu'on y avait substitué. Lui aussi parlait naturellement toutes les langues de toutes les idées; mais ses idées n'étant pas mûres encore ou ne lui

étant pas assez propres, il avait en quelque manière la propriété du langage sans en avoir la beauté.

En effet, les idées manquaient, à certains égards, à Carrel, et toutes celles qu'il avait eues à exprimer, ne lui étaient pas personnelles. On naît écrivain, mais on devient penseur, vivre étant la matière même de la pensée. Les grands esprits pensent plus tôt, abrégent les intervalles et rapprochent les degrés, mais ils ne pensent qu'au fur et à mesure qu'ils vivent, et jamais dès l'abord avec toute la force, toute la maturité, toute l'étendue que l'âge leur donnera. De même, tous les esprits, y compris les plus grands, commencent par suivre les traces d'autrui, et par rouler dans le torrent des idées courantes, croyant qu'ils font le bruit qu'ils entendent et qu'ils imaginent ce qu'ils imitent. On n'est complètement écrivain que le jour où, soit qu'on invente quelque chose, soit qu'on adhère librement et par le progrès naturel de son esprit à ce qui existe déjà, on s'appartient et on s'inspire de soi.

Or, jusqu'aux articles sur la guerre de 1823, Carrel n'avait joui ni de toute la force de sa pensée, ni de toute la liberté de son esprit. Il avait pris la plume sans un goût bien vif, pour échapper à une profession vulgaire et pour vivre. Le premier livre qu'il écrit, M. Thierry lui en repasse en quelque sorte la commande, et lui en donne l'idée générale. Le second naît d'un conseil du même homme et de conversations avec un Grec instruit. C'est, d'ailleurs, un résumé, et les résumés étaient alors à la mode; quiconque en écrivait un imitait. Dans les articles insérés çà et là, le choix était pour un quart, la nécessité pour les trois autres. S'il y eut un peu plus de Carrel dans l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, la considération de l'à-propos, la popularité des travaux analogues, en inspirèrent la plus grande part. Quoique les tendances politiques y soient nettes et décidées, le langage n'en est pas fort expressif, soit que la passion manquât à l'écrivain pour des idées qu'il devait plus tard abandonner, soit que ces idées lui étant communes alors avec beaucoup de gens, il n'eût pas voulu paraître se les approprier par un certain travail d'expressions vives, affectant l'invention. La passion seule colore les écrits, non cette passion des esprits médiocres qui hurlent quand on crie autour d'eux, mais celle des hommes supérieurs, qui n'est que leur raison servie par toutes les facultés de la vie sensible. Avant le moment de la passion, Carrel ne s'était pas fait, à l'imitation de quelques contemporains, un certain système de style coloré et pittoresque. Préservé par la force de son instinct de se donner laborieusement

des défauts imités, il conformait son langage au train calme et à l'inspiration un peu étrangère de ses pensées. Comme tous les écrivains appelés aux succès durables, il ne s'était point embarrassé à l'avance de ces habitudes de style factice qui se prolongent jusque dans les belles années du talent. Il était parfaitement libre pour l'heure des pensées mûres et passionnées, et possédait un excellent fonds d'écrivain, si je puis dire ainsi, sur lequel la passion devait un jour jeter quelques couleurs, sans toutefois en changer la nature forte et saine dès les premières pages du sous-lieutenant de 1823.

Cette couleur, qui peint les paroles à l'esprit, marque un bon nombre de pages des deux articles sur l'Espagne. C'est que le sujet est du choix de Carrel. Il prend le prétexte d'ouvrages sur cette matière pour exposer ses idées personnelles sur la guerre de 1823, sur la situation de l'Espagne, sur l'armée prétendue libératrice que la politique des Bourbons de la branche aînée y envoya faire cortége au supplice de Riego; sur les généraux de la petite armée révolutionnaire, Mina, Milans; sur ces proscrits de divers pays « qui vinrent, dit Carrel dans son nouveau style, agiter inutilement, aux yeux de nos soldats, des couleurs oubliées, et qui, avant d'enterrer ce drapeau qui trompait leurs espérances, crurent lui devoir cet honneur d'être encore une fois mitraillés sous lui! » Carrel s'était joint à ces proscrits : il était officier dans cette petite troupe de soldats de toutes les nations que commandait le brillant colonel Pachiarotti, « souffrant et se battant sans espoir d'être loués, ni de rien changer, quoi qu'ils fissent, à l'état désespéré de leur cause; n'ayant d'autre perspective qu'une fin misérable au milieu d'un pays soulevé contre eux, ou la mort des esplanades, s'ils échappaient à celle du champ de bataille. » Ces évènemens qu'il résumait avec tant de force, il y avait été jeté lui-même cinq ans auparavant par un irrésistible besoin d'agir, mais d'agir toutefois au profit d'une cause préférée. Il avait observé d'un œil pénétrant cette armée de la restauration, dont il relevait le caractère en montrant par combien de vertus elle avait honoré cette campagne impopulaire, et comment, par son abnégation sur ses secrètes préférences, par sa discipline, par son courage sagement proportionné aux résistances, elle avait su se faire respecter et craindre de l'Europe absolutiste, même dans une œuvre de grande police absolutiste. Il l'avait étudiée dans ses manifestations comme dans son silence, avant de s'en séparer lui-même pour aller combattre un peu au hasard ceux qu'elle avait été chargée de rétablir. De toutes les choses qu'il raconte, il avait donc senti les unes, vu les autres, souffert de la plupart. Ce ne sont plus,

comme dans ses premiers écrits, des vues qu'il tire froidement de sa raison avertie ou dirigée par l'opinion d'autrui; cette fois ses vues ne sont qu'à lui; personne ne les a suscitées, et, autour de Carrel, rien ne lui dit qu'elles auront de l'à-propos. C'est toujours sa raison qui les conçoit et les expose, mais sa raison émue par ses souvenirs personnels. N'oublions pas que, malgré les gages les plus brillans d'un grand esprit politique, Carrel n'avait pas cessé d'être militaire, et, à ce titre, de ne penser à rien avec plus de prédilection qu'à l'armée et aux choses de la guerre. Ainsi s'explique, non la transformation de son talent, mais l'apparition soudaine d'une de ses qualités demeurée jusque-là inactive. C'était le même talent : mais Carrel en avait gardé les traits les plus vifs pour le premier travail où il aurait occasion de s'engager de toute sa personne.

Au reste, ne remarquer dans les deux articles sur l'Espagne que quelques pages colorées, serait en faire trop peu de cas. Je ne sais pas d'exemples, dans la littérature politique, d'une situation plus sûrement et plus largement décrite que ne l'est celle de l'Espagne de 1823 dans le premier de ces articles. Quant à la question des devoirs et des droits de l'armée dans un pays constitutionnel, il serait téméraire de prétendre la mieux traiter au point de vue spéculatif que ne l'a fait Carrel dans le second article; il serait imprudent, dans la pratique, de la comprendre autrement. C'est que, dans cet écrit, le sens et le coup d'œil décident Carrel et déterminent son jugement, souvent contre ses vœux et ses espérances. Ainsi, en ce qui regarde l'Espagne de 1823, bien qu'il ait combattu dans le parti révolutionnaire, rien ne lui en dérobe les fautes, rien ne lui en exagère la popularité sur le sol espagnol, rien ne lui en grossit les chances. Il voit les faits et il les raconte, non du ton d'un intéressé qui en a subi le joug, mais en homme impartial qui ne s'inquiète que de ne pas se tromper, sauf à mettre, dans sa conscience, le droit où il doit être. Et pour la question des opinions de l'armée, question délicate, où l'écrivain libéral pouvait être si fortement tenté d'opposer au dogme de l'obéissance passive, octroyé, pour toute charte, à l'armée par le gouvernement d'alors, des théories d'intervention active et délibérante dans les affaires du pays, avec quelle justesse de vues et quelle fermeté Carrel la résout! Il refuse à l'armée le droit de délibérer; mais il lui reconnaît celui d'avoir une opinion, quand les fautes d'un gouvernement l'y provoquent, et celui de ne répondre que par le devoir et le respect de la discipline, qui est la loi d'honneur de l'armée, quand on lui demande un enthousiasme servile

pour une mauvaise cause. Il sauve ainsi la discipline sans absoudre les gouvernemens impopulaires. L'armée peut commander par sa manière d'obéir. J'admirerais moins cette vue dans un écrivain chez qui aucune partialité de compagnon d'armes ni aucun acte personnel à justifier ou à expliquer n'auraient troublé la spéculation pure. Mais je ne puis trop l'admirer dans un homme de 28 ans, écrivain faute d'être soldat, et qui n'avait cessé d'être soldat que pour avoir méconnu, dans un noble entraînement, ces vertus modestes dont il louait l'armée *libératrice* de 1823, et qu'il proposait pour exemples à toute armée engagée désormais comme elle dans une guerre qui blesserait ses opinions permises.

Cette impartialité que montre Carrel dans les idées principales de ce beau travail, il la conserve jusque dans ces faits de détails dont on sacrifie trop souvent la vérité soit à l'entraînement du jour soit à la verve de l'expression. Ainsi, en même temps qu'il juge, sans les insulter, ces zélés de l'armée *libératrice*, qui se croyaient de vrais croisés pour l'extermination des idées révolutionnaires, il loue, je n'ai pas besoin de dire sans flatterie, la modération et quelques actes de bon sens du duc d'Angoulême. Il défend la capacité du munitionnaire Ouvrard en homme qui apprécie les actes nonobstant la renommée, et peut-être en militaire qui savait gré à M. Ouvrard d'avoir assuré les vivres à ses compagnons d'armes.

Entre les deux articles sur la guerre de 1823 et la polémique à jamais mémorable du *National*, Carrel publia quelques écrits politiques et littéraires. On les compte, car, de ce jour-là, rien de médiocre ne sortit de sa plume. Un article sur la mort d'Alphonse Rabbe, un autre sur le suicide du pauvre et intéressant Sautelet, sont comme deux jets nouveaux de ce talent si profond. Le morceau sur Sautelet, en particulier, a des pages admirables où un vague sentiment religieux, réveillé par cette perte douloureuse, semble vouloir disputer l'ame de l'ami défunt à des habitudes de scepticisme voltairien. Dans un genre différent, l'*Essai sur la vie et les écrits de Paul-Louis Courier* montre ce même talent, si mélancolique dans les regrets sur la mort de Sautelet, devenant subtil et délié pour analyser un écrivain original, et pour faire aimer un homme médiocrement aimable. Enfin, deux articles sur les drames de la nouvelle école, auxquels le défaut d'habitude de ces matières donne je ne sais quelle grace que n'auraient pas les mêmes pensées, sous la plume d'un critique spécial, témoignent du grand goût que portent en toutes choses les hommes supérieurs. Dans ces divers

écrits, cette qualité de peindre par l'expression qu'on avait rencontrée avec quelque surprise dans les articles sur l'Espagne, éclate presque à chaque phrase. Mais prenez garde, ce n'est pas une certaine science d'effet où Carrel s'est perfectionné; son expression ne s'illumine et ne se colore que parce que ses pensées sont devenues plus nettes, plus hautes et plus à lui. Il a encore ce trait de ressemblance avec les grands écrivains, qu'il proportionne son style à ses pensées, et qu'il sait être simple et humble quand les pensées sont d'un ordre où il n'est pas besoin, pour les rendre, que la raison s'aide de l'imagination. Appliquer à toutes choses uniformément une certaine qualité brillante qu'on se sait, et dont on a été souvent loué, n'est pas plus du génie, que faire des traits à tout propos n'est de l'esprit.

Toutes les qualités qu'avait Carrel le premier jour qu'il tint une plume, relevées de ce don venu le dernier, se déployèrent à la fois dans la polémique du *National*, avec une grandeur qui laissera de longs souvenirs. Cette polémique a été admirée de ceux même qui la craignaient, soit qu'on la craignît moins qu'on n'affectait de le dire, soit qu'en France on n'ait jamais assez peur du talent pour se priver de l'admirer! Il est certain qu'entre les mains de Carrel, *le National*, à ne le considérer que comme monument de littérature politique, a été l'œuvre la plus originale du XIXe siècle. Aucun autre n'a fait plus d'honneur à la France dans tous les pays, et notamment en Angleterre, où l'on ne s'effraie pas des grands talens, où Carrel en put recueillir, en 1835, des témoignages de personnes considérables qui n'admirent pas au hasard.

L'Angleterre a un petit recueil justement vanté comme modèle de polémique politique, et qui est en possession d'une gloire classique; ce sont les *Lettres de Junius*. On peut faire le plus grand cas de ce livre, sans l'égaler au *National* de Carrel. Junius est un écrivain qui compose avec infiniment d'art une petite lettre sur de petits intérêts. Ses pensées justes et mordantes sont liées entre elles par un fil habilement caché, et sa langue est parfaitement propre et correcte. L'imitation des *Lettres Provinciales* en est le principal défaut, en ce que toutes les qualités de ces lettres y sont réduites et amoindries, que l'ironie y est moins forte et moins mesurée, que la logique y est menue et plus extérieure qu'intérieure, et le langage moins vif et moins original. Combien Carrel est plus varié, plus fort, plus profond, lui qui raisonne avec des idées d'élite, et qui est logicien à la manière de Bossuet, sans l'attirail des transitions et des tours affec-

tés à la logique! Combien aussi les intérêts qu'il agite l'emportent sur ces changemens de personnes où s'évertue la verve anonyme et impunie de Junius! Combien enfin les rôles diffèrent! Junius, caché dans un coin d'où les provocations ne peuvent pas le débusquer, souffleté dans ses écrits parce qu'on ne peut pas atteindre jusqu'à sa personne, singulier à force de manquer de susceptibilité, aiguise froidement des traits qui partent d'une main à qui nulle honte ne peut faire prendre l'épée, et flétrit les fautes comme le bourreau, froidement, et la tête voilée. Carrel, la tête haute, la poitrine nue, à peu près comme ces proscrits de la guerre de 1823, qu'il nous peignait tout à l'heure, marche au milieu d'une société tout épouvantée du courage qu'elle a eu pendant trois jours, et déjà ennemie de tous ceux qui n'ont pas voulu, ni en vendre leur part, ni rengainer l'épée tirée contre l'étranger, par-dessus la tête des Bourbons chassés. De tous ceux qui le lisent, quelques-uns sont institués et salariés pour le trouver coupable, et pour épier tous les matins sa liberté aventureuse; d'autres qui l'admirent le désavouent; la masse, qu'il trouble dans son besoin de repos, le hait sans le comprendre. Parmi ses amis, les uns l'exagèrent, et, par leurs arrière-pensées sauvages, rendent suspects ses engagemens de droit commun avec tous les partis; les plus amis, hélas! ne le sont que de sa personne et de son talent, et, sur ses idées, le laissent dans l'isolement et le doute. Il marche pourtant à ciel ouvert, et, soit qu'en effet l'ambition permise aux hommes de sa force le mène à son insu, soit qu'il n'ait cru que se dévouer à une vérité dont l'heure était arrivée, pour expier les erreurs de l'une ou pour rendre témoignage de l'autre, il offre sa liberté et sa vie! Les lettres ne seraient qu'un misérable jeu d'esprit, si, même à égalité de talent, entre l'écrivain anonyme et l'écrivain qui vit au grand jour et qui offre son sang à ceux que sa libre pensée incommode, la supériorité ne devait pas être du côté de ce dernier.

Les amis de Carrel doivent à sa mémoire de réunir dans une édition de ses œuvres la plupart des articles écrits par lui de 1831 à 1834. Lui-même avait déjà fait un choix que nous avons retrouvé dans ses papiers. Ce choix, fait secrètement et à l'insu de ses amis, comme s'il eût craint ces flatteries amicales, qui conjurent un écrivain de ne rien mépriser de ses œuvres, devrait être conservé religieusement. Carrel était son juge le plus sévère, outre le peu de tendresse que ses amis lui ont connu pour tout ce qui, dans ses écrits, n'avait proprement qu'une valeur littéraire. Il n'est donc pas à craindre qu'il se soit flatté

dans ce projet de réimpression de ses articles. Son choix même étant une preuve de sa raison et de son goût, c'est presque un devoir testamentaire de le respecter.

IV.

La perte de Carrel est irréparable. Quel que soit l'avenir qui nous attende, s'il eût été donné à Carrel de vivre vie d'homme, la France ne pouvait tirer de lui ni de médiocres services, ni un médiocre éclat. S'il est dans notre destinée de voir de nouveaux orages, quelle richesse pour la patrie que son esprit de ressources, et, en cas de guerre, son instinct militaire cultivé par des études spéciales, la justesse de son coup d'œil, son sang-froid dans les momens difficiles, son caractère modéré et ferme, sa probité chaste, et ce courage qu'il n'a pas assez estimé, et où il s'est laissé prendre comme à un piége!

Si, ce qui est le vœu et l'espérance de tous les hommes de sens, nous devons jouir paisiblement d'un gouvernement de discussion sous une royauté d'origine populaire, quel écrivain y eût mieux servi par ses apologies que Carrel par son opposition?

Je n'étonnerai ni ne blesserai personne en disant que l'ascendant de Carrel journaliste a moralement dirigé la presse dans ces dernières années, et que nul ne l'a honorée par plus de courage et de probité. Amis et ennemis, tous se sont inspirés de ses idées, les uns pour compléter et féconder des opinions parallèles, les autres pour alimenter leur contradiction. Carrel seul savait mener la presse à l'endroit vif, et faire faire chaque jour aux questions un pas en avant; lui seul pénétrait le premier les embarras réels derrière les arrangemens apparens, et les germes sérieux de discorde derrière les protestations publiques; lui seul fixait les responsabilités, et de tous les écrivains de l'opposition, lui seul savait faire passer impunément entre tous les écueils dont les lois et l'ardeur des parquets semaient sa marche, des vérités ou des craintes hardies qui ont peut-être plus prévenu de fautes qu'elles n'en ont fait faire.

Carrel faisait plus encore. N'est-ce pas lui qui le premier affrontait le péril et provoquait les explications, au risque qu'à la place de réponses amiables on lui envoyât des mandats d'arrêt? N'est-ce pas lui qui, le plus souvent, a offert sa personne aux expériences de l'arbitraire, et a mis son corps en travers pour qu'on passât dessus avant d'arriver jusqu'à la minorité dont il était l'organe? Et, pour ne parler que des rapports intérieurs de la presse avec le public,

quel homme y a mis plus de dignité? Qui a usé avec plus de réserve et de désintéressement de ces privilèges que l'usage accorde à ceux qui disposent de la publicité? Carrel ne faisait ni ne laissait faire; il n'avait ni l'avidité qui trafique de la vérité et du mensonge, ni cette facilité de certains hommes politiques, qui, gardant pour eux-mêmes une sorte de probité ambitieuse, permettent le gaspillage et la rapine autour d'eux, croyant faire assez pour l'opinion s'ils n'en prélèvent pas la dîme.

Ceux qui l'aimaient sans folles espérances et sans ambition auraient voulu qu'il se contentât de ce rôle, le plus beau peut-être dans un gouvernement de discussion. Mais nous reconnaissions bien que ce n'était pas possible. Carrel subissait la discussion comme un mode d'action incomplet et bâtard. Ni le libre cours qu'elle offrait à sa passion ne le soulageait, parce que, dans ses plus grands emportemens, il sentait qu'il ne faisait que se donner le change à lui-même; ni la réputation d'y exceller ne le flattait, parce qu'il en rêvait une plus belle. Ses adversaires, pour le piquer, insinuèrent quelquefois de quelle sorte était la gloire qu'il voulait, et le mot de *premier consul* fut prononcé avec ironie. En tout cas, la foule choisie qui vint se faire inscrire chez lui, lors de son premier duel, ne cherchait pas à le désabuser alors des illusions qu'il pouvait avoir à cet égard. Mais, malgré tous ces flatteurs qui courtisèrent sa glorieuse blessure, et qui lui ont manqué à sa mort, Carrel ne se rêva jamais ni dictateur, ni premier consul. Il eut peut-être, comme tous les hommes d'un talent et d'un caractère supérieurs, aux époques de crise, et après tant d'exemples de fortunes rapides et extraordinaires, des doutes pleins d'espérances sur sa destinée. Peut-être lui échappa-t-il de faire lui-même ou de laisser faire devant lui, entre quelques parvenus sublimes et lui, de ces rapprochemens qui ont tout l'air d'être des horoscopes. Mais il n'en eut jamais ni la prétention, ni la vanité, et peut-être s'en donna-t-il d'autant moins le personnage, qu'il n'était pas plus indigne qu'un autre que la fortune trouvât encore pour lui, dans des temps d'orages, une de ces couronnes de hasard qu'elle met quelquefois sur des têtes obscures. En le pressant sur ce point et en interpellant sa loyauté, tout au plus aurait-on obtenu l'aveu qu'il n'avait jamais souhaité, dans ses plus grandes espérances, que l'honneur d'être, après et avec d'autres, le chef temporaire et responsable de son pays.

Enfin, en mettant les choses au pire pour Carrel, soit qu'aucun événement ne dût lui fournir l'occasion de déployer régulièrement et

sans contradiction ses facultés actives, soit que la discussion sans espoir l'eût à la fin dégoûté, quel honneur n'eût-il pas fait à la France en se résignant à n'être qu'historien! Il y pensait déjà; il tâchait de s'y accoutumer, et ses amis ne le virent pas sans douceur se retirer peu à peu de cette polémique étouffante où il languissait depuis les lois de septembre, et se préparer à écrire l'histoire de Napoléon. Déjà il y avait mis la main, une main scrupuleuse et timide, malgré sa belle réputation d'écrivain. Il relisait les grands historiens, et éprouvait dans la conversation la justesse de ses principales vues. Etudier cette grande vie, suivre Napoléon dans ses courses à travers l'Europe, et, après s'être fatigué à le suivre, le contempler dans ces haltes d'un jour où il fondait la plus grande administration et la législation la plus sensée du monde moderne, eût été le seul apaisement de cette belle et inquiète intelligence. Qui pouvait mieux que Carrel écrire l'histoire de Napoléon?

On prête à M. le duc d'Orléans un mot sur la mort de Carrel, où j'admire plus qu'une générosité de bon goût. « C'est, aurait dit le prince royal, une perte pour tout le monde. » Le mot est noble et d'un grand sens. N'y a-t-il pas, en effet, plus de danger pour les royautés, dans un pays libre, à être délivrées de pareils ennemis qu'à avoir sans cesse à leur faire face et à les réduire par la force de la modération et par le bon accord avec le pays?

Quand M. le duc d'Orléans régnera, comme il n'est guère possible, dans un pays profondément démocratique, qu'un roi n'ait des ennemis, je lui en souhaite du talent et du caractère de Carrel, et surtout qu'il soit dit, pour l'honneur de son règne, qu'une si noble voix y aura été libre.

NISARD.

Juillet 1837.

LITTÉRATURE
PAÏENNE ET CHRÉTIENNE
DU QUATRIÈME SIÈCLE.

AUSONE ET SAINT PAULIN.

II.
SAINT PAULIN.

Parti du même point qu'Ausone, Paulin est arrivé à un résultat bien différent. Il a commencé de même par être un rhéteur; mais il a fini par être un évêque et un saint.

Paulin appartenait aussi à cette Aquitaine si féconde en talens oratoires. Il naquit à Bordeaux, en 353, d'une famille illustre et opulente, qui possédait de grandes propriétés territoriales, non-seulement en Gaule, mais encore en Espagne et en Italie. Toute la première partie de sa vie offre avec celle que nous avons racontée une conformité presque complète. Il sortit de l'école pour s'illustrer dans le barreau et dans les affaires. Il fut chargé de grands emplois, et même, à ce qu'il semble, consul subrogé. Jusqu'ici sa carrière ressemble exactement à celle d'Ausone, son maître et son ami.

Nous n'avons aucun des ouvrages que Paulin composa au temps de sa vie mondaine; et malgré les louanges d'Ausone, nous ne devons

pas déplorer beaucoup cette perte, à en juger par le peu de vers de son disciple qu'il nous a conservés, et qui démentent ses éloges. Ces vers faisaient partie d'un poème de Paulin, qui n'était qu'une paraphrase métrique d'une histoire des rois, ouvrage perdu de Suétone. Il ne faut pas prendre à la lettre ces louanges outrées que se donnaient entre eux les rhéteurs, pas plus qu'il ne faudrait prendre à la lettre les complimens oratoires que le grand Balzac prodiguait aux illustres de son temps.

Balzac, dont l'existence littéraire au XVII[e] siècle a quelque rapport avec celle des rhéteurs du IV[e], Balzac, qui, comme eux, travaillait ses lettres avec un soin extrême, s'inquiétait plus de l'élégance de ses périodes que de l'équité de ses louanges. Il écrivait, par exemple, au père Josset, dont peut-être vous n'avez pas beaucoup entendu parler : « Oserai-je hasarder une pensée qui vient de me tomber dans l'esprit; vous chantez si hautement les triomphes de l'église et les fêtes de l'état, la mort des martyrs et la naissance des princes, qu'il semble que vos vers ajoutent de la gloire à celle du ciel et des ornemens à ceux du Louvre; les saints semblent recevoir de vous une nouvelle félicité, et M. le dauphin une seconde noblesse (1). » Je ne veux point comparer le père Josset à saint Paulin. Je ne compare que l'exagération, la banalité des louanges. Ce que vante Ausone dans les vers de saint Paulin, c'est l'élégance (2); et ce mérite est précisément celui qu'offrent le moins les poésies composées depuis sa conversion. Nous verrons qu'elles en ont un autre plus sérieux. Je sais bien qu'on a supposé que les vers profanes de Paulin étaient meilleurs que ses vers pénitens, et que, par humilité chrétienne, il s'était appliqué à moins bien écrire; mais j'ai peine à croire que la mortification d'un poète puisse aller jusque là.

Parmi les motifs qui portèrent saint Paulin à embrasser la sévérité chrétienne, on entrevoit des ennuis sur lesquels il s'explique vaguement, et qui furent, ce semble, des ennuis de cœur. Il doit à ces premières tristesses de sa vie ce caractère mélancolique qui donne souvent du charme à ses vers incultes, ce que saint Augustin appelait une dévotion gémissante, *pietas gemebunda*.

La mélancolie qui tient une si grande place dans ce qu'on pourrait appeler l'histoire intérieure de la poésie moderne, la mélancolie est chrétienne d'origine. Le christianisme seul a inspiré à l'homme

(1) *Lettres choisies de Balzac*, liv. III, lettre XV.
(2) Hæc tu quam peritè concinnè quam modulatè et dulciter. (P. Ausonii, ep. I.)

cette tristesse grave et tendre, qui n'est pas la misantropie satirique de Timon, qui n'est pas l'ironie amère et désespérée de l'Ecclésiaste, mais qui est tempérée par la charité et adoucie par l'espérance.

Écoutons Paulin lui-même nous raconter les dispositions de son ame et les circonstances de sa vie qui déterminèrent sa conversion.

« L'âge qui s'avançait, la considération qui m'a entouré dès mes plus jeunes années, ont pu hâter la gravité de mes mœurs; la faiblesse de mon corps, mon sang déjà refroidi (*decoctior caro*), ont pu émousser chez moi le désir des voluptés; en outre, cette vie mortelle, si fréquemment exercée par les peines et les tristesses, a pu m'inspirer l'éloignement des choses qui me troublaient et augmenter mon amour pour la religion par l'effroi du doute et la nécessité de l'espérance. Enfin, j'ai trouvé où me reposer des calomnies et des voyages; délivré des affaires publiques, enlevé au tumulte du barreau, j'ai célébré le culte de l'église au sein du repos des champs, dans une agréable tranquillité domestique, de sorte qu'ayant peu à peu retiré mon ame des agitations du siècle, l'ayant accommodée par degré aux divins préceptes, j'ai passé insensiblement, et comme d'une route voisine, au mépris du monde et à la société du Christ. »

Dans cette confession très naïve, on surprend les sentimens les plus intimes de saint Paulin, et l'on peut par elle se faire une idée des dispositions dans lesquelles se trouvaient beaucoup d'ames auxquelles le christianisme s'offrait ainsi qu'un abri contre les agitations et les tristesses du monde, et qui, à l'exemple de l'ame douce et tendre de Paulin, se réfugiaient dans la religion, comme une colombe rentre dans son nid.

Dans d'autres vers de saint Paulin reparaissent ces teintes de mélancolie religieuse : « Tout l'homme est de peu de durée; c'est comme un corps qui se dissout, comme un jour qui tombe; sans le Christ, c'est une poussière, une ombre (1). »

Paulin quitta l'Aquitaine pour l'Espagne vers 390. Il resta quatre ans dans ce dernier pays; pendant ces quatre années s'accomplit ce qu'on pourrait appeler son initiation au christianisme. Quelques pièces de vers composées durant cet intervalle nous montrent les divers degrés par lesquels passèrent l'ame et la pensée du néophyte chrétien. La *prière* appartient probablement aux premiers temps de cette retraite en Espagne. Paulin n'en est pas où en est Ausone dans l'*Ephemeris*; il ne place pas, comme son maître, une oraison à la Trinité immédiate-

(1) Quidquid homo breve est, ut corporis ægri
Temporis occidui, sine Christo pulvis et umbra.

ment avant des ordres pour l'apprêt d'un dîner, et à peu de distance d'une invocation aux songes. Mais le christianisme de la prière de Paulin est un peu indécis pourtant, et l'on surprend encore quelques retours vers des sentimens et une sagesse profanes. Paulin adresse au ciel des vœux qui conviendraient à un honnête païen. « Puissé-je avoir (1) une joyeuse maison, une épouse chaste et des fils chéris! » Alors il désirait être père; l'idée du célibat dans le mariage était loin de lui. Il demande de ne pas avoir des jours tristes, de ne pas souffrir dans l'ame, ni dans le corps. Il n'avait pas accepté la croix véritable. Quelques vers exaltés qui se trouvent à côté de ces souhaits timides (2), montrent les fluctuations de cette ame encore agitée. Enfin, il fit un pas de plus; il vendit tous ses biens, sa femme devint sa sœur, et il embrassa toute la sévérité du sacrifice. Ce fut une grande joie dans l'église. L'église, à cette époque, formait sur toute la terre une sorte de patrie commune des ames chrétiennes; l'église était une grande cité dont tous les membres avaient des intérêts pareils et des affections unanimes. La patrie chrétienne se réjouissait de la gloire d'un de ses enfans, comme la patrie antique applaudissait à une noble action d'un de ses fils. Quand on apprit en Italie, en Afrique, Ambroise à Milan, Augustin à Hippone, qu'un consulaire, un littérateur, un patricien célèbre, Paulinus Pontius, avait quitté le monde, l'éloquence, la renommée, pour se retirer dans la solitude, et qu'il avait distribué aux pauvres ses grandes richesses, toute l'église admira le triomphe de la foi. Paulin répondait aux éloges avec une humilité ingénieuse: « L'athlète ne triomphe pas dès qu'il s'est dépouillé. Celui qui doit traverser un fleuve à la nage se dépouille aussi, mais il ne passera le fleuve que si, après s'être dépouillé, il lutte avec constance et triomphe du courant. »

Cependant, la famille de Paulin, ses amis, ses condisciples, et plus que tous les autres, son maître Ausone, s'affligeaient du parti qu'il avait pris. Plusieurs se détachaient de lui. Paulin a exprimé avec un accent de mélancolie profonde la peine que lui causaient le blâme de ses parens et la désertion de ses amis. « Où est, s'écriait-il douloureusement, où est la parenté? Où sont les liens du sang? Que sert le toit commun de la famille? Je suis devenu, comme dit le psalmiste, étranger en présence de mes frères; j'ai été un voyageur parmi les fils de ma mère. Mes amis et ceux qui étaient mes proches se sont

(1) Paul. poem. IV. Precatio.
(2) Paul. poem. V.

éloignés, ils ont passé à côté de moi comme un fleuve qui s'écoule, comme un flot qui se retire (1). »

Ce qui est pour nous particulièrement intéressant à observer, c'est le rôle que joua Ausone dans cette opposition mondaine aux pieuses résolutions de saint Paulin. Ausone, retiré de la cour, vivait paisiblement au sein d'un repos littéraire, dans la maison de campagne qu'il possédait aux environs de Saintes. De là, il écrivait aux rhéteurs, ses amis, à Paul, à Symmaque et à Paulin. Mais Paulin, qui était en Espagne, ne répondait pas. Il n'arrivait au maître, sur son disciple, que de vagues rumeurs, de vagues plaintes; partageant le mécontentement des autres amis de Paulin, il lui adressa quatre épîtres en vers, dont trois nous sont parvenues, pour lui reprocher son silence. Sans mettre la question précisément sur la conversion de Paulin, il cherche, par des insinuations détournées et délicates, à le dissuader de renoncer aux lettres et au monde. Il commence par lui demander s'il a été initié à des mystères, s'il a fait vœu de silence. Il le soupçonne d'avoir auprès de lui quelqu'un qui le trahit (*proditor*). Il désigne par là l'épouse de Paulin, Therasia, qui était pour beaucoup, par ses conseils et par son exemple, dans le nouveau genre de vie que son mari avait embrassé. Selon l'usage de la primitive église, en se vouant à Dieu, Paulin ne s'était point séparé complètement de Therasia; il avait continué à vivre avec elle, mais dans une relation purement fraternelle. Plus tard, saint Paulin, devenu prêtre et évêque, écrivait à d'autres évêques, à saint Augustin, par exemple, en son nom et au nom de sa *sœur* Therasia; et saint Augustin adressait ses réponses à l'évêque Paulin et à sa sainte sœur. Cette situation particulière, ce rapport nouveau que le christianisme seul pouvait créer, a fourni quelques inspirations gracieuses à l'imagination de ces temps. Ainsi, un auteur gaulois a mis en vers une légende dont le héros est Retice, évêque d'Autun, qui avait fait comme saint Paulin (2).

Selon cette légende touchante, quand le saint évêque fut porté à la sépulture où l'attendait sa compagne, celle-ci, au moment où l'on approcha le corps de celui qui avait été son époux et son frère, lui tendit la main en signe d'union pacifique et sainte. De nos jours, une muse chaste et sensible a tiré de cette légende la candide histoire des *Amans de Clermont* (3).

(1) Ep. II, n. 3.
(2) *Hist. patrum*, tom. XXVII, pag. 527, et Greg. Turon., *de Glor. confessorum*, c. 75.
(3) Mme Tastu, *Chroniques de France*.

Il y aurait une monographie à faire des *épouses sœurs;* pour être complet, il y faudrait faire entrer celles qui en venaient un jour à se repentir du sacrifice de leurs époux (1).

Ausone accusait Therasia du silence de son ami ; il engageait celui-ci à lui répondre en secret, et faisant allusion à l'empire que la femme de Tarquin-le-Superbe exerça sur son époux : Que ta Tanaquil l'ignore, ajoutait-il. Il allait même jusqu'à indiquer à Paulin des moyens furtifs d'écrire sans que l'épouse redoutée pût lire les caractères qu'il aurait tracés. Il invoquait les liens de l'amitié, rendus plus étroits par la communauté des études et la paternité de l'enseignement.

« Je suis ton père, disait Ausone, c'est moi qui t'ai introduit dans la société des muses. » Puis, lui adressant d'aimables reproches : « Tu as donc secoué le joug d'amitié que tous deux nous avons porté ensemble, et que, durant une si longue suite d'années, n'ébranla ni une plainte, ni un faux rapport, ni une colère, ni même une erreur. Ce joug si paisible, si doux, que nos pères aussi portèrent depuis leurs premiers ans jusqu'à leur vieillesse, et qu'ils nous ont légué à nous, leurs fils, pour toute la durée de notre vie.

. . . .

« Sans toi, les vicissitudes de l'année sont pour moi sans charmes, le printemps est pluvieux et sans fleurs. Oh ! quand un messager m'apportera-t-il ces paroles : Voilà ton Paulin qui arrive ! Tout le peuple se précipite à sa rencontre, et passant devant la porte de sa maison, il vient frapper à la tienne. Faut-il y croire ? ou ceux qui aiment se forgent-ils des songes ? »

Credimus an qui amant ipsi sibi somnia fingunt ?

Ainsi, dans ses mouvemens les plus sincères, l'ame d'Ausone, toujours poursuivie par les souvenirs d'une érudition, cette fois gracieuse, demande à Virgile un dernier accent, une dernière parole pour décider au retour son élève bien-aimé.

La troisième épître est encore plus pressante. Blessé du silence de Paulin, Ausone répand son impatience en vers d'une poésie d'expression qu'il n'a jamais peut-être égalée.

« Les rochers répondent à la voix, les ruisseaux font entendre un murmure, la haie qui nourrit les abeilles d'Hybla se remplit de bourdonnemens, les roseaux de la rive ont leur mélodie, et la cheve-

(1) Voyez dans Grégoire de Tours et dans Cassien, coll. XXI, ch. VIII.

lure des pins converse d'une voix tremblante avec les vents..... Toi seul, ô Paulin! tu gardes le silence (1).

. . . .

« O mon cher Paulin, tu as bien changé! Voilà ce qu'ont produit ces montagnes de la Vasconie, ces neigeuses retraites des Pyrénées et l'oubli de notre ciel... Que l'impie qui t'a conseillé ces longs silences soit privé de l'usage de la voix! que, triste et pauvre, il habite les solitudes! Que muet, il parcoure les sommets des montagnes, comme on dit qu'autrefois, privé de la raison, fuyant les assemblées et les traces des hommes, Bellérophon erra dans les lieux déserts! O muse, divinité de la Béotie, exaucez cette prière, et rendez un poète aux muses latines! »

Ainsi, c'est aux muses païennes que le poète demande de lui rendre le solitaire chrétien. La conclusion ne saurait être plus clairement mythologique. Ailleurs, il appelle le néophyte lui-même un impie. « Impie! lui dit-il, tu pourrais séparer Hercule de Pirithoüs, Nisus d'Euriale! »

Pour Ausone, l'excès de la piété chrétienne était une impiété envers les muses et l'amitié.

Cette distraction païenne du poète achève de le peindre, et remarquez que dans ces épîtres, animé d'un sentiment assez hostile au christianisme, Ausone a cependant mis deux vers chrétiens, comme pour l'acquit de sa conscience. Mais cette concession, faite en passant à sa religion officielle, ne tire pas à conséquence, et il revient bientôt, avec toute l'ardeur dont il est capable, à sa religion littéraire qui est le paganisme.

Si Paulin ne répondait pas, c'est qu'il n'avait pas reçu les lettres de son ami. Elles ne lui arrivèrent qu'au bout de quatre ans. Il y répondit. Nous avons sa réponse à celle des épîtres d'Ausone qui est perdue, et qui était écrite en trois sortes de vers. Quoique Paulin fût devenu un saint, il se souvenait de ses études poétiques, et peut-être, par un reste de vanité littéraire, il voulut déployer la même variété de mètre; commençant par des vers élégiaques, il se

(1) Est et arundineis modulatio musica ripis
Cumque suis loquitur tremulum coma pinea ventis.

Ces vers ont un charme et une musique qui rappellent Gray ou Lamartine. De telles rencontres sont rares chez Ausone. Ici même il gâte, par des variations malheureuses et trop prolongées, le motif dont il a tiré d'abord des effets si heureux. Il oppose, au silence de Paulin, le bruit des sistres d'Égypte et le retentissement des bassins d'airain de Dodone. L'érudition arrive, et noie bien vite cette fleur de poésie, née de fortune sur une terre aride.

plaint avec douceur de la sévérité d'Ausone, reconnaissant toutefois que ses reproches ont été tempérés par l'amitié. Puis passant aux iambes, il lui dit dans un langage moins élégant et moins fleuri, mais dans lequel on sent l'accent plus ferme d'une conviction décidée: « Pourquoi m'engages-tu, ô mon père, à revenir aux muses que j'ai abandonnées? Les cœurs voués au Christ repoussent les muses et sont fermés à Apollon. Jadis, m'associant à tes travaux avec un zèle égal, sinon avec un talent pareil, j'évoquais, ainsi que toi, Phébus, ce dieu sourd, de son antre delphique, et je nommais les muses des divinités; je demandais aux forêts et aux montagnes la parole qui est un don de Dieu. Maintenant, ce Dieu suprême est la nouvelle puissance qui gouverne mon ame; il réclame un autre emploi de la vie, il redemande à l'homme ce qu'il lui a donné. Celui qui ne vit que pour Dieu, qui met tout en Dieu, ne le regarde pas, je t'en conjure, comme paresseux ou pervers, ne l'accuse pas d'impiété; la piété c'est d'être chrétien, l'impiété de ne pas être soumis au Christ. »

Après cette profession de foi, dont les expressions nettes et positives contrastent avec les rares allusions qu'Ausone fait de loin en loin au christianisme, Paulin semble vouloir adoucir la rigueur de sa réponse, en adressant à son ancien maître tout ce qu'il peut imaginer de plus tendre, de plus affectueux.

« Je te dois mes études, mes dignités, mon savoir, la gloire de ma parole, de ma toge, de mon nom. Tu m'as nourri, tu m'as instruit, tu m'as soutenu, tu es mon patron, mon instituteur, mon père. »

Ensuite, avec l'abandon caressant d'un disciple, n'insistant plus sur le motif sérieux de sa retraite et se plaçant au point de vue mondain d'Ausone, il ajoute :

« Tu te plains de ma longue absence; tu t'irrites par l'effet d'une tendre affection. Eh bien! ce que j'ai choisi m'est utile, ou m'est nécessaire, ou me plaît seulement; dans tous les cas, tu dois me pardonner; pardonne à qui t'aime, si je fais ce qu'il convient de faire; rejouis-toi si je vis selon mon désir. »

Puis s'élevant, avec le sentiment qui grandit, à la majesté de l'héxamètre, il repousse d'abord les accusations qu'Ausone a dirigées contre lui-même, contre sa compagne et le lieu de sa retraite : « N'accuse point la faiblesse de mon esprit ou l'empire d'une épouse; mon ame n'est point troublée comme celle de Bellérophon; je n'ai pas une Tanaquil, mais une Lucrèce. »

L'Espagne, où il s'est retiré, n'est point un pays barbare : « Dois-je énumérer les villes ceintes de superbes remparts et entourées

de campagnes fertiles qu'enferme l'Espagne entre ses deux mers? —Elles valent bien les landes de Bazas. » Mais il se reprocherait de répondre aux attaques d'Ausone par des railleries.

L'exhortant à son tour à laisser des déités vaines et à se tourner vers le Dieu véritable. « N'invoque pas les muses qui ne sont qu'un néant et un vain nom. Les vents emporteraient ces vœux inutiles. Les vœux qui ne s'adressent pas à Dieu s'arrêtent dans la région des nuages, et ne pénètrent pas dans le palais étoilé du grand roi. Si tu désires mon retour, tourne ton regard et ta prière vers celui dont le tonnerre secoue les voûtes enflammées du ciel, qui brille des triples lueurs de la foudre, et ne se contente pas de faire résonner les airs d'un vain bruit, qui prodigue aux moissons les pluies et les soleils, qui, supérieur à tout ce qui est, et tout entier partout, gouverne l'univers par son verbe qu'il y a répandu. »

Après ces grandes paroles, revenant encore une fois au rôle de disciple :

« Si Dieu a vu en moi quelques qualités qui me rendaient propre à ses desseins, grace t'en soit rendue avant tous! toi, aux préceptes duquel j'ai dû la faveur du Christ. »

Ainsi, avec une délicatesse charmante, Paulin, tout en résistant à son maître, reporte sur lui le mérite de cette vie chrétienne dont il voudrait maintenant le détourner.

Enfin, il termine son épître par un morceau lyrique dont l'inspiration est vraiment sublime, et qui n'a pas échappé à M. Villemain dans son excellent travail sur les pères de l'église. Aux reproches d'abandon et d'ingratitude, il oppose une perfection d'amitié plus haute que lui enseigne le christianisme; il promet à son maître un inviolable attachement, non-seulement ici-bas, mais aussi dans cette vie à venir que la foi promet à l'espérance.

« Pendant tout l'espace de temps qui est accordé aux mortels, tant que je serai contenu dans ce corps qui m'emprisonne, par quelque distance que nous soyons séparés, dans quelque monde, sous quelque soleil que je vive, je te porterai cloué dans mes entrailles (*fibris insitum*), je te verrai par le cœur, je t'embrasserai tendrement par l'ame; partout tu me seras présent, et lorsque, affranchi de cette prison, je m'envolerai de la terre, en quelque région que le père commun place ma demeure, là encore je te garderai dans mon ame. La mort qui me séparera de mon corps ne me détachera pas de toi, car la pensée, qui est d'origine céleste et qui survit à notre chair, doit nécessairement conserver ses sentimens, ses affec-

tions, comme sa vie; elle doit vivre et se souvenir à jamais; elle ne peut pas plus oublier que mourir (1). »

Voilà ce que l'inspiration du spiritualisme chrétien faisait dire à un poète naturellement assez médiocre. Par elle, Paulin arrivait à proclamer ainsi l'immortalité de l'ame et l'immortalité de l'amour. Ces beaux accens terminent noblement cette piquante controverse entre deux hommes distingués, unis d'abord par l'amitié et les lettres, séparés ensuite par les opinions et la destinée, mais se tenant toujours par le cœur et s'aimant encore quand ils ne s'entendaient plus.

Le vœu secret de saint Paulin était de se retirer près d'un tombeau qu'il s'était choisi pour y abriter le reste de ses jours. Il avait une dévotion particulière à un saint napolitain, saint Félix, dont la sépulture était près de Nola. Qui avait suggéré ce choix à saint Paulin? On sait qu'il avait des terres près de Fondi, sur la route de Naples; peut-être, dans quelque séjour qu'il y avait fait, avait-il entendu parler du saint de Nola; car saint Félix paraît avoir joui d'une grande célébrité et avoir devancé, dans l'imagination vive et crédule des Napolitains, le célèbre saint Janvier.

Avant de quitter l'Espagne, Paulin fut fait prêtre aux acclamations du peuple. Il se défendait d'accepter cet honneur, d'abord par un sentiment d'humilité, et aussi pour ne mettre aucun obstacle entre lui et le tombeau de saint Félix; il ne consentit même à recevoir la prêtrise que sous la condition de n'être attaché à aucune église, ce qui était alors assez rare. Il y en avait pourtant des exemples; témoin saint Jérôme. Paulin partit pour Nola, se confiant à la protection de saint Félix, au milieu des dangers de la guerre que se faisaient l'empereur Théodose et le tyran Eugène. Eugène était un rhéteur, que le Franc Arbogaste avait affublé du manteau impérial. A cette époque, les rhéteurs sont partout, même sur le trône.

Paulin vit saint Ambroise à Florence. A Rome, une grande foule de prêtres, de moines, de peuple, se pressa autour de l'illustre converti. L'évêque Siricius fut assez mécontent de cette affluence. Saint Paulin se plaint légèrement, dans une de ses lettres (2), de l'humeur que ce triomphe d'un étranger fit éprouver au pape, déjà indisposé par l'ordination un peu irrégulière de Paulin. Enfin, arrivé à Nola, au lieu où tendaient depuis long-temps tous ses désirs, il établit

(1) Et ut mori sic oblivisci non capit
Perenne vivax et memor.

(2) Ép. v, nº 14.

près du tombeau de saint Félix une espèce de monastère, composé d'un petit nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvait sa compagne Therasia. Il fonda comme une petite Thébaïde sous le ciel de la Campanie, et depuis ce moment sa vie fut consacrée à un sentiment qui peut nous paraître étrange, mais qui, comme tout sentiment désintéressé et durable, a droit au respect. Dès-lors, le tendre culte que Paulin avait voué à la mémoire de saint Félix lui inspira presque tous ses vers. Chaque année, pour l'anniversaire de la mort de son saint bien-aimé, il composait un poème en son honneur. Nous avons quinze de ces poèmes. Cette sorte de culte d'un patron qu'on s'est choisi dans le ciel a pour base un sentiment bien naturel au cœur humain. Chacun de nous, en s'examinant, trouverait peut-être qu'il a une préférence décidée, une admiration choisie, pour quelque grand homme auquel il aimerait surtout à ressembler. C'est une prédilection de ce genre qui avait fait choisir saint Félix à Paulin entre tous les saints du christianisme. Il serait à désirer qu'on sût quel a été le personnage qu'a particulièrement admiré chaque homme remarquable. Il n'est pas indifférent que le héros favori du cardinal de Retz fût Catilina, que le saint de Fénelon fut saint François de Sales. Ce sentiment est tellement fondé sur la nature du cœur de l'homme, il est tellement analogue à toutes les autres affections humaines, qu'il peut emprunter leur langage aux plus passionnés.

Paulin, pour exprimer le désir qu'il a de se consacrer au culte de saint Félix, emploie des expressions qu'un grand poète, Goethe, a mises dans la bouche d'un autre grand poète, le Tasse, s'adressant à l'objet de son idéal amour. Voici ce que dit saint Paulin à saint Félix :

« Je garderai la porte de ton sanctuaire; le matin, je balayerai ton seuil; je consacrerai mes nuits à de pieuses veilles dans ton temple (1). »

Voici ce que le Tasse dit à Éléonore :

« Oh! laisse-moi le soin de ton palais! J'ouvrirai les fenêtres à propos pour que l'humidité n'altère pas les tableaux. Je nettoierai avec un balai léger les murs ornés de marbres précieux. »

Aux yeux de tous deux, la ferveur de l'adoration relève les soins les plus vulgaires. Chez l'amant et chez le saint ce sont des détails semblables; c'est la même naïveté et presque la même passion.

Les poésies annuelles consacrées par saint Paulin à la mémoire de saint Félix nous présentent, en plusieurs endroits, des tableaux

(1) *Natalis*, I.

dont la ressemblance avec certaines scènes actuelles de la vie italienne est frappante. Quand il peint l'affluence du peuple qui célèbre la fête du saint, tous se prosternant devant le tombeau, et allumant à l'entour des autels une grande quantité de lampes et de cierges (1), on croit assister à une de ces fêtes qui attirent de si loin les populations. C'est un pélerinage italien au IV[e] siècle; Rome seule fournissait douze mille pélerins. Cette ressemblance est encore plus saillante dans un récit de saint Paulin évidemment calqué sur celui du paysan qui en est le héros. Il lui a conservé fidèlement ses sentimens et son langage.

En lisant saint Paulin, on croit voir et entendre un bouvier des environs de Naples. Voici un extrait de cette grotesque, mais curieuse narration :

« Un homme de Nola avait des bœufs qui lui *étaient plus chers que ses enfans* (*piu che figli*). Il vient à saint Félix, et l'apostrophe avec cette liberté que les gens du peuple, dans son pays, emploient très souvent vis-à-vis de leur protecteur céleste : « Je prendrai le gardien même de l'église pour un de mes voleurs; et toi, ô saint! tu es mon coupable; tu es leur complice, tu sais où sont mes bœufs, rends-les-moi, et arrête mes voleurs. »

C'est bien comme ces paysans italiens qui injurient leurs madones, comme ce matelot qui plongeait les pieds de la sienne dans la mer quand le temps était à l'orage, la menaçant, s'il venait une tempête, de la noyer tout-à-fait. Ainsi notre homme apostrophe familièrement le saint, et exige le miracle dont il a besoin. Cependant il devient un peu plus traitable, il se radoucit, et propose un marché (*conveniat tecum, facciamo l'accordo*). « Partage avec moi ; prenons chacun ce qui nous appartient ; pour toi, délivre le coupable; pour moi, rends les bœufs. Eh bien ! c'est convenu, tu n'as plus de motif de retard, hâte-toi de me tirer de peine; car j'ai la résolution bien arrêtée de ne pas m'en aller que tu ne m'aies secouru. Ainsi dépêche-toi, ou bien je laisserai ma vie sur le seuil; et si tu ramènes les bœufs trop tard, tu ne trouveras plus personne à qui les rendre. » Ce dernier trait rappelle un autre mouvement d'éloquence méridionale. Un prédicateur portugais tirait d'un sentiment analogue un effet qui, bien que bizarre, ne manquait pas d'une certaine grandeur. Il disait à Dieu, en lui demandant d'arrêter les progrès de l'hérésie :

« Si tu ne les arrêtes pas, si, dans quelque temps, l'hérésie a couvert l'Espagne, on demandera aux jeunes garçons : « Quelle est votre

(1) *Nat.*, III.

religion ? » ils répondront : « Nous sommes luthériens. » On demandera aux jeunes filles : « Quelle est votre religion? » elles répondront : « Nous sommes luthériennes. » Alors, je le sais, tu te repentiras, mais il sera trop tard. »

« Ce suppliant un peu rude, dit saint Paulin, ne déplut pas au martyr; cependant il ne se presse point d'obéir aux injonctions du paysan. Mais celui-ci s'opiniâtre, il reste sur le seuil, le couvre de son corps prosterné; le soir, on l'en arrache avec violence, on le chasse, il va dans son écurie, et là, son désespoir, les plaintes et les tendresses qu'il adresse à ses bœufs absens, ont une chaleur toute italienne, toute napolitaine, qui a certainement été prise sur le fait. Enfin saint Félix se laisse toucher. Les bœufs reviennent, les caresses du maître et des animaux respirent encore l'impétueuse vivacité du caractère italien. Le paysan ramène ses bœufs en triomphe aux pieds du saint. Mais il n'est pas content; et sans craindre d'abuser de sa patience : « Bon martyr, dit-il, je suis devenu presque aveugle à force de pleurer, hier de tristesse, aujourd'hui de joie; tu m'as rendu mes bœufs, rends-moi la vue? » Les assistans rient; mais Félix lui accorde encore cette faveur.

Cependant le v[e] siècle allait commencer, et il allait commencer par la mort de l'empire romain. Les Goths étaient près de fondre sur l'Italie. Paulin, au tombeau de saint Félix, ne s'alarmait point des évènemens qui bouleversaient le monde; et dans les pièces de vers de ces années d'invasion, le sentiment de confiance et de courage que lui donnent la foi et la protection de son saint chéri communique à sa poésie un beau caractère d'enthousiasme. « Que la guerre frémisse au loin, que la paix et la liberté demeurent à nos ames, je le chanterais encore (saint Félix), quand je serais soumis aux armes gétiques; je le chanterais joyeux parmi les Alains farouches; et quand mille chaînes et mille jougs m'accableraient, l'ennemi ne pourrait jamais joindre à la captivité de mes membres la servitude de mon ame. Dans les fers des barbares, mon libre amour adresserait à Paulin les vœux qu'il me plairait de lui adresser (1). »

On sent, en lisant ces vers, que le christianisme a donné aux ames un point d'appui contre les calamités effroyables qui vont fondre sur le monde avec les Barbares.

Au milieu de ces menaces de la guerre, Paulin était occupé à bâtir à saint Félix une nouvelle église, beaucoup plus grande que l'an-

(1) *Nat.*, VIII.

cienne. Un de ses poèmes a conservé la description de l'édifice qu'il élevait, description importante pour l'histoire de l'architecture. En ce qui nous concerne, nous remarquerons la présence et l'emploi des images dans l'église de Nola, elle est incontestable. Bientôt ces images donneront lieu à une grande querelle, la querelle des iconoclastes, où figurera Charlemagne; au temps de saint Paulin, pour lui, du moins, la question était résolue en faveur des images, car il nous apprend qu'il avait fait peindre des sujets de l'Ancien Testament sur les murs de sa basilique, afin que les paysans qui avaient conservé des mœurs païennes la coutume de célébrer, dans des banquets assez scandaleux, la mémoire des martyrs sur leur tombe, fussent détournés de ces usages grossiers par le spectacle des peintures tracées sur les murailles. Il s'applaudit d'avoir réussi à tel point, que ces paysans oublient l'heure de leurs repas pour considérer, avec une curieuse attention, les représentations sacrées. Ceci rappelle avec quel plaisir, avecquel sentiment naïf et passionné de l'art les hommes du peuple, en Italie, contemplent, durant de longues heures, les tableaux des églises. Enfin, quand les Goths ont été battus, Paulin en rend grace à saint Félix. Le reste de sa vie s'écoula paisiblement à Nola, dont il avait été nommé évêque en 409. Dix ans après, il parut au concile de Ravenne, et il mourut en 431, pleuré, disent ses biographes, par les chrétiens, les juifs et les païens.

Cet intervalle et tout le temps que Paulin passa à Nola est rempli par des communications perpétuelles avec les grands hommes de l'église, avec saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin. La situation de Paulin le plaçait comme un intermédiaire entre Milan et l'Afrique, et par la mer il pouvait entrer facilement en rapport avec saint Jérôme dans son désert de Bethléem. Saint Paulin offre un modèle précieux de ces relations étendues, de ces commnnications perpétuelles entre les écrivains chrétiens dispersés sur toute la surface du monde, qui succédaient avec avantage aux communications littéraires établies entre les rhéteurs. Je dis avec avantage, car ici on n'échangeait pas seulement des complimens et des vers, mais on échangeait des idées, des conseils sur la vie, des éclaircissemens sur la religion; c'était une correspondance sérieuse, entretenue avec une incroyable activité (1). Saint Paulin envoyait un serviteur saluer les

(1) On s'envoyait aussi des livres. C'est ainsi que les ouvrages des pères se répandaient dans l'église. Saint Augustin envoyait à saint Paulin son *Traité sur le libre arbitre*, et lui demandait un ouvrage de saint Ambroise.

évêques d'Afrique, un autre vers saint Jérôme en Palestine. Il écrivait à saint Vitricus, évêque de Rouen. Un ami commun lui apportait des nouvelles de Sulpice Sévère, qui était resté en Aquitaine. L'illustre veuve Mélanie le visitait à son retour de Jérusalem. C'était surtout saint Jérôme que l'on consultait de toutes les parties de la chrétienté, et non-seulement les autres évêques comme Paolin, mais les laïques, mais les grandes dames de Rome ou de la Gaule, quand un passage de la Bible les embarrassait, ne manquaient pas de dépêcher vers saint Jérôme, près de Bethléem, pour lui demander l'explication du passage, et saint Jérôme répondait (1). Il était le grand oracle du désert, l'oracle d'Ammon du christianisme.

Saint Paulin n'avait pas une connaissance très approfondie du dogme (2) : ainsi que tant d'autres, il sortait de la rhétorique païenne; mais, avec une sagesse que n'eut pas Lactance, il évita d'écrire sur le dogme. Lui aussi s'adressait à saint Jérôme pour s'éclairer sur les difficultés de la religion; il entretenait avec saint Augustin un commerce de lettres fort assidu. Saint Augustin était ravi des épitres de l'évêque de Nola, et ses louanges, quoique plus sincères que celles des rhéteurs, ne sont guère moins exagérées. Les vertus du saint relevaient probablement, aux yeux de l'évêque d'Hippone, le mérite de l'écrivain, quand il lui disait : « Tes lettres sont-elles plutôt douces ou plutôt ardentes, plutôt lumineuses ou plutôt fécondes; comment se fait-il qu'elles soient tout à la fois des torrens de pluie et un ciel serein? » En lisant ces hyperboles et ces métaphores admiratives, on se souvient que saint Augustin avait été professeur de rhétorique.

La plus curieuse de ces lettres de Paulin, trop vantées par saint Augustin, est celle qu'il adresse à Jovius. Ce Jovius représente une classe d'hommes qui devait être alors assez nombreuse. C'étaient ceux qui inclinaient au christianisme sans l'embrasser, qui en approuvaient en général la doctrine et l'esprit, mais qui n'en adoptaient pas tous les principes.

Après avoir combattu quelques opinions philosophiques de Jovius, qui tenait encore pour le fatalisme antique et résistait à la notion

(1) Une grande dame de la Gaule lui envoya douze questions. La première était pour lui demander les moyens d'arriver à la perfection. J'ai oublié les autres.

(2) L'opinion la plus hérétique que l'on puisse reprocher à Paulin fait honneur à la tendresse de son cœur. Selon lui, tout chrétien, tout homme marqué du sceau du baptême, après un temps d'expiation plus ou moins long, sera sauvé. Il n'aura point en partage la gloire des saints; mais il aura la vie éternelle : *Vitam tenebit non gloriam*, compromis touchant entre la rigueur du dogme et les souhaits de la charité.

chrétienne de providence, Paulin le presse avec onction de quitter les lettres profanes et de se consacrer uniquement à l'étude de l'Écriture et du christianisme. Il lui dit : Sois le philosophe de Dieu, le poète de Dieu; il l'invite d'une manière ingénieuse à consacrer son talent littéraire à la cause du Christ. « Quitte ceux qui cherchent toujours la sagesse sans la trouver jamais; ne croyant pas à Dieu, ils ne méritent pas de le comprendre. Qu'il te suffise de leur avoir dérobé l'abondance du langage et les ornemens de la parole, comme une riche dépouille qu'on enlève à l'ennemi. »

Ce Jovius, qui était ami du nom chrétien, *nominis christiani studiosus*, qui approuvait la conduite de saint Paulin, sans l'imiter; qui, sur la route du christianisme, s'arrêtait à la borne de la sagesse païenne; ce Jovius fournit une nuance de plus au tableau que nous traçons de la situation des ames à l'époque où les deux religions étaient en lutte dans la Gaule, comme dans le reste du monde.

C'est alors aussi que, du sein du paganisme, d'autres esprits s'élevaient à cette majestueuse tolérance qui faisait dire à Symmaque : « Le ciel nous est commun, nous vivons au sein du même univers; qu'importe suivant quelle sagesse chacun recherche la vérité? On ne peut parvenir par un chemin à ce grand secret; mais c'est là une dispute d'oisifs, nous prions au lieu de combattre! »

Il nous reste à dire un mot de saint Paulin considéré comme orateur. Il avait fait un panégyrique de Théodose, qui est perdu. J'y ai regret, nous aurions à opposer au panégyrique païen d'Ausone le panégyrique chrétien de son ami.

Nous ne connaissons celui-ci que par ce qu'en dit saint Jérôme. Selon lui, ce discours était d'une pureté cicéronienne. Saint Jérôme, quoique grand admirateur de Cicéron, ne se connaissait pas beaucoup en pureté cicéronienne, et saint Paulin encore moins. Saint Jérôme ajoute, ce qui est plus significatif, que le panégyrique était remarquable par la division, l'enchaînement, *subdivisio et consequentia.* Il dit avec raison que tout discours dans lequel il n'y a que les mots à louer est peu de chose. Il opposait donc l'œuvre de saint Paulin aux produits de la rhétorique païenne. On voit par là que le christianisme tendait à introduire l'ordre logique et le raisonnement dans ce genre, jusque-là si creux et si vide, du panégyrique.

Enfin, nous avons de saint Paulin un fragment de sermon sur l'aumône. Ce sujet allait bien à celui dont le renom de charité donna naissance à une légende attendrissante.

On racontait qu'une veuve de Campanie, dont le fils avait été en-

levé par les Vandales et emmené captif en Afrique, vint demander à Paulin de le racheter; que le saint, qui avait épuisé toutes ses ressources, pour rendre à cette mère son fils, alla prendre sa place. Le fait est bien probablement apocryphe; mais nous ne nous étonnerons pas si le seul fragment oratoire que nous ait laissé l'homme auquel on a pu prêter une pareille action est un fragment d'un sermon sur l'aumône.

Ce qui est à remarquer dans ce morceau, c'est son caractère de simplicité, de familiarité vulgaire, surtout au début. On sent que le discours dont il faisait partie était adressé à des paysans, à des hommes grossiers, auxquels il fallait accommoder et proportionner, pour ainsi dire, la parole chrétienne.

« Ce n'est pas pour rien, bien-aimés, qu'on place la crèche devant les bêtes de somme, elle n'est pas là seulement pour les yeux; c'est une sorte de table à l'usage des animaux sans raison, que la raison de l'homme a préparée, pour que les quadrupèdes puissent prendre leur nourriture; si ceux qui ont construit le ratelier négligent d'y mettre du fourrage, les animaux ne tarderont pas à être consumés par la faim; s'ils ne mangent pas, la faim les mangera. Avertis par cet exemple, gardons-nous de négliger la table que Dieu a placée dans son église. »

Quel rapprochement! Tout n'est pas sur ce ton, mais par cette concession faite tout d'abord aux habitudes rustiques de ses auditeurs, Paulin voulait captiver en commençant l'attention d'un auditoire napolitain, un peu matériel alors comme aujourd'hui. Cette faute de goût, j'en conviens, n'aurait pas été commise par un rhéteur, mais les rhéteurs parlaient pour les rhéteurs; ils s'adressaient aux beaux esprits comme eux. Les orateurs chrétiens s'adressaient à tout le monde, et quand on s'adresse à tout le monde, on s'adresse surtout aux classes les plus nombreuses, aux classes qui forment la majorité du genre humain, c'est-à-dire aux classes simples et pauvres.

Le christianisme, en cela, obéissait à son principe, sorti du peuple, et il était naturel qu'il lui empruntât souvent les inspirations et les ressources de sa parole. La chaire chrétienne ne perdra jamais complètement ce caractère simple, familier, populaire, qui est dans son essence et dans son origine; quelquefois même l'excès de cette tendance précipitera son langage dans une trivialité choquante. C'est ainsi que le moyen-âge verra naître ces singuliers sermons, mélange de

bouffonnerie grotesques et d'une certaine éloquence évangélique, dont le discours du capucin, dans *le Camp* de Schiller, est une reproduction achevée, et qu'on retrouve chez les prédicateurs macaroniques du XVIe siècle. C'est l'abus d'un principe qui a en soi quelque chose de respectable; c'est le familier poussé jusqu'au plaisant, le populaire outré jusqu'au burlesque.

Ce premier échantillon de l'homélie chrétienne que nous rencontrons sur notre chemin nous offre un exemple frappant du fait que je signale. La faim qui mangera les animaux, s'ils ne mangent pas, est un jeu de mots destiné à faire rire un auditoire grossier, et le ratelier est un terme de comparaison peu relevé pour désigner la sainte table.

Du reste, nous n'avons pas le droit de nous trop scandaliser, si, à propos des dogmes les plus élevés de la religion, saint Paulin parle d'étable et de crèche, car l'orateur chrétien pourrait nous répondre : Oui, je me suis servi de ces mots qui vous semblent vulgaires; oui, j'ai fait allusion à ces objets que vous méprisez; mais souvenez-vous que c'est d'une étable, d'une crèche, qu'est sorti le libérateur du monde!

J.-J. AMPÈRE.

PENSÉES D'AOUT.[1]

Le nouveau volume de M. Sainte-Beuve est consacré, comme *les Consolations,* à l'expression de sentimens personnels, et se distingue, comme le précédent recueil de l'auteur, par la vérité des tableaux et des pensées. Quoique les pièces du volume nouveau soient nombreuses et ne paraissent pas, au premier aspect, disposées dans un ordre logique, cependant une lecture attentive réussit à saisir le lien qui unit entre elles les impressions successives racontées et analysées par le poète. Les sonnets, sous une forme plus brève et plus laborieuse, expriment le même ordre de sentimens que les récits de longue haleine, et appartiennent, comme toutes les pages du recueil, à une maturité d'intelligence et de cœur qui participe à la fois de la confiance et du désabusement. Ainsi le titre du nouveau volume n'a rien d'arbitraire ni de capricieux, car il traduit avec précision la nature des pensées et des sentimens que le poète a connus et célébrés. Il est inutile d'insister sur la conciliation de la confiance et du désabusement; tout le monde comprendra sans peine que la perte des illusions qui ont égaré les premières années de la vie, loin de contrarier la sérénité de la pensée, mène à l'espérance par la sagacité, et rend l'avenir d'autant plus facile que l'ame, en se familiarisant avec la réalité, arrive à contenir son ambition dans de justes limites. Cette conciliation, que j'essaie ici d'expliquer et de formuler, se révèle et se démontre progressivement dans les *Pensées d'août*, et domine le recueil entier.

(1) 1 vol. in-18, chez Renduel, rue Christine, 3.

La première pièce, qui sert à nommer le volume, se compose de plusieurs fragmens biographiques; mais ces fragmens sont unis entre eux par une étroite parenté, par une signification identique. Marèze, Doudun, Ramon de Santa-Cruz et Aubignié sont destinés à *illustrer* la pense du poéète, et ajoutent à l'évidence de l'idée qu'il a voulu exprimer. Il faut, dit-il en commençant, pour comprendre la vie et pour la régler, un malheur et un devoir, et ce thème une fois posé, il fouille dans ses souvenirs, et il invoque l'exemple des hommes avec lesquels il a vécu, dont il a surpris le secret, dont la conduite, d'abord incertaine et livrée au hasard, a fini par s'ordonner harmonieusement suivant les lois de la raison et de la volonté. Marèze était arrivé à trente-trois ans sans avoir accompli un seul de ses désirs. Depuis dix ans il luttait contre la pauvreté en épuisant, dans un labeur qui lui répugnait, toutes les forces de son intelligence, toutes les heures de ses journées. Enfin le moment du triomphe est arrivé. Libre désormais d'inquiétude, assuré de l'indépendance pour laquelle il a si long-temps combattu, Marèze va réaliser le rêve de ses jeunes années, il va tenter la gloire de la tribune ou la popularité du poète. Il ne sait pas encore s'il se complaira dans la peinture des passions, ou s'il se mêlera au mouvement des affaires, s'il traduira sa pensée en vers harmonieux ou s'il discutera les questions d'intérêt public; quoi qu'il fasse, il ne peut manquer d'atteindre le bonheur; il le croit du moins, car il se connaît, il a mesuré ses facultés, et il sait qu'il n'a qu'à vouloir pour pouvoir. Mais au moment où il s'apprête à quitter le labeur ingrat pour commencer l'œuvre glorieuse, sa sœur, qu'il n'avait pas vue depuis long-temps, sa sœur, qu'il croyait heureuse, riche du travail et de l'affection de son mari, sa sœur vient frapper à sa porte. Elle est veuve, elle est ruinée; demeurée seule avec son enfant, elle a compté sur son frère, et Marèze a compris qu'il doit renoncer à la gloire, à la puissance, pour se dévouer tout entier au nouveau devoir qu'il n'avait pas prévu. Il jette au vent la cendre de ses espérances, et il recommence pour sa sœur la vie d'abnégation qu'il croyait achevée; il oublie les triomphes de la poésie et de l'éloquence; il renonce à charmer, à gouverner les hommes; il abdique la royauté avant d'avoir touché la couronne. Et pour que rien ne manque au sacrifice, il rembourse de ses deniers une somme considérable qu'une de ses clientes avait placée, sur sa recommandation, chez un homme qui vient de lever le pied. Il se retrouve donc comme au début de sa carrière, seul, pauvre et nu. Mais la conscience du devoir qu'il accomplit soutient son courage et double ses forces; peu à peu il com-

prend que la pratique du bien est aussi féconde en joies que les triomphes de la tribune ou les applaudissemens du théâtre; chaque soir, pour mieux s'affermir dans sa résolution, pour se mieux démontrer qu'il doit renoncer à la poésie, à l'éloquence, il relit Lamartine et Montesquieu, et il complète sa vie laborieuse et ignorée par le commerce familier des intelligences parmi lesquelles il avait sa place marquée. Le monde ne connaîtra pas Maréze, mais la vertu se suffit et n'a pas besoin de témoins. Maréze a réglé sa vie; il se rend témoignage et il s'applaudit de son renoncement.

Doudun, pour soutenir sa vieille mère infirme, a engagé son avenir; le travail de chaque jour ne suffisait pas à la tâche qu'il s'était imposée, il a enfoui dans les dernières années de sa mère toutes les heures qu'il pourra vivre encore. Il lui faudra pour se libérer, pour obtenir quittance de ses créanciers, travailler courageusement et long-temps après que sa mère ne sera plus. Mais le souvenir vivant du bonheur qu'il lui aura donné le soutiendra jusqu'au bout dans cette dure épreuve; pas un murmure ne s'échappera de sa bouche, pas une plainte ne s'élèvera dans son cœur. L'image toujours présente de sa mère, qui s'est endormie en le bénissant, éclaire, égaie et ranime chacune de ses journées. Doudun est heureux comme Marèze.

Ramon de Santa-Cruz, après avoir épuisé l'ivresse des voyages et des passions, abandonné de sa femme qu'il a méconnue et froissée, poursuivi par le regret de son unique enfant que sa femme a su lui dérober, seul avec sa mère, trouve, comme Maréze et Doudun, dans son dévouement de chaque jour, une récompense inespérée. Dans la lutte assidue qu'il soutient contre la pauvreté, il double ses forces et ranime son ardeur; et sa vie, quoique ignorée, est complète et harmonieuse. Si quelquefois la pompe du spectacle que ses yeux ne voient plus, la tendresse de sa femme et les caresses de son enfant lui reviennent en mémoire, et voilent son regard d'un nuage, il se console dans la contemplation du sacrifice qu'il accomplit, et il retrouve sa première sérénité.

Aubignié était né pour le laurier du poète. Il comprenait les hommes et les lieux, les monumens et les livres, il renouait la chaîne des temps par une intuition toute puissante; mais il n'a pas voulu, ou plutôt il a laissé passer l'heure de vouloir. Il s'est raconté à lui-même, en présence des glaciers de la Suisse, sur les bords du Rhin, à l'ombre des forêts séculaires, des poèmes sans fin et sans nombre; mais il n'a pas écrit une seule de ses pensées; il n'a pas soumis au

joug impérieux de la mélodie un seul des rêves qui enchantaient son imagination vagabonde, et le souvenir d'Aubignié s'effacera comme s'il n'avait jamais été. Aubignié demeure obscur comme Maréze, Doudun et Ramon, et il vaut moins qu'eux, puisqu'en laissant échapper la gloire il n'a pas vécu pour le bien, puisqu'il est inutile.

L'idée qui domine *M. Jean maître d'école*, n'est autre que l'expiation. Les fautes du père rachetées par les vertus du fils, tel est le thème que M. Sainte-Beuve s'est proposé dans *M. Jean*. Pour développer ce thème dans un récit, il n'a pas pris la voie la plus directe, et peut-être a-t-il bien fait; car les préliminaires sur lesquels il insiste avec un soin minutieux donnent au héros de son poème, et à toutes les pensées qu'il lui prête, un caractère d'irrécusable authenticité. Ce qui, dans un récit d'un autre genre et d'un autre ton, pourrait passer pour une préparation trop lente, est ici d'une réelle utilité. Nous aimons à connaître tous les témoins qui garantissent la vérité de cette austère biographie. La présidente, Mme de Cicé sa fille, et M. Antoine dont les conseils religieux dirigent la conscience de ces deux femmes, encadrent simplement la figure principale, et, loin de distraire l'attention, servent à la fixer. Mme de Cicé, orpheline et veuve, vit à la campagne entre la pratique du bien et l'espérance d'un monde meilleur. Elle a connu, elle a étudié toutes les vertus de M. Jean, et c'est elle qui raconte au poète les trésors ignorés de cette belle ame qui est retournée à Dieu après quatre-vingts ans de soumission et de persévérance; c'est elle qui nous initie aux premières années de cette victime modeste et résignée, qui nous associe aux craintes et aux espérances de l'enfant trouvé; car M. Jean est un enfant trouvé, le cinquième enfant de Jean-Jacques Rousseau. La sage-femme qui l'a reçu dans ses bras, Mme Gouin, l'a marqué d'un signe certain, afin de le reconnaître; elle l'a visité fidèlement sans confier son secret à la nourrice, mais elle a su intéresser le cœur de la présidente en faveur du pauvre abandonné, et, sous la pieuse direction de M. Antoine, le fils de Jean-Jacques, plus âgé de cinq ans que la petite fille qui sera un jour Mme de Cicé, grandit et se prépare aux épreuves expiatoires. Son amitié pour sa sœur d'adoption, ses entretiens avec M. Antoine, sur la colline en face du soleil couchant, sa curiosité, sa ferveur, composent un touchant tableau. Enfin la présidente, après avoir pris l'avis de M. Antoine, révèle à M. Jean le nom de son père, et lui montre le chemin qu'il doit suivre pour se montrer digne de son origine. Dieu, lui dit-elle, a de grands desseins sur vous; il vous a donné pour père l'apôtre de l'orgueil et

des passions; une voie glorieuse s'ouvre devant vous. Soyez l'apôtre de la résignation et de la vertu modeste; effacez par une vie de dévouement et d'abnégation, expiez par un renoncement de chaque jour, les erreurs, les désordres, les hautaines invectives, les colères, les blasphèmes de votre père. Votre père a vécu dans l'orgueil et le bruit, il a rempli la France de son nom, il a scandalisé l'église de ses doutes et de ses plaintes; vivez dans l'ombre et le silence, pour la vertu et la religion, et Dieu abaissera sur votre père un regard de pardon. Pour achever son enseignement, pour compléter la leçon, la présidente permet à ce cœur ignorant et ingénu de lire *Emile* et *la Nouvelle Héloïse*.

En comparant ces lectures enivrantes, ces tumultueuses pensées aux pieux conseils de M. Antoine, le fils de Jean-Jacques comprend toute l'étendue de la tâche que Dieu lui a dévolue; il se défie de son amitié pour sa sœur adoptive, et n'ose plus demeurer seul avec elle.

Pour accomplir sa mission expiatoire, il partira, il ira distribuer aux ames souffrantes les consolations de la piété, et quand les années auront blanchi ses cheveux, et creusé ses tempes, il reviendra au village pour se vouer tout entier à l'éducation des enfans, il se fera maître d'école. Mais avant d'entreprendre ce long pélerinage, il veut voir son père, et tenter de l'émouvoir, de réveiller en lui les sentimens que l'auteur d'*Emile* a si dignement célébrés. Deux fois, mais en vain, il renouvelle l'épreuve. La première fois Jean-Jacques, en le voyant entrer chez lui, le prend pour un espion, et lui conseille de ne plus servir la colère de ses ennemis; la seconde fois il détourne la tête avec impatience, et l'enfant trouvé, résolu à ne plus compter que sur Dieu, retourne près de la présidente et lui fait ses adieux. Trente ans se passent. Un trône renversé, des lois écrites, effacées, des générations dévorées par la guerre, remplissent ce court intervalle. Après avoir visité tous les lieux célébrés dans *la Nouvelle Héloïse*, après avoir pleuré sur toutes les collines illustrées par l'amour de Saint-Preux, M. Jean revient au village et retrouve M[me] de Cicé seule au château témoin de leur jeune amitié. Il accomplit jusqu'au bout sa pieuse résolution, et, dans la crainte de réchauffer les cendres de son cœur, il s'interdit la société familière de sa vieille amie; il n'ira au château qu'une fois par an, et il évitera la rencontre de M[me] de Cicé. Ici commence pour M. Jean une vie nouvelle et féconde. Arbitre des familles qui l'entourent, initié à tous les secrets, confident de toutes les espérances, il s'afflige de voir l'amour de l'utile dominer l'amour du bien, et la probité honorée comme la seule vertu.

Il essaie de semer dans les jeunes ames qui lui sont confiées un grain meilleur et qui promette une plus riche moisson. Il ne réussit pas au gré de ses souhaits; mais s'il n'abolit pas le mal, du moins il le diminue; s'il ne fonde pas sur les ruines de l'égoïsme et de la cupidité le dévouement et la piété qu'il avait rêvés, du moins il fouille, il renouvelle le sol, et plus tard une charrue plus heureuse et plus puissante obtiendra ce qu'il n'a pas obtenu. Les sillons, qui aujourd'hui livrent au vent la semence infidèle, plus profonds et plus sûrs, les garderont quand il ne sera plus, et combleront l'espoir du laboureur qui lui succédera. C'est pourquoi M. Jean ne perd pas courage. Loin de là; il trouve dans sa tâche de chaque jour un bonheur sans cesse renaissant. Il est payé de ses soins par la docilité, par la ferveur de ses jeunes ouailles; et en comptant les heures qui se dérobent et qui le rapprochent du terme de son pélerinage, il jette un regard de pitié sur les passions qu'il n'a pas connues; il compare la paix dont il jouit aux ambitions tumultueuses, et il s'applaudit de son obscurité. Enfin, quand il sent venir l'heure suprême, quand il comprend que Dieu va le rappeler, et qu'il n'a plus qu'un petit nombre de jours à passer sur la terre, il réunit tous les enfans de son école et il les conduit à Ermenonville. Il part de l'école avec sa jeune famille, et avant de parcourir ces lieux consacrés par le souvenir de son père, il réunit dans l'église toute la ruche bourdonnante dont le sort lui est confié. La messe entendue, après avoir prié pour l'ame de Jean-Jacques, il parcourt lentement au milieu de son joyeux cortége, toutes les allées où Jean-Jacques a rêvé ses pages les plus tendres; il s'interroge, il se demande s'il a bien accompli la volonté divine. Et comme les enfans veulent savoir où est le maître de ce beau jardin, il leur répond que le maître est absent; puis, sa pensée tournant à la parabole, il ajoute que Dieu, maître absolu de toute chose et de toute créature, quoique invisible, est toujours présent, et qu'il épie d'un œil vigilant les actions bonnes et mauvaises. Il nous voit et nous ne le voyons pas. Bientôt je vous quitterai, leur dit-il, mais, quoique absent, j'aurai les yeux sur vous. Songez donc à vous montrer dignes de votre maître, car partout et toujours vous serez sous l'œil de Dieu. Et quelques jours après avoir prononcé cette pieuse parabole, M. Jean s'éteint doucement en bénissant l'épreuve qu'il a courageusement accomplie.

On voit que, dans *Monsieur Jean*, la poésie découle de la réalité par une pente presque insensible. L'application de ce procédé, quoique très simple en apparence, offre pourtant de nombreuses diffi-

cultés, et nous devons savoir gré à M. Sainte-Beuve de les avoir surmontées.

Une troisième pièce, la dernière du volume, adressée à Mme de T., est tout entière consacrée à l'application du même procédé et à l'expression de sentimens du même ordre. Il ne s'agit plus d'expiation, de fautes à effacer, mais de souffrance, de résignation, et dans cette pièce, comme dans *Monsieur Jean*, les idées se déduisent des choses. C'est Mme de T. qui, à l'exemple de Mme de Cicé, raconte le poème que M. Sainte-Beuve a signé. En plaçant dans la bouche d'un témoin le récit qu'il a versifié, l'auteur a voulu évidemment lui donner plus d'autorité. Il s'est effacé sans regret, sûr que le tableau de la souffrance réussirait mieux à émouvoir les lecteurs que tous les artifices de la poésie, et il a eu raison. Mme de T. visite avec sa fille les bords du Rhin et de la Meuse. Près de Cologne, sur le pont du bateau à vapeur, elle est surprise par l'orage, et se réfugie dans sa voiture, placée à l'extrémité du bâtiment. Elle contemple d'un œil dédaigneux les touristes entêtés qui, au lieu de jouir du paysage placé devant leurs yeux, perdent leur temps à lire la description de ce qu'ils pourraient voir, quand tout à coup sa fille accourt, et lui dit qu'elle a reconnu parmi les passagers un ami, le comte de.... Mme de T. regarde attentivement la personne que sa fille lui désigne. Ce n'est pas le comte de...., mais la ressemblance est frappante. En étudiant avec attention la figure du voyageur, Mme de T. ne tarde pas à reconnaître qu'il se joue sur le bateau un drame dont il est le héros, et ce drame, raconté heure par heure et presque minute par minute avec une exactitude scrupuleuse, a quelque chose d'attendrissant. Près du voyageur se trouve une famille pauvre et grossièrement vêtue, le père, la mère, une jeune fille de quatorze ans et deux marmots barbouillés. Le père est un ouvrier, qui partage son temps entre sa pipe et sa bouteille. La mère peut avoir trente-trois ans; son visage est pâle, ses yeux, quoique fatigués, ont un éclat singulier, et sous le schall qui l'enveloppe l'œil devine les débris d'une taille élégante. Elle regarde à la dérobée le voyageur, qui paraît plongé dans une profonde rêverie. Quelquefois il lui arrive de se troubler et de se sentir jalouse des pensées qu'elle ne connaît pas. Alors elle envoie un de ses enfans vers le rêveur; l'enfant le tire brusquement par la basque de son habit, et la mère se réjouit de cette violente distraction comme d'une conquête. La jeune fille assiste curieuse et attentive aux souffrances de sa mère; elle entrevoit la passion sous cette bizarre inquiétude. Elle n'a jamais aimé, elle ne sait pas tout ce qu'il y a de cruel et

d'insultant dans les regards qu'elle jette sur sa mère; elle cède à sa curiosité sans soupçonner que le respect filial lui prescrirait de détourner les yeux. Tels sont les acteurs que M. Sainte-Beuve a mis en scène; tel est le drame qu'il nous raconte, drame muet, mais poignant; car le voyageur sur qui ces deux femmes ont les yeux fixés, que la mère contemple avec une sympathie plus que bienveillante, que la fille étudie avec une attention indiscrète, est un noble exilé. Quoique vêtu d'une façon vulgaire, il ne peut déguiser la noblesse de son origine. L'expression de son visage révèle clairement qu'il n'a connu jusqu'ici que le travail de la pensée. La jeune femme, qui suit tous ses mouvemeus avec une inquiétude fébrile, n'a pas vu impunément un homme pareil à celui qu'elle avait rêvé, digne de la comprendre et de l'aimer. De la compassion pour le malheur à la tendresse il n'y a qu'un pas, et, malgré son respect pour ses devoirs, elle sent que sa tête s'égare et qu'elle pourrait le franchir. Aux yeux du monde, elle est encore pure; mais, quoique debout encore, elle est confuse comme après la chute, car elle compare le père de ses enfans à la noble figure de l'exilé ; elle se sent malheureuse, méconnue, et si elle ne maudit pas la brutalité de son mari, elle ne peut s'empêcher de murmurer. Elle aurait besoin d'amour, de respect, d'un échange actif de sentimens et de pensées; tous ces biens, que son mari ne lui a pas donnés, ne lui donnera jamais, un autre pourrait les lui donner. Mais elle ne veut pas d'un bonheur coupable; elle souffrira, elle se résignera, elle mourra pure; elle s'éteindra dans le désespoir, et ne faillira pas. Descendue sur la rive, au bras de l'homme qui deviendrait son amant si elle n'écoutait que son cœur, fière de marcher près de lui, soutenue par lui, elle s'embellit et rayonne; et plus tard, quand il lui fait ses adieux, quand le mari et les enfans embrassent le voyageur, demeurée seule avec sa fille, elle le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu ; elle est navrée et retient ses larmes, car, en pleurant le départ de l'étranger, elle croirait faillir, et sa fille, sa fille curieuse et cruelle sans le savoir, la regarde et l'épie.

Où tend ce récit? Dans quel dessein l'auteur l'a-t-il commencé? Mme de T. lui demandait s'il croyait les hommes capables de mourir d'amour comme les femmes; il répondait : Oui, et ne trouvait à lui citer que Paul et Desgrieux, et Mme de T., triomphante, lui raconte l'histoire que je viens d'esquisser, car elle est sûre que l'héroïne de son récit ne peut tarder à mourir. Une fois rendue à elle-même, séparée de la seule créature qui animât sa vie, face à face avec le mari qu'elle ne peut aimer, en qui elle ne voit qu'un maître, n'ayant

plus à lutter contre le danger, la pauvre jeune femme sentira ses forces diminuer de jour en jour. La présence de celui pour qui elle pouvait faillir exaltait son courage et doublait son énergie. Maintenant, elle n'a plus rien à craindre, elle n'a plus besoin de veiller sur elle-même; elle a résisté, elle a vaincu, sa tâche est achevée, elle quittera la vie comme un vêtement usé. Assurément, ce récit touchant ne donne pas raison à Mme de T. S'il était permis de fouiller dans les archives des familles, on verrait l'amour désespérer, abréger la vie de bien des hommes; car les femmes n'ont pas le privilége de la souffrance. Mais il y aurait de l'injustice et de la puérilité à chercher dans un poème une démonstration méthodique.

Ce qu'il importe de noter, c'est la simplicité des moyens employés par l'auteur pour produire une émotion profonde. Dans la *Pensée d'août*, dans *Monsieur Jean*, dans la pièce à Mme de T., M. Sainte-Beuve ne paraît pas s'élever au-dessus du procès-verbal. Il nomme les choses et les hommes par leur nom; il énumère les évènemens comme pourrait le faire un greffier. Il a l'air de transcrire les faits plutôt que de les raconter. Mais l'art du narrateur, quoique caché, n'en est pas moins sûr. Le récit va si lentement, et affiche si peu de prétentions que le lecteur le suit avec une entière confiance. Peu à peu cependant les figures se dessinent, le paysage s'éclaire, les plans s'ordonnent, et la sympathie est acquise à l'auteur. Il n'est pas facile de découvrir comment il s'y est pris pour intéresser, mais il intéresse, et, selon nous, c'est le point important. Tous les détails vivans ou inanimés sont empreints d'une telle vérité, chaque chose est si bien à sa place, que l'incrédulité ou le doute sont impossibles. Nous ajoutons foi aux paroles du poète précisément parce qu'il n'a pas l'air de vouloir nous dominer. Il parle simplement, et nous l'écoutons; de sentimens vrais, et nous sympathisons avec lui. Les pensées qu'il exprime naissent du sujet, semblent ne pouvoir s'en détacher, et nous acceptons ces pensées comme nôtres.

Les nombreux sonnets qui séparent les pièces de plus longue haleine sont conçus et exécutés d'après la même méthode que les trois récits dont je viens de parler; c'est pourquoi je crois inutile de les analyser. Mais il y a dans le nouveau recueil de M. Sainte-Beuve deux poèmes d'un genre purement didactique, deux épîtres adressées, l'une à M. Villemain, l'autre à M. Patin, qui se détachent nettement du fond général du volume, et qui méritent une étude spéciale. A proprement parler, ces deux épîtres sont un retour vers la sobriété poétique du XVIIe siècle; les idées s'y enchaînent et se déduisent avec une sorte

de rigueur; çà et là pourtant l'auteur se permet d'orner sa pensée, et il semble redouter la sécheresse de la démonstration. Malgré son fervent amour pour la simplicité, il se permet, de loin en loin, un luxe ignoré des modèles qu'il semble vouloir rappeler. Je note cette différence sans vouloir en faire le sujet d'un reproche. Ce qui importe en effet, c'est la vérité des idées; et quant à la forme, qui sert de vêtement à ces idées, pourvu qu'elle soit en harmonie avec le mouvement général de la pensée, et que les alternatives de richesse et de simplicité soient habilement ménagées, nous n'avons pas le droit de la trouver mauvaise. Il y a dans l'épître à M. Villemain trois parties bien distinctes, ou plutôt trois momens d'une même pensée, l'apologie de *Monsieur Jean*, l'opposition de la poésie et de la prose, et l'explication de la parenté qui unit la poésie humble et familière à la poésie élégiaque et lyrique. Quant au premier point, du moins en ce qui nous touche, nous trouvons le plaidoyer inutile, et nous ne croyons pas qu'il soit de nature à convertir M. Villemain; car M. Villemain, par le caractère même de son intelligence, par son éducation littéraire, par ses études de chaque jour, est appelé à comprendre, mieux que personne, certaines faces de la beauté, et en particulier la beauté grecque, la beauté virgilienne plus finement encore que la beauté homérique; il excelle à sentir et à montrer toutes les qualités littéraires qui se rattachent à l'ordonnance; mais il y a tout un côté de la poésie qui doit lui demeurer fermé, c'est la peinture des sentimens domestiques, dépouillée des graces de la diction, la peinture du paysage pris en lui-même, réduit aux champs, aux fleuves et aux forêts, du paysage nu et sans acteurs. Si les leçons publiques de M. Villemain avaient pu laisser quelque doute sur ce point, ce doute serait résolu par l'opinion que M. Villemain a exprimée sur Wordsworth en parlant de Byron. Il hésite à classer parmi les poèmes vraiment dignes de ce nom les *esquisses descriptives*, *Laodamia* et *l'Excursion*; or, s'il était sommé de déduire les motifs de son hésitation, il est évident qu'il insisterait sur l'opposition de la poésie virgilienne et de la poésie des lakists. Mais cette opposition n'est qu'apparente; si Wordsworth ne continue pas Virgile, il ne le contredit pas. Le poète romain et le poète anglais travaillent sur une matière commune, sur l'homme et la nature; seulement Virgile voit l'homme et la nature à travers Homère; et Wordsworth, sans tenir compte d'Homère ni de Virgile, regarde en lui-même et autour de lui. M. Villemain, qui a vécu avec les livres beaucoup plus qu'avec les hommes ou le paysage, se range naturellement du côté de Virgile; et, en n'approuvant pas

Wordsworth, il exprime avec une sincérité complète l'opinion à laquelle ses études ont dû le conduire. Pour être logique, il doit pareillement désapprouver *Monsieur Jean;* et M. Sainte-Beuve, en essayant de ramener M. Villemain, a tenté une conversion impossible, car il n'y a évidemment rien de virgilien dans *Monsieur Jean*. Quant à ce qui concerne le mérite de la forme, la délimitation de la poésie et de la prose, l'intervalle qui sépare la réalité triviale de la réalité poétique, le journal du récit, la cour d'assises de la tragédie, M. Villemain, je crois, ne serait pas éloigné d'accepter comme vraie la théorie de M. Sainte-Beuve; seulement j'incline à penser que le poète et le critique ne s'accorderaient pas sur l'étendue de l'intervalle. Mieux que personne, M. Villemain comprend la valeur des mots, et connaît le charme des choses bien dites; mieux que personne, il sait ce que le tour d'une phrase, le choix d'une expresssion peut ajouter d'éclat ou de limpidité à la pensée; mais il professe pour l'élégance du langage un culte si fervent, qu'il n'entend pas sans répugnance les choses appelées par leur nom; ce qui lui paraît trivial ou cru n'est que simple pour des juges moins dédaigneux. C'est pourquoi, tout en admettant comme vrai ce que M. Sainte-Beuve dit de la rime, du rhythme, de la concision, de la condensation elliptique de la pensée, M. Villemain doit souvent trouver insuffisans les artifices qui contentent M. Sainte-Beuve. Il accorde le principe, mais il n'accorde pas les conséquences, ou plutôt il rétrécit le principe, et rétrécit nécessairement le cercle des applications. Un homme nourri toute sa vie dans le culte des lettres grecques et latines, et qui, dans l'Italie moderne, dans l'Angleterre, n'a goûté que les génies élégans qui se rapprochent de l'antiquité païenne, qui admire le Tasse au nom de Virgile, Pope au nom d'Horace, n'estimera jamais une haie, un buisson, à l'égal d'un chêne ou d'un platane; il cherchera toujours Claude Gelée dans Ruysdaël; et, par respect pour Raphaël, il niera toute l'école flamande. Pour ma part, bien que je professe un avis contraire, j'aime mieux cette franche négation qu'une admiration simulée; car les esprits qui approuvent sur parole trouvent toujours moyen d'avoir tort en ayant raison. Ils fondent leurs éloges sur des motifs imaginaires, et ne peuvent rallier personne. Je suis sûr que M. Villemain est incapable d'approuver jamais *Monsieur Jean*, et je lui sais bon gré de l'avoir déclaré net. J'arrive au troisième point de l'épître, à la parenté qui unit la poésie familière et la poésie lyrique. Un musicien démontrerait cette parenté par les octaves du clavier, un peintre par les couleurs de sa palette, et ils insisteraient sur l'égale

6.

valeur des sons aigus et des sons graves, des tons sombres et des tons éclatans; ils ne tiendraient compte que de l'habile emploi des sons et des couleurs. M. Sainte-Beuve, pour démontrer sa pensée, a choisi une comparaison plus détournée, mais non moins heureuse; il s'est souvenu d'une tradition égyptienne, d'un puits creusé sous une pyramide, et dont la profondeur égale la hauteur du monument qui le recouvre. Si la pyramide était détruite, si ce puits était rendu à la lumière, l'homme placé au fond du puits, verrait toutes les merveilles des cieux; n'est-ce pas l'image de la poésie familière comparée à la poésie lyrique? La poésie lyrique va droit à Dieu pour l'interroger sur les mystères de notre destinée; la poésie familière va de l'herbe au buisson, du buisson au chêne, et du chêne dans les cieux; mais le terme des deux voyages est le même. L'astronome placé sur le sommet de la pyramide, quand le soleil a disparu de l'horizon, verrait ce que nous voyons en plein jour en descendant au fond du puits. Cette comparaison est d'une vérité frappante, mais elle ne convertira pas M. Villemain.

L'épître adressée à M. Patin se distingue par une grande vérité, et n'est pas, comme l'épître précédente, un plaidoyer inutile. M. Patin a su rajeunir l'histoire de la poésie latine en pénétrant dans l'intimité de la famille romaine, en étudiant curieusement la biographie des poètes antiques, comme s'il s'agissait d'un contemporain; de tous les épis oubliés qu'il a glanés dans ses veilles laborieuses, il a composé une gerbe dorée que les plus confians n'espéraient pas; et son enseignement a tous les caractères d'une véritable restitution. C'est aux leçons de M. Patin que nous devons l'épître de M. Sainte-Beuve. Il y a si loin, en effet, de la poésie latine telle que nous l'entrevoyons dans les études fastidieuses de nos premières années à la poésie franche et vive que nous montre M. Patin, que cette différence vaut bien la peine d'être célébrée. Catulle, interprété par l'histoire, par les mœurs, par la famille, par la biographie, est un Catulle tout nouveau, un présent que nous fait le lecteur persévérant, et dont nous devons le remercier. L'étude égoïste des mots nous livre à peine l'écorce de la poésie latine; quand nous avons entassé dans notre mémoire toutes les variétés de la synonymie, toutes les lois de la syntaxe, nous sommes loin de soupçonner ce qui est caché au cœur de cet arbre vigoureux. M. Patin, en interprétant la poésie latine, tient compte du milieu où cette poésie s'est développée, et il agit sagement; car, si toute l'histoire de l'Italie antique ne circule pas dans les veines de la poésie latine, il sera toujours utile de connaître

l'histoire pour comprendre la poésie, comme il est utile de connaître les élémens du terrain où la plante a grandi. Chercher l'homme sous le poète, la famille dans l'histoire, la biographie dans la famille, et après cette triple étude, aborder l'explication de l'œuvre poétique, tel est le but que M. Patin s'est proposé, et qu'il a touché. Grace à lui, la poésie latine n'est plus une lettre morte; elle s'est réchauffée, elle s'est remise à vivre; ses mouvemens ont toute la jeunesse de la génération contemporaine, ses paroles toute la clarté des paroles qui frappent chaque jour notre oreille. Nous comprenons l'antiquité païenne, et en particulier la poésie païenne, autrement que les encyclopédistes, autrement et mieux que Voltaire. C'est donc de la part de M. Sainte-Beuve une fiction bien légitime que de voir dans les vieillards qui viennent écouter les leçons de M. Patin, l'image de cet homme hardi qui s'est placé dans la nécessité d'ignorer bien des points en voulant trop vite les connaître, et qui a été si souvent injuste pour l'antiquité païenne. Si Voltaire, en effet, revenait parmi nous, il serait saisi d'un profond étonnement en apercevant dans les objets de son dédain, et en particulier dans les lyriques latins, tant de beautés inattendues; il se reprocherait la frivolité de ses jugemens, et s'empresserait de les réformer. En écoutant les explications ingénieuses de M. Patin, il comprendrait pourquoi il trouvait si peu de charme dans la poésie latine. En présence des beautés qu'il n'a pas soupçonnées, il avouerait qu'il n'a pas pris le temps d'étudier les hommes qu'il a jugés si sévèrement; et cet aveu arraché par l'évidence projetterait une vive lumière sur la nature et la vocation de son intelligence. Il serait démontré, pour Voltaire comme pour nous, que l'auteur de *Zaïre* et de *Mahomet* aimait la poésie et la science en vue de la popularité, de la puissance qui appartient au poète et au savant, mais que, dans son ardeur de régner par les vers mélodieux, par la diffusion des connaissances, il ne pouvait trouver ni le temps, ni le courage, ni la volonté de monter jusqu'aux cimes de la poésie et de la science. Il a traversé des plaines immenses, il a creusé d'innombrables sillons, il a jeté d'une main prodigue des semences de toute sorte; mais il n'a jamais tiré du sol qu'il labourait à la hâte des épis sonores et splendides, comme les gerbes nouées par Sophocle et par Newton. Il parcourait au pas de course le champ de la poésie et de la science, et ce n'est pas merveille si la poésie et la science ne lui ont pas livré tous leurs trésors. L'imagination latine est un temple dont il n'a touché que le seuil; aujourd'hui la lumière inonde le parvis et l'autel, et l'auteur de *Zaïre* n'aurait qu'à vouloir pour

connaître, pour admirer, pour saluer avec respect, ce qu'il a dédaigné par ignorance, ce qu'il a ignoré par dédain. Est-ce à dire que cette soudaine révélation le déciderait à changer de rôle? Je ne le crois pas. Mais Voltaire, convaincu d'ignorance et de frivolité, jouerait le même rôle à d'autres conditions, avec moins de succès ou plus de modestie.

S'il est vrai que les leçons de M. Patin ne seraient pas sans profit pour l'homme singulier qui avait appliqué son génie à tous les problèmes posés par l'intelligence humaine, depuis l'expression de la beauté jusqu'à l'exposition des lois qui régissent le monde et les sociétés, assurément ces leçons ne seraient pas moins utiles aux esprits de notre temps; car les imaginations vagabondes trouveraient dans Virgile un modérateur et un guide; elles apprendraient de lui l'ordre et la mesure, conditions indispensables de la beauté. Comme le vieillard studieux dont parle M. Sainte-Beuve dans son épître à M. Patin, ils transporteraient dans le monde réel la grace et l'harmonie qui règnent dans les poèmes du maître; la nature prendrait à leurs yeux une grandeur, une dignité qu'ils ne soupçonnent pas. Une partie des sentimens humains, qui semble aujourd'hui bannie de la poésie, reprendrait le rang qui lui appartient; à côté de Didon il y a place pour Hécube et pour Priam. Loin de moi la pensée de prescrire aux hommes de notre temps l'imitation des formes virgiliennes : copier l'antiquité païenne ne vaudrait pas mieux que copier l'Allemagne et l'Angleterre; mais si l'imitation est stérile, l'étude est féconde. Or, c'est l'étude de Virgile que je voudrais voir se populariser parmi nous. Depuis quinze ans, les poètes de la France ont presque tous concentré leur attention sur la rime et la césure, sur la voûte des strophes et sur l'enjambement des alexandrins; il serait temps de penser à des questions plus sérieuses et qui intéressent plus directement la poésie. Maintenant que la langue est assouplie, maintenant qu'elle est préparée à dire clairement tout ce que l'imagination pourra rêver, il ne serait pas hors de propos de remettre en honneur les lois qui régissent l'imagination, et de chercher le texte de ces lois dans le poète mélodieux qui les a si bien appliquées. Au-dessus et au-dessous de Virgile il y a place encore pour une poésie admirable, mais nul mieux que lui n'a connu l'art de relever par l'expression les détails de la vie réelle, d'effacer les lignes mesquines et d'accuser, en les ordonnant, les lignes majestueuses; nul n'a mieux compris le rôle de la mesure dans la beauté. M. Patin a donc bien mérité de l'imagination en restituant le vrai génie de la poésie latine.

Malheureusement le style du nouveau volume de M. Sainte-Beuve est loin d'avoir la même clarté, la même transparence que le style des *Poésies de Joseph Delorme* et des *Consolations*. A ne prendre que le fond des pensées, en allant au cœur de chaque pièce, comme nous l'avons fait, il y a beaucoup à louer, et le lecteur partage facilement l'émotion de l'auteur. Mais il est permis de craindre que cette sympathie ne soit pas générale, car il y a entre la pensée de M. Sainte-Beuve et l'intelligence qui veut l'atteindre un nuage qui commencera par fatiguer l'attention, et qui finira peut-être par exciter l'impatience. A force de multiplier les nuances, M. Sainte-Beuve abolit la couleur; il procède presque toujours par demi-teintes, et l'œil, faute de rencontrer un ton franc, ne sait où s'arrêter. L'obscurité du style des *Pensées d'août* tient de trop près aux procédés de l'intelligence pour qu'il ne soit pas utile de la signaler et de l'expliquer. Il est évident que l'auteur continue de penser pendant qu'il parle, qu'il regarde en même temps qu'il peint, qu'il n'attend pas la fin de l'émotion pour la traduire. De là naît la confusion du style. Il ne peut venir à l'esprit de personne de contester à M. Sainte-Beuve une connaissance parfaite de la langue, mais par les habitudes, par les procédés de son intelligence, il se place dans la nécessité de méconnaître et de violer les lois qu'il a si laborieusement étudiées, et si habilement appliquées dans les *Poésies de Joseph Delorme* et dans *les Consolations*. Dans la crainte de refroidir l'expression de sa pensée, il s'applique à prendre sa pensée sur le fait et il la transcrit lorsqu'elle n'est pas encore achevée; il ne consent pas à écrire de mémoire, et cependant c'est le seul procédé légitime, le seul qui permette à la pensée d'être claire et transparente. Sans doute il peut arriver aux passions, à la colère, à la jalousie par exemple, de rencontrer l'éloquence sans la chercher, et d'exprimer clairement les tortures de l'ame; mais cette éloquence toute de situation, cette éloquence fatale, involontaire, échappe à l'analyse et n'a rien de commun avec l'art d'écrire, avec les procédés du style; car si la passion ne se possède pas, l'écrivain doit se posséder. La passion est une puissance irresponsable, ignorante d'elle-même, incapable de se juger; l'art d'écrire exige l'application simultanée de l'imagination et du raisonnement. L'imagination trouve les comparaisons, le raisonnement les juge et les ordonne. Mais pour que ce procédé trouve son emploi, il est nécessaire de ne commencer le travail de l'expression qu'après avoir achevé le travail de la pensée. A cette condition seulement, le poète est certain d'être compris, ou du moins il met toutes les chances de son côté. Réunir

dans un moment unique l'œuvre de l'intelligence et l'œuvre de la parole, mener de front l'émotion et l'image, c'est confondre l'étude et l'enseignement, c'est tenter l'impossible, c'est se placer dans la nécessité d'être deviné, c'est laisser l'œuvre inachevée, et confier au lecteur le soin d'arrêter les contours d'une pensée indécise. Assurément je suis loin d'embrasser dans le reproche d'obscurité le volume entier de M. Sainte-Beuve; car si toutes les pièces de ce volume étaient voilées du nuage dont je parle, le poète jouerait le rôle de sphinx, et moi le rôle d'OEdipe; à moins de m'attribuer une pénétration surnaturelle, je n'aurais pas entrepris l'analyse des *Pensées d'Août*. Mais si M. Sainte-Beuve n'avait pas pris possession de la sympathie publique par les *Poésies de Joseph Delorme* et par *les Consolations*, bien des lecteurs refuseraient peut-être d'étudier, comme il le mérite, son nouveau volume, et se sentiraient découragés. Cette obscurité, dont je crois avoir indiqué l'origine, se compose de trois élémens : de l'impropriété des termes, de l'oubli de l'analogie dans l'évolution des images, et parfois de la violation des lois de la syntaxe. M. Sainte-Beuve connaît aussi bien que personne le sens des mots, et cependant il lui arrive de les employer comme s'il marchait à tâtons dans le vocabulaire de notre langue, comme s'il ignorait ce que permet, ce que défend la synonymie. Il emploie adjectivement des participes qui ne devraient jamais se montrer qu'avec un régime; il applique aux choses des épithètes qui, pour avoir un sens clair, doivent qualifier exclusivement les personnes. Ces remarques, je le sais, sembleront puériles à bien des lecteurs, mais M. Sainte-Beuve a trop sérieusement étudié les procédés de notre langue pour ne pas comprendre l'importance et la sincérité de mes reproches. Dans la pièce adressée à Victor Pavie, dont la pensée prise en elle-même est pleine d'animation et de vérité, il compare les émotions confuses de l'ame adolescente tantôt à l'orgue majestueux qui bégaie avant de chanter, tantôt à l'écume de l'Océan, puis aux brumes qui enveloppent la cime des forêts, et ces trois comparaisons, dont une seule aurait suffi à traduire sa pensée, se croisent, se contrarient, se contredisent, si bien que l'esprit, comme un nageur qui croirait toucher la rive et qui perdrait pied, se remet en course avec impatience et maudit cette fatigue imprévue. Que le poète choisisse à son gré, pour exprimer les espérances tumultueuses d'une ame adolescente, le bégaiement de l'orgue, l'écume de l'Océan ou les flocons de la brume, il ne fait qu'user de son droit, et pourvu qu'il manie habilement l'image choisie, la critique n'a rien à lui reprocher. Mais s'il mêle en un seul écheveau trois symboles contra-

dictoires, il doit désespérer d'être compris, et n'a pas le droit d'accuser l'inattention du lecteur. Quant aux lois de la syntaxe, elles n'ont pas moins d'importance que le sens des mots et l'analogie des images; car la syntaxe, comme l'indique si nettement l'étymologie grecque, est aux mots, c'est-à-dire aux pensées représentées par les mots, aux images, c'est-à-dire aux sentimens figurés par les images, ce que la stratégie est aux soldats d'une armée. A ne consulter que le sens primitif des deux expressions, la syntaxe et la stratégie ne sont qu'une seule et même chose. Ordonner les mots selon les lois de la grammaire, ou ranger une armée en bataille selon les lois de la tactique; combiner, en vue d'un but déterminé, des élémens, hommes ou mots, qui, livrés à eux-mêmes, disposés fortuitement, n'auraient pas la centième partie de la puissance que le grammairien et le tacticien leur donnent, n'est-ce pas toujours appliquer la syntaxe? Si la stratégie signifie la conduite des armées, la syntaxe ne signifie pas autre chose que la conduite des mots. Or, dans les questions militaires, comme dans les questions grammaticales, que serait la conduite sans l'ordonnance? Que M. Sainte-Beuve relise attentivement la dernière pièce de son nouveau volume, et qu'il voie combien de fois il lui est arrivé, dans une période de quinze vers, d'entremêler, pour l'expression d'une même pensée, dans un membre de phrase régi par une conjonction unique, les divers temps d'un verbe, d'employer tantôt l'indicatif, tantôt le subjonctif. Puisque la violation de la syntaxe mène à l'obscurité, le poète ne doit pas oublier un seul instant les lois de la syntaxe, car la clarté n'est pas moins nécessaire dans la poésie que dans la science. La clarté dans un théorème de géométrie donne la joie de l'évidence; dans un récit, dans une élégie, dans une ode, l'évidence, en prenant un autre nom, ne change pas de nature; elle s'appelle sympathie; mais il n'y a pas de sympathie possible pour des sentimens mal compris. C'est pourquoi nous engageons M. Sainte-Beuve à diriger tous ses efforts vers la clarté. Il a des pensées élevées, des sentimens vrais; mais pour être estimé ce qu'il vaut, il faut qu'il cesse de voiler ce qu'il sent et ce qu'il pense; à ce prix il aura, dès qu'il voudra, la gloire et la popularité qu'il mérite.

GUSTAVE PLANCHE.

ADRIEN BRAUWER.

Le soleil allait disparaitre, et les maisons bariolées de Harlem scintillaient sous ses derniers rayons. Les étroites fenêtres, fermées pendant le jour, commençaient à s'ouvrir à la fraicheur du soir; les servantes causaient près des portes, et des jardins, placés derrière chaque maison, s'élevaient des bouffées odorantes qui se répandaient dans les carrefours; on était à cette heure charmante où la lumière et le bruit s'adoucissant, la fatigue du jour se transforme en une fraiche langueur.

A l'entrée d'une pauvre maison basse et mal peinte, un enfant de douze ans était assis, les bras nonchalamment appuyés contre un châssis posé sur ses genoux et la tête rejetée en arrière. Son pâle visage semblait se ranimer aux brises du soir, et ses yeux fatigués souriaient en suivant le vol des oiseaux égarés parmi les toits. Il y avait déjà quelques instans qu'il se livrait à cette rêveuse nonchalance lorsqu'une voix aigre se fit entendre près de lui :

— Est-ce sur les nuages que tu comptes peindre tes fleurs, garnement? s'écria une petite femme noire et sèche qui sortait de la maison, la coiffe toute hérissée d'aiguilles garnies de laines coloriées.

L'enfant se redressa comme s'il se fût réveillé en sursaut, rougit et pâlit tour à tour, puis baissa les yeux avec confusion.

— Voyons ce que tu as fait depuis que tu es là, reprit la femme maigre en piquant à sa coiffure une nouvelle aiguille.

Elle se pencha sur le châssis que l'enfant lui présensait avec inquiétude.

— Trois fleurs et deux oiseaux seulement; j'en étais sûre quand je t'ai vu sortir! Pourquoi n'es-tu point resté au poêle avec moi?

— Mère, il faisait si beau! répondit l'enfant avec timidité.

— Si beau! s'écria la petite femme exaspérée; est-ce que cela te regarde, qu'il fasse beau? Me vois-tu m'occuper du temps, moi? — Si beau!.... Ne croirait-on pas qu'il se nourrit de soleil? — Adrien, tu es déjà un paresseux et un vaurien comme ton père; mais, prends garde, mes balais ont des manches!...

Le pauvre enfant frissonna à ces mots; il reprit son cadre, ses couleurs, ses pinceaux, et voulut rentrer.

— Ne vois-tu pas que la nuit vient et qu'il fait noir dans la maison? reprit sa mère; veux-tu que j'allume une lampe pour toi? Reste où tu es, et profite de la fin du jour; il faudra bien que tu travailles, car je vais venir à tes côtés.

Elle rentra, en effet, un instant, et reparut bientôt avec son métier à broder.

Cependant Adrien avait repris son châssis et n'osait lever les yeux. Il peignait sur toile des oiseaux et des fleurs qui devaient être vendus comme parure aux paysannes des campagnes de Harlem. Dans le principe, il n'avait fait que tracer à la plume, sur un canevas, des dessins que sa mère brodait ensuite; mais son goût s'étant rapidement développé, ses esquisses étaient devenues des peintures pleines de fraîcheur, et qui étaient plus recherchées par les acheteuses que les broderies de la mère. Dès que celle-ci connut le profit qu'elle pouvait tirer du précoce talent d'Adrien, elle ne lui laissa plus ni loisir, ni repos. Il fallut que l'enfant renonçât aux jeux de son âge, aux rondes du soir sur les places publiques, aux promenades du dimanche le long des prés. Plus de nids à chercher, de fleurettes à cueillir, de papillons à poursuivre; le temps d'Adrien était devenu trop précieux pour qu'il le dépensât à être heureux. Il se coucha plus tard, se leva plus matin; on éloigna de lui tout ce qui aurait pu le distraire, y compris l'air et le soleil. L'enfant subissait déjà la peine de son génie; le pauvre oiseau était devenu une poule aux œufs d'or.

Cette nouvelle vie altéra la santé d'Adrien; mais sa mère n'y prit point garde. Cette femme avait été cruellement éprouvée, et son ame était devenue semblable aux mains caleuses qui n'ont plus de toucher. Ce n'était point un être fort, mais un être endurci à la douleur. Comme elle avait toujours souffert, il lui semblait que la souffrance

n'était que la vie, et parce qu'elle se montrait sans pitié pour elle-même, elle se croyait le droit d'en refuser aux autres. Du reste, l'avidité de gain, qui la rendait cruelle à l'égard de son fils, venait chez elle d'un sentiment d'honneur. Chargée de dettes contractées par son mari avant sa mort, elle s'était imposé l'obligation de les payer toutes; son travail et celui d'Adrien n'avaient point d'autre but. Mais Catherine Brauwer gâtait cet acte de probité délicate par la manière dont elle l'accomplissait. C'était une de ces femmes qui, n'ayant pas les graces du cœur, donnent au dévouement même la laideur de l'égoïsme, font tort au bien en le pratiquant, et semblent une mauvaise connaissance que l'on est fâché de voir à la vertu.

Condamné à accomplir un devoir pénible dont il ne sentait pas l'importance, contrarié dans tous ses besoins, dans tous ses goûts, Adrien n'avait point tardé à prendre sa mère en aversion. Aussi, lorsque celle-ci tomba malade, par suite d'un travail excessif, n'éprouva-t-il point les tendres inquiétudes qu'il eût dû ressentir. La dureté des autres nous endurcit nous-mêmes, et l'indifférence des fils n'est pas la moindre punition de l'insensibilité des parens. Adrien ne vit dans les souffrances de sa mère qu'un motif de congé. La vieille femme l'avait retenu au logis seulement par la crainte; dès qu'il s'aperçut qu'elle ne pouvait plus se lever ni le battre, il méprisa ses ordres et prit la fuite.

Il y avait si long-temps qu'il n'avait joui de sa liberté, qu'il en éprouva d'abord une sorte de délire. Il traversa en courant les faubourgs et arriva en quelques minutes dans la campagne. Il y avait là de l'air, des blés mûrs et des arbres avec des oiseaux qui chantaient parmi les feuilles!... Adrien se jeta à terre et se roula sur l'herbe en poussant des cris de joie. Il se balança ensuite aux branches des vieux sapins, but aux fontaines, courut pieds nus dans les ruisseaux et s'assit au bord d'une prairie pour se faire une coiffure de joncs.

Sa journée s'écoula ainsi à chanter, à courir, et à parler aux papillons qui passaient dans l'air. Cependant la faim l'ayant fait songer au retour, la joie commença à faire place à l'effroi : il reprit le chemin de la ville lentement et la tête baissée. Au moment où il aperçut de loin le toit de sa maison, il s'arrêta tout frissonnant; il venait de penser qu'il pourrait trouver sa mère guérie, et cette idée l'épouvantait. Cependant, après un instant d'hésitation, il continua sa route timidement, en rasant les murailles; plusieurs voisines étaient arrêtées près de la porte de sa mère, et l'une d'elles l'aperçut de loin.

— Le voilà! s'écria-t-elle.

Et courant à lui :

— D'où viens-tu, malheureux? Sais-tu ce qui est arrivé en ton absence ?

— Non.

— Ta mère est morte.

L'enfant recula; rien ne l'avait préparé à cette nouvelle, et il chancela, comme si un coup l'eût frappé. Les voisines s'empressèrent autour de lui avec cette compassion bavarde des femmes du peuple, et le firent entrer dans la maison.

La première impression d'Adrien n'avait été qu'une surprise attérante; mais, à la vue du cadavre de sa mère, il jeta un cri de douleur. Tout ce qu'il y avait encore de bon dans ce cœur s'émut subitement, et l'enfant tomba à genoux, en pleurant, près du lit de la morte. Les femmes qui se trouvaient là en eurent pitié et l'arrachèrent à ce spectacle.

Il passa deux jours chez une voisine, qui n'épargna rien pour le consoler. Du reste, quelque vive et sincère qu'eût été sa première douleur, elle ne pouvait être de longue durée. Sa mère ne lui laissait aucun de ces souvenirs qui rendent une mémoire sacrée; en la perdant, il ne perdait ni protection, ni soins, ni caresses. On ne le condamnerait plus à des travaux sans relâche pour satisfaire à un honneur qu'il ne comprenait pas; la mort venait de lui donner quittance des dettes de son père; se trouver orphelin, ce n'était donc pas pour lui être seul, mais être libre.

Cependant, quoiqu'il entrevît la mort de sa mère moins comme un malheur que comme une délivrance, il n'osait se livrer à la joie confuse qu'il en éprouvait. Une pudeur de l'ame l'avertissait que ce sentiment était impie et mêlait à son contentement intérieur je ne sais quelle honte et quelle tristesse.

Le souvenir de sa mère était d'ailleurs encore vivant et le dominait par la peur. Aussi, lorsqu'il revint dans sa demeure, dont la morte avait été emportée, éprouva-t-il un saisissement profond. Il chercha des yeux le métier à broder auquel Catherine avait coutume de travailler, comme s'il se fût attendu à la trouver là; il prêta l'oreille pour s'assurer s'il n'entendait point sa voix, mais tout était vide et muet. Adrien regarda autour de lui avec angoisse : la terreur que lui avait inspirée sa mère pendant sa vie, semblait s'être attachée à cette maison, où tout lui rappelait une longue servitude. C'était la première fois qu'il y entrait sans entendre des cris, des injures, et ce silence lui faisait froid; sa liberté lui causait une sorte d'épouvante. Il lui sem-

bla que sa mère était encore là, invisible, mais toujours implacable et veillant sur ses moindres actions. Dominé par cette espèce de vision d'enfant, il alla prendre son châssis et ses couleurs, vint s'asseoir près de la porte, et se mit à dessiner avec autant d'ardeur que si Catherine Brauwer l'eût observé.

Il travaillait depuis une heure, lorsqu'il vit une ombre s'étendre sur son esquisse. Il leva la tête et rencontra les regards d'un vieillard qui s'était arrêté près de lui et étudiait son dessin avec attention.

— Qui t'a donné des leçons? demanda l'étranger.

— Personne, monsieur.

— Quel âge as-tu?

— Treize ans.

— Que font tes parens?

— Je n'en ai plus.

Le vieillard regarda encore le dessin.

— Je suis le peintre Hals, reprit-il enfin; viens avec moi, je serai ton maître et je prendrai soin de toi.

Au milieu de toutes les misères d'Adrien, la pensée qu'il pourrait un jour devenir peintre avait parfois traversé son esprit, mais comme un rêve trop beau pour y croire. On juge quel effet la proposition de Hals dut produire sur lui. Le vieux professeur profita de ce premier enivrement pour l'emener, et le lendemain Brauwer était établi dans l'atelier de son patron avec les nombreux élèves auxquels celui-ci donnait ses soins.

L'année qui suivit fut pour Adrien une année d'ivresse, car la peinture lui dévoila une à une toutes ses ressources. La peinture n'était point encore devenue un sujet de discussions esthétiques; persuadés qu'imiter la nature était le meilleur moyen de reproduire la vie dans toutes ses expressions, les artistes s'étaient adonnés tout entiers à l'étude de la forme, et quand ils étaient parvenus à faire respirer le bois ou la toile, quand ils y avaient répandu toutes les graces ou toutes les énergies que Dieu lui-même avait imprimées au front de ses créatures, ils croyaient avoir fait une œuvre de génie. L'art n'avait donc alors rien de métaphysique; c'était le résultat d'une contemplation perspicace, une sorte d'intuition naïve aidée d'études patientes, d'essais multipliés et d'adresse pratique.

Brauwer n'eut point par conséquent à s'égarer dans des inspirations fantastiques; il chercha l'art, comme Dieu avait dit de chercher la vérité, avec la foi des petits enfans. Toujours l'œil fixé sur le monde extérieur, il s'efforçait d'en saisir la forme, le mouvement.

Ses tablettes passées dans sa ceinture ne le quittaient jamais, et on le voyait dans les rues de Harlem suivant les jeunes servantes qui revenaient de la fontaine, les soldats ivres, les commères en querelles, et crayonnant à grands traits les poses charmantes ou grotesques qui frappaient ses yeux.

Grace à ces études acharnées, ses progrès furent immenses, et, au bout de deux années, ses tableaux commencèrent à être remarqués par les connaisseurs. Hals, qui avait prévu ce succès, et dont la bienveillance n'avait été qu'un calcul d'avarice, profita habilement de sa bonne fortune. Il exigea de l'enfant plus d'assiduité et vendit chèrement aux brocanteurs ses moindres esquisses. Mais comme les condisciples d'Adrien commençaient à s'apercevoir de sa supériorité, il craignit que quelque circonstance ne la lui révélât à lui-même, et pour éviter ce danger, il l'enferma seul dans un grenier écarté, en lui donnant une tâche pour chaque jour. Ainsi, pour la seconde fois, son talent devenait funeste à Brauwer, et lui ravissait son seul héritage, la liberté!

Malheureusement pour lui, ses tableaux plus connus furent plus recherchés, et les gains de Hals s'accrurent d'autant. L'or est pour les avares comme ces liqueurs dévorantes qui allument la soif au lieu de l'éteindre; bientôt l'avidité du vieux peintre ne connut plus de bornes. Il eut recours à tous les supplices pour forcer Adrien à un travail continuel et rapide; il retrancha sur sa nourriture, lui refusa un lit, des vêtemens, et le pauvre enfant en arriva à regretter sa captivité d'autrefois et les duretés de sa mère.

Cependant la disparition d'Adrien avait excité la curiosité des autres élèves de Hals; on sut bientôt où il était renfermé. Van Ostade (le même qui s'illustra plus tard dans la peinture) jura qu'il réussirait à le voir. En effet, il profita de l'absence du maître pour arriver jusqu'au grenier de Brauwer, et appliqua son œil à une fente de la porte; mais à peine eut-il regardé quelques instans qu'il jeta un cri d'admiration : il venait d'apercevoir le dernier tableau achevé par Brauwer. Après avoir échangé quelques mots avec le captif, il se hâta de redescendre à l'atelier pour raconter ce qu'il avait vu. Tous les écoliers voulurent s'assurer par leurs yeux de cette merveille, et vinrent successivement à la porte d'Adrien. La plupart se contentèrent d'admirer, mais quelques-uns, marchands de tableaux en herbe, qui étudiaient l'art, non dans le but de l'honorer, mais de l'exploiter, songèrent aussitôt à tirer parti de la circonstance. Ils proposèrent à Brauwer de leur peindre les cinq sens et les douze mois de l'année,

à raison de quatre sous pièce!... Adrien accepta avec empressement, tout surpris que ses peintures pussent être achetées quelque chose.

Cependant Van Ostade revint plusieurs fois le voir, et l'engagea à fuir, en l'assurant qu'il pourrait vivre partout de son pinceau. Brauwer doutait encore; mais l'hiver avait commencé, le froid devenait intolérable dans le grenier de maître Hals. Adrien se décida à partir, et après avoir livré à quelques camarades huit ou dix tableaux pour une somme d'environ trente sous, il força la porte de sa prison et prit la fuite.

Une fois libre, son premier soin fut d'entrer chez un pâtissier, où, avec l'imprévoyance d'enfant qui fut le fléau de sa vie entière, il échangea tout son argent contre une provision de pain d'épices. Il se mit ensuite à parcourir la ville sans savoir ce qu'il devait faire ni de quel côté se diriger.

Maîtrisé, dès ses premières années, dans toutes ses volontés, il avait perdu l'habitude d'agir sous sa propre inspiration; son esprit était resté sans audace, ses désirs sans énergie, et les derniers mois passés chez Hals avaient achevé de briser cette ame qui avait toujours manqué de ressort. Il s'était d'ailleurs désaccoutumé de bruit, de lumière, de mouvement, et sa première impression, en se trouvant dans les rues de Harlem, fut une gêne douloureuse; il avait honte de ses haillons; il ne savait comment marcher sous tant de regards. Pour leur échapper, il entra dans une église, et alla se cacher sous l'orgue, dans le coin le plus obscur. Là, il fut saisi d'une sorte d'affaissement moral. Il pensa que l'esclavage lui était devenu une seconde nature, et que peut-être il n'était plus capable de jouir de la liberté. Cette idée le navra si profondément, qu'il s'assit et se mit à pleurer à chaudes larmes. Un homme qui priait près de lui entendit ses sanglots; il s'approcha pour lui en demander la cause; Brauwer lui raconta toute la vérité. Cet homme, ému, lui proposa de le ramener chez son maître, en lui promettant qu'il obtiendrait pour lui de meilleures conditions que par le passé. Brauwer se laissa persuader. Il fut, en conséquence, ramené à Hals, qui, honteux de voir son avaricieuse cruauté découverte, promit de mieux traiter son élève à l'avenir.

Adrien fut, en effet, conduit à la fripperie, où on lui acheta un habit tabac d'Espagne, une culotte rouge et des bas chinés. Il lui fut aussi permis de travailler dans l'atelier qui était chauffé, et on ne lui refusa plus la nourriture nécessaire.

Plus heureux, Brauwer travailla avec plus d'élan, et ses talens

s'en ressentirent. Il retrouva aussi, avec le bien-être, un peu de la résolution qui lui avait manqué jusqu'alors. L'âge venait d'ailleurs, et la virilité commençait à se faire sentir dans cette nature tardive. Il s'aperçut que Hals vendait ses tableaux ; et bien qu'il n'en soupçonnât point la valeur, il pensa qu'il vaudrait mieux travailler pour son propre compte qu'au profit d'un maître. Il s'échappa donc de nouveau, et cette fois il se rendit à Amsterdam.

On était alors aux beaux temps de l'école flamande : la peinture n'avait point encore été détrônée par les tulipes, et l'on ne trouvait dans les Pays-Bas que grands artistes produisant des chefs-d'œuvre, et grands connaisseurs les achetant au poids de l'or. Le peuple même partageait cette passion des riches, et les peintres étaient alors reçus partout comme les *minnesingers* l'avaient été autrefois. A son arrivée à Amsterdam, Brauwer entra dans la première auberge qu'il rencontra sur son passage. Tout homme qui voyage en Hollande avec un bâton et un havresac ne peut demander que deux choses dans une auberge, du fromage et un pot de bière. En attendant qu'on les lui servît, Adrien prit ses pinceaux, et s'amusa à ébaucher sur la table de sapin une figure de charlatan qu'il avait remarquée en route. Lorsque l'aubergiste revint, il s'arrêta étonné devant la grotesque pochade.

— Comment ! compagnon, sauriez-vous peindre ? dit-il.

Et regardant de plus près :

— Pardieu ! ceci est d'une touche hardie !

— Êtes-vous connaisseur ? demanda Brauwer en souriant.

— Un peu, compagnon ; j'ai manié moi-même le pinceau avant de manier le broc, et mon fils n'est point gauche dans la partie.

— Comment l'appelez-vous ?

— Van Soomeren.

— C'est un grand maître ; j'ai vu des tableaux de lui chez Hals ; il peint avec une égale habileté l'histoire, le paysage et les fleurs.

— M'est avis que vous ne lui cédez en rien, observa l'aubergiste, qui regardait la figure du charlatan s'animer sous le pinceau de Brauwer ; mille diables ! qui êtes-vous pour peindre si vite et si bien ?

— Un écolier.

— Votre nom ?

— Adrien Brauwer.

Van Soomeren recula et se découvrit.

— Ah ! je comprends maintenant, dit-il respectueusement ; messire Adrien Brauwer m'a fait grand honneur de choisir mon hôtellerie, et tout ce qui se trouve ici est à son service.

Adrien crut d'abord que l'aubergiste raillait; il eut grand' peine à en croire ses oreilles, lorsque celui-ci lui assura que son nom était déjà célèbre dans les Pays-Bas, et que ses tableaux étaient fort recherchés. Voulant, du reste, s'assurer de la vérité, il peignit en quelques jours, sur une planche de cuivre dont son hôte lui avait fait présent, un combat de paysans et de soldats ivres; Van Soomeren se chargea lui-même de placer le tableau, et sortit pour le montrer à M. de Vermandois, riche amateur qu'il connaissait.

Brauwer s'assit à la porte de l'hôtellerie, fort inquiet, et ressentant plus de craintes que d'espérances. Au bout d'une heure il aperçut Van Soomeren qui revenait sans le tableau, mais avec l'air mécontent.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Eh bien! il n'y a plus d'argent à Amsterdam. Ils sont ici huit ou dix peintres qui font des tableaux plus vite qu'on ne bat monnaie; les collecteurs en ont tant acheté, qu'ils sont tous ruinés.

— Cependant vous avez vendu le mien?

— Sans doute, vous m'aviez recommandé d'en tirer n'importe quel prix; je l'ai donné pour rien.

— Combien avez-vous reçu?

— Une misère, vous dis-je.

— Mais encore?

— Cent ducats.

Brauwer se leva en jetant un cri.

— Cent ducats!... mais c'est impossible!...

— Cela est pourtant, et les voilà, dit Van Soomeren en présentant au jeune homme une longue bourse pleine d'or.

— Cent ducats!... répéta celui-ci, cent ducats!...

Et il s'assit, hébété de joie, la bourse tremblant dans sa main. Il la vida devant lui sur le banc de pierre, compta les pièces l'une après l'autre. La vue des ducats finit par le persuader. Alors il se leva comme un fou, se mit à danser, à chanter, à tourner sur lui-même; puis saisissant l'aubergiste à bras le corps pour l'embrasser :

— Van Soomeren, s'écria-t-il, je veux faire ta fortune! j'ai de l'or, regarde, de l'or!

Et il faisait sonner sa bourse dans sa main.

— Je suis riche comme un roi maintenant!... A boire! Van Soomeren! Sers-moi tous les vins de ta cave! mets ta basse-cour à la broche! invite tous les passans! ce soir je donne à souper à la ville d'Amsterdam; dépense, dépense, je paierai tout; j'ai de l'or!...

Van Soomeren, chez qui l'aubergiste avait depuis long-temps ab-

sorbé l'artiste, ne fit aucun effort pour dissuader Brauwer, ni pour arrêter des prodigalités qui tournaient à son avantage. Il convia les voisins à venir partager la joie de son hôte, et lui-même, ayant dépouillé la veste de cuisinier pour l'habit carré des kermesses, prit place, comme un invité, à la table qu'il avait servie.

L'orgie dura trois jours, mais vers le milieu du quatrième, Van Soomeren, qui s'était éclipsé, reparut tout à coup avec un visage sombre et majestueux, le bonnet de coton sur l'oreille, le tablier en bandoullière et un long papier à la main.

— Que nous veux-tu, fantôme? s'écria Brauwer qui était ivre.

— Mon maître, c'est le mémoire.

— A combien monte-t-il?

— Juste à cent ducats.

— Les voilà, et maintenant envoie au diable ton papier, ton bonnet de coton, ton tablier, et viens boire ce qui reste.

Désormais la destinée de Brauwer était marquée : il avait troqué subitement la misère pour la richesse, sans que rien pût l'aider à supporter ce changement avec raison et dignité. C'était, comme nous l'avons déjà dit, une ame peu solide, fléchissant à tout effort. Les longues privations de son enfance l'avaient préparé aux excès de la jeunesse; dès qu'il eut goûté aux jouissances, il voulut s'y plonger jusqu'à mourir. Ce fut comme une faim long-temps endurée, et qui ne peut plus se satisfaire. Quant aux scrupules qui eussent pu arrêter cette fougue insensée, Brauwer n'en ressentit aucuns : il avait été élevé sans autre frein que la peur; une fois celle-ci dissipée, il ne connut aucune règle. D'un autre côté, son cœur avait perdu de bonne heure le tact délicat qui tient quelquefois lieu de morale; il avait été trop long-temps malheureux pour que sa sensibilité ne se fût point émoussée, et il ne fallait pas moins que toutes les excitations de l'orgie pour remuer ses sens engourdis.

Pouvant désormais, comme il le disait lui-même, fabriquer avec son pinceau des lettres de change qui n'étaient jamais protestées, il se livra sans réserve aux plaisirs les plus désordonnés. Quelque énormes que fussent ses gains, ils ne purent bientôt suffire à ses fantaisies. Du reste, ces alternatives d'abondance et de misère l'inquiétaient peu, et il trouvait même le plus souvent dans ces dernières l'occasion d'exercer son humeur bouffonne.

Un soir, qu'il regagnait son logis, vêtu des seuls habits qu'il possédait, il fut dépouillé par des voleurs, qui profitèrent de son ivresse pour le laisser complètement nu. Brauwer se réveilla le lendemain,

en chemise, devant sa porte. Il envoie aussitôt chez les marchands demander des étoffes; mais tous refusent de lui faire crédit. Brauwer ne se décourage point : il prend de vieilles toiles de tableaux, s'en fait faire un vêtement complet sur lequel il peint à la détrempe des fleurs richement colorées, puis il gomme le tout, se rend au spectacle et se place dans le lieu le plus apparent. Tout le monde est frappé de la magnificence de son costume, et plusieurs dames lui envoient demander où il s'est procuré cette merveilleuse étoffe; alors Brauwer se fait apporter une éponge, et en présence de la foule stupéfaite, il lave toutes les fleurs de son habit qui redevient une toile sale et grossière.

Peu après cette mystification, ses créanciers le forcent de quitter Amsterdam. Il part pour Anvers sans passeport. L'Espagne était alors en guerre avec les états-généraux; Brauwer est arrêté comme espion et jeté dans un cachot de la citadelle. Le duc d'Aremberg y était également détenu par ordre du roi d'Espagne; Brauwer, qui l'aperçut dans une cour et qui le prit pour le gouverneur, lui expliqua sa mésaventure, en le suppliant de le tirer de peine.

— Je saurai si tu es réellement un peintre, dit le duc.

Il fit demander le même jour à Rubens une toile et des couleurs qu'il envoya au prisonnier. Celui-ci lui fit tenir le surlendemain son ouvrage.

— Par le Christ! s'écria le duc en riant, qu'a-t-il fait là? C'est le vieil Alonzo et deux de ses soudards jouant aux cartes.

Brauwer avait en effet remarqué la veille ce groupe de soldats dans la cour, et l'avait copié.

D'Aremberg fit aussitôt demander Rubens pour lui montrer le tableau. Rubens, qui s'exaltait facilement, se récria d'admiration.

— Monsieur le duc, je vous offre six cents florins de cette toile?

— Merci, Pierre, je la garde. Mais de qui la croyez-vous?

— Je ne connais qu'un homme qui puisse peindre dans ce genre avec autant de force et de finesse: c'est Brauwer.

— Il ne m'a donc point trompé, dit le duc.

Et alors il raconta à Rubens ce qui lui était arrivé. Rubens courut aussitôt chez le gouverneur; il lui expliqua l'affaire, se porta caution du prisonnier, et obtint un ordre d'élargissement. S'étant fait conduire ensuite dans le cachot d'Adrien, il l'embrassa sur les deux joues, et lui dit :

— Je suis Rubens, votre frère en peinture; venez, mon maître, vous êtes libre.

Il l'emmena aussitôt dans le palais qu'il occupait à Anvers, lui fit donner de riches vêtemens, un vaste atelier, et lui déclara qu'il ne le laisserait plus partir.

Brauwer fut d'abord touché de cette splendide et cordiale hospitalité; mais il ne tarda pas à s'en trouver gêné. Le palais de Rubens, orné de statues, entouré de fleurs, tout tapissé de fresques et d'étoffes précieuses, convenait mal à l'habitué des cabarets d'Amsterdam. Les graves seigneurs espagnols qu'il y rencontrait sans cesse l'embarrassaient; il ne savait quelle contenance garder en leur présence; ses riches habits même le mettaient mal à l'aise, et son chapeau à plumes lui pesait. Plusieurs fois il fut tenté de fuir sa prison dorée, comme il avait fui autrefois son grenier. Enfin, un jour qu'il y avait réception chez Rubens, et qu'une foule brillante se pressait dans les salons, Brauwer, ne pouvant supporter plus longtemps cet apparat, s'échappa en désespéré, courut à l'autre extrémité d'Anvers et entra dans une auberge :

— A boire ! s'écria-t-il du ton qu'il savait prendre autrefois chez son ami Van Soomeren, car en mettant le pied sur le seuil de la taverne, il avait retrouvé toute son aisance, et il alla se placer à une table où était déjà assis un homme du peuple, qu'à son costume il était facile de reconnaître pour un boulanger.

— Maître, lui dit gaiement Brauwer, veux-tu t'enivrer avec moi? je paierai les brocs.

— Accepté.

Les ivrognes font vite connaissance, et l'on s'entretint longuement, car le boulanger était un de ces buveurs insubmersibles, comparable au tonneau des Danaïdes. Adrien était dans l'admiration devant une telle capacité : lors donc qu'il eut appris que son compagnon se nommait Joseph Craësbek, et qu'il avait presque autant de goût pour la peinture que pour la bière forte, il lui dit en lui frappant dans la main :

— Écoute, Joseph, tu me plais ; tu es un luron sans gêne auquel on peut parler le chapeau sur la tête, et qui ne regarde pas si tous les boutons d'un haut-de-chausses sont à leur place ; je ne veux plus te quitter : demain, je viens demeurer chez toi ; je t'apprendrai à peindre, et tu m'apprendras à boire.

— Accepté.

Le lendemain, en effet, Brauwer prit congé de Rubens, malgré les prières de celui-ci, et vint s'établir chez son ami Craësbek.

Le boulanger était, du reste, un homme d'observation silencieuse, mais profonde. Chaque soir, après avoir vidé son four, il

montait chez Adrien, le regardait peindre; puis, la journée finie, se rendait avec lui au cabaret. Au bout de six mois, il déclara à son maître qu'il se sentait capable d'essayer un tableau. Sa première ébauche parut tellement remarquable à Brauwer, qu'il l'engagea à travailler sérieusement. Le boulanger suivit ce conseil, et fit de si grands progrès en peu de temps, qu'il put quitter son premier état pour se faire peintre.

Ce changement de situation ne fit que resserrer les liens qui unissaient Brauwer et Craësbek; ils ne se quittèrent plus, et menèrent encore plus joyeuse vie que par le passé.

Cependant un chagrin secret sembla s'emparer du boulanger. Il avait une femme plus jeune que lui et fort jolie qu'il soupçonnait de ne point l'aimer.

— Que t'importe? disait philosophiquement Brauwer; il y a des femmes et de la bierre pour tout le monde; si l'on boit dans ton verre, bois dans celui des autres.

Mais Craësbek goûtait peu une telle morale. Un jour il quitte son ami plus sombre que de coutume, et monte dans son atelier, laissant Brauwer avec sa femme. Ceux-ci entendent bientôt des gémissemens, des soupirs étouffés.

— Grand Dieu! s'écrie Brauwer, Joseph aura fait quelque folie.

Il court suivi de la jeune femme, et tous deux trouvent Craësbek étendu au milieu de l'appartement, un couteau à la main, la poitrine ouverte et tout couvert de sang!... A cette vue, sa femme pousse de grands cris, saisit son mari dans ses bras et le couvre de larmes.

— J'ai cru que tu ne m'aimais plus, et j'ai voulu mourir, dit le boulanger d'une voix défaillante.

— Qu'as-tu fait, Joseph! mon Joseph! répète la jeune femme éperdue... Moi, ne plus t'aimer?... ah! je ne te survivrai pas.

— Ainsi, tu m'aimes.

— Tu en doutes encore, Joseph?... Donne-moi ce couteau, je veux me frapper et périr avec toi.

— C'est inutile, dit Craësbek en se relevant d'un bond et en essuyant avec sa manche la plaie qu'il s'était peinte sur la poitrine; tu es une bonne femme, et maintenant je ne doute plus de toi.

Cependant l'intimité, toujours croissante des deux peintres, amenait chaque jour de plus nombreux désordres; il n'était bruit à Anvers que de leurs scandaleuses débauches, et les choses en vinrent à un tel point, que les magistrats se crurent obligés d'y mettre un

terme. Ils firent saisir Brauwer, qui fut conduit hors de la ville avec défense d'y reparaître.

Notre peintre se trouva d'abord assez embarrassé, mais vers le soir, il rencontra un marchand qui se rendait en France et qui lui proposa une place sur son fourgon.

— Soit, dit Brauwer en riant; tu vas dans un pays où le vin est bon et les filles jolies; allons en France.

Et il suivit le marchand.

Arrivé à Paris, il crut qu'il suffirait de se nommer pour trouver admiration et sympathie, comme dans les Pays-Bas; mais il fut cruellement détrompé. Là, nul ne le connaissait; on refusa d'acheter ses tableaux. La noblesse française de cette époque était d'ailleurs trop élégante, trop polie pour goûter le genre de Brauwer; ne touchait-on pas au jour où le roi le plus gentilhomme qu'ait jamais eu la France, devait dire, en apercevant des Teniers: — Otez ses magots! Quant à la bourgeoisie, elle était peu connaisseuse, et s'occupait plus de querelles politiques que de peinture.

Ne trouvant donc à Paris qu'humiliation et misère, Brauwer prit la résolution de retourner à Anvers. Mais la route était longue, et il fallait qu'il la fît à pied, car il était sans ressources. Il est permis de croire que, pendant ces marches épuisantes, Brauwer regretta plus d'une fois ses folles dissipations et sa fatale imprévoyance. L'expérience vient tard pour les esprits légers; mais il arrive immanquablement un jour et une heure où la vérité leur apparaît: seulement ce jour est quelquefois sans lendemain et cette heure la dernière.

Après deux mois de fatigues de tout genre et de souffrances inouies, Brauwer aperçut enfin le clocher d'Anvers; mais on eût dit que ses forces ne s'étaient soutenues que par le désir d'atteindre le but. A peine arrivé aux portes de la ville, il tomba privé de sentiment.

Deux jours après, Rubens reçut un billet tracé d'une main tremblante à l'hôpital d'Anvers. Il y courut; Brauwer était mort la veille, et on lui montra la place où il venait d'être inhumé dans le cimetière des pestiférés. Rubens resta long-temps les yeux fixés sur cette fosse fraîchement remuée; puis, relevant la tête, il dit à son élève Van-Dyck, qui l'accompagnait :

— C'était un grand peintre, et Dieu seul sait ce qu'il eût été avec une autre éducation; mais les enfans trop malheureux ne peuvent devenir des hommes de génie.

Peu après Rubens fit enlever le corps de Brauwer, qui fut déposé, par ses soins, dans l'église des Carmes. Il se disposait à lui élever un

monument funèbre, et il en avait déjà fait le dessin lorsque la mort le frappa lui-même en 1640.

Malgré sa conduite déréglée, Brauwer travailla beaucoup, et il a laissé un grand nombre de tableaux. La plupart sont de petite dimension et représentent des intérieurs de cabaret ou des rixes de paysans. Il est curieux de remarquer que ce peintre, qui, comme tous les hommes faibles de corps et timides de caractère, avait une grande admiration pour la force, s'est presque toujours plu à reproduire des scènes de violence. Ses paysans se battant au couteau et ses soldats s'égorgeant dans un mauvais lieu sont d'une vérité à faire peur. Du reste, toute la peinture de Brauwer respire cette verve d'action que les œuvres de Callot possèdent à un si haut degré, et qui manque parfois à Teniers. Celui-ci a plus de vigueur calme, une couleur plus reposée; mais Brauwer l'emporte par le mouvement. Il y a quelque chose de fébrile dans ses compositions; son coup de pinceau est à la fois ardent et convulsif; on sent la nature débile qui s'exhale. Quant au dessin, il est comme celui de toute l'école flamande, moins élégant que vrai, moins correct que senti.

La France ne s'est point montrée plus juste envers Brauwer après sa mort que pendant sa vie. Elle avait accueilli le peintre avec mépris; elle a oublié ses œuvres. Le Musée du Louvre, ce gueux superbe qui laisse encore voir tant de trous à son riche manteau, n'a point une seule toile de cet habile maître.

E. SOUVESTRE.

ORGANISATION

DE

L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE

ET SECONDAIRE

EN DANEMARK.

A M. DE SALVANDY, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

I.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE.

Il y a long-temps que le gouvernement danois s'occupe avec zèle de l'organisation de l'enseignement dans les diverses provinces du royaume. En 1721, Frédéric IV fonda deux cent quarante écoles et leur donna des instructions. En 1729, Chrétien VI rendit, à ce sujet, une nouvelle ordonnance qui a servi de base à celle qui subsiste aujourd'hui. En 1789, le roi nomma une commission spéciale pour examiner l'état des écoles, leurs besoins, et rédiger un réglement plus complet que le précédent.

Cette commission établit une école normale pour les instituteurs, à Blaagaard, et proposa au roi un nouveau réglement. En Danemark, les projets de lois marchent à pas mesurés. Le réglement, rédigé par la commission en 1801, fut mis à l'essai en 1806, et, après diverses modifications, proclamé définitif en 1814. C'est un travail d'une sagesse d'esprit remarquable. Tous les besoins de l'enseignement élémentaire y sont parfaitement prévus, et les rédacteurs de cette ordonnance sont entrés dans les plus minutieux détails,

pour déterminer les attributions de tous ceux qui prennent part à la direction des écoles, pour garantir autant que possible le bien-être de l'instituteur et celui de l'élève. Si, malgré ces excellentes précautions, l'enseignement élémentaire en Danemark n'est pas encore ce qu'il pourrait être, le mal ne provient pas d'un vice d'institution, le mal provient du malheureux état de finances dans lequel se trouve ce pays, et de l'impossibilité où il est de faire plus de frais pour améliorer l'état matériel des écoles et la position des maîtres. En 1819, il se fit dans toute cette organisation un grand changement. Un homme qui possédait la confiance du roi introduisit, dans toutes les écoles de villes et de villages, l'enseignement mutuel. Mais des plaintes nombreuses s'étant élevées contre ce système, on fut obligé de le restreindre. Aujourd'hui cette méthode est admise encore dans une assez grande quantité d'écoles, mais elle n'est plus, à beaucoup près, aussi répandue qu'elle l'a été.

Les écoles élémentaires de Danemark sont divisées en trois sections : celles des petites villes, celles de Copenhague, celles des villages.

Ces dernières sont placées sous la surveillance immédiate d'une commission composée du pasteur et de deux habitans de la paroisse choisis par la direction, et qui portent le titre de représentans de l'école (*skoleforstander*).

Si quelqu'un a fait une donation à l'école, il devient membre de la commission et porte le titre de patron (*skolepatron*).

Au-dessus de cette première autorité s'élève la direction, composée du prêtre principal du district (*provst*) et du magistrat (*amtmand*).

L'administration générale est confiée à la chancellerie, qui représente tout à la fois le ministère de la justice et le ministère des cultes.

L'évêque exerce sur les écoles de son diocèse un droit de haute surveillance. Il est tenu de les visiter dans ses tournées épiscopales; il doit interroger les élèves, contrôler la méthode du maître, et adresser à la chancellerie le résultat de ses observations.

La commission est chargée des intérêts matériels de l'école et de l'exécution des mesures qui lui sont prescrites. C'est elle qui veille à l'entretien des bâtimens; c'est elle qui acquitte le traitement du maître. Quatre fois par an cette commission s'assemble pour délibérer sur les ordres qu'elle a reçus ou sur les besoins de l'école. Tous les quinze jours, elle doit visiter l'établissement et se faire présenter le journal d'observations du maître.

Le prêtre est surtout obligé de faire régulièrement ces visites. Le prêtre est le chef de cette commission; c'est à lui que les lettres de la direction sont adressées; c'est lui qui préside les assemblées; c'est lui qui rédige les protocoles; c'est lui aussi qui suit pas à pas la conduite et les progrès des élèves; c'est lui seul qui juge s'ils sont en état d'être confirmés, et l'on peut dire que toute la partie morale et intellectuelle de l'école repose sur cette surveillance du prêtre.

Deux fois par an, la commission adresse à la direction un rapport en dou-

ble sur l'état de l'école et sur ses besoins. La direction en garde une copie et envoie l'autre à la chancellerie.

La direction n'est, comme on le voit, qu'un lien intermédiaire entre l'autorité supérieure et l'autorité locale. Elle exécute les ordres de la chancellerie et contrôle les actes de la commission; elle exerce aussi, dans les cas ordinaires, une action directe; mais elle doit soumettre à la chancellerie la solution de toutes les affaires importantes.

Tous les propriétaires d'une commune sont obligés de contribuer, chacun selon ses revenus, aux besoins de l'école, soit qu'ils résident dans la commune ou non, soit qu'ils envoient ou non leurs enfans à l'école.

La contribution générale est versée entre les mains de la commission, qui doit y trouver de quoi entretenir les bâtimens des écoles, payer le maître et son adjoint.

Si une commune est trop pauvre pour pouvoir elle-même subvenir aux frais d'une école, le roi vient à son secours; car il doit y avoir une école dans chaque paroisse, et tous les Danois doivent savoir lire et écrire.

Dans les villes, la contribution se paie ordinairement en argent; dans les villages, en nature. Dans les villes, les maîtres d'école reçoivent un traitement proportionné à l'importance de leurs fonctions et à la cherté des lieux qu'ils habitent. Dans les villages, ils reçoivent généralement six tonnes de seigle, six tonnes d'orge en nature, vingt-cinq tonnes d'orge payées d'après la taxe, six mesures de bois que les paysans sont obligés de scier et d'amener devant la maison d'école. Tous ont le logement gratuit et une certaine étendue de terre propre à la culture. On leur donne en outre, pour l'entretien d'une vache, cent dix-huit livres de foin et deux cent trente-six de paille. Enfin ils reçoivent ordinairement dix écus par an pour remplir les fonctions de chantre à l'église. Ils ont part aux offrandes des grandes fêtes et au tribut volontaire que les habitans d'une paroisse paient pour les baptêmes et les mariages. S'ils peuvent donner à leurs élèves des leçons de gymnastique, ils reçoivent encore une gratification; tout cela ne forme, il est vrai, qu'un traitement assez modique; mais ils peuvent vivre sans être obligés de joindre à leurs fonctions un autre métier.

Tous les maîtres d'école d'un district ont une caisse de secours, où chacun d'eux dépose régulièrement une faible partie de son revenu. Cette caisse doit leur donner un appui s'ils sont vieux, un secours s'ils sont malades; et quand ils meurent, leur veuve reçoit un quart de leur traitement.

L'instituteur a été élevé à l'école normale. Lorsqu'il se présente pour occuper un emploi dans un village, il doit constater, 1° qu'il est âgé de vingt-un ans au moins; 2° qu'il peut lire et écrire couramment et avec intelligence, expliquer le catéchisme de Luther et les livres élémentaires de religion, faire les quatre règles principales et la règle de trois, chanter le chant d'église.

Les enfans entrent à l'école à l'âge de sept ans; ils y restent jusqu'à ce

qu'ils soient confirmés, c'est-à-dire jusqu'à quatorze ou quinze ans. Il n'y a point d'établissement séparé pour les garçons et pour les filles.

Les enfans apprennent la lecture, l'écriture, le calcul, les principes de religion, les élémens de l'histoire et de la géographie du Danemark. Ils doivent aussi apprendre à chanter, et faire des exercices de gymnastique.

D'après l'ordonnance de 1814, on devait leur faire faire quelques travaux manuels. Les jeunes filles devaient apprendre à coudre, à filer, à tricoter; les garçons devaient avoir pour maîtres un menuisier, un charpentier, un forgeron. Cet article du réglement n'a pas été exécuté.

L'école est divisée en deux sections. Les leçons durent, en été, depuis sept heures du matin jusqu'à onze, et depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à six; en hiver, depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures jusqu'à quatre. La première section va à l'école le matin, la seconde l'après-midi. Cette mesure a été prise dans l'intérêt des ouvriers et des laboureurs, qui peuvent avoir chaque jour besoin de leurs enfans. Il est permis, du reste, aux parens de faire sortir leurs enfans de l'école, pendant trois semaines au temps des semailles, et pendant trois semaines en automne. Toutes les écoles ont, du reste, congé le samedi, et vacance pendant les moissons.

Chaque année, au mois d'octobre et au mois d'avril, les élèves subissent un examen devant la commission. C'est d'après cet examen qu'ils sont classés à l'école. Le résultat de l'examen avec les observations de la commission sur le caractère et la conduite de chacun d'eux est adressé à la direction.

La commission distribue gratuitement aux enfans pauvres le papier, l'encre, les plumes et les livres prescrits pour l'enseignement.

Tous les parens sont obligés d'envoyer leurs enfans à l'école. Les paysans doivent y envoyer leurs domestiques qui ne savent pas lire. Le dimanche, avant l'ouverture des classes, le prêtre annonce publiquement le jour où le maître reprendra ses leçons, et invite les pères de famille à remplir leur devoir. Si l'un d'eux conserve, sans aucune raison valable, son enfant ou son domestique à la maison, il paie, pour chaque jour de délai, une amende de deux shellings. Cette amende peut s'élever jusqu'à vingt-quatre shellings, s'il n'obéit pas à une première injonction, et enfin il peut être condamné à la prison.

S'il essaie de soustraire ses enfans à l'examen, il paie aussi une amende, et enfin il subit la même punition s'il les laisse aller malpropres à l'école.

Les écoles de village s'appellent *almuenskole;* celles des villes portent, comme en Allemagne, le titre de *borgerskole* (*bürgerschule*); mais le réglement qui les régit est le même que celui des écoles de village; seulement elles ont toujours au moins deux maîtres. Le premier est un candidat en théologie sortant de l'université, et qui porte le titre de catéchiste. Il est nommé par le roi; il loge dans le bâtiment de l'école, et reçoit ordinaire-

ment un traitement de 300 rixdales (900 francs). Le second est nommé par la direction.

L'école est divisée entre ces deux maîtres, et ne peut pas renfermer plus de quatre-vingts élèves.

L'enseignement est ici plus avancé que dans les écoles de village, mais il ne vaut pas celui des bürgerschules allemandes.

Les écoles de Copenhague sont soumises à une direction spéciale, et dans chaque paroisse elles ont un comité de surveillance.

La direction se compose des deux prêtres principaux de la ville (deux provsts), d'un membre de la commission des pauvres, du premier magistrat de la ville, du premier bourgmestre, de deux adjoints et de deux prêtres.

La commission de surveillance se compose d'un prêtre et d'un ou deux habitans choisis par la direction.

Chaque année, la commission fait le recensement de son district; elle enregistre tous les enfans en âge d'aller à l'école, et les propriétaires de maisons sont tenus de l'aider dans ses recherches, et de répondre exactement à ses questions. Les enfans pauvres, elle les fait admettre gratuitement à l'école; les enfans riches, elle les inscrit sur la liste, et oblige les parens à les envoyer à l'institution de la paroisse, ou à justifier qu'ils sont élevés ailleurs.

Les écoles élémentaires sont divisées en trois sections. Les enfans peuvent être reçus dans la première avant l'âge de six ans. On les instruit par des entretiens : on leur enseigne la prononciation, la signification des mots, et les premiers principes de religion; ils apprennent ensuite à épeler, à écrire, à connaître les chiffres.

Dans la deuxième section, ils lisent, ils écrivent, ils calculent. On cherche à développer leur intelligence par la conversation. On leur enseigne l'histoire et la géographie de leur pays, et ils apprennent par cœur des sentences morales, des histoires bibliques.

Les enfans des deux sexes peuvent être élevés ensemble dans ces deux premières sections, mais ils sont séparés dans la troisième.

Ici les garçons continuent leurs leçons de lecture et d'écriture : ils étudient l'orthographe, la grammaire, le style; on leur fait écrire des lettres de différente nature; on leur apprend à connaître les poids et mesures, et ils s'exercent au calcul mental, au calcul écrit dans ses applications aux circonstances ordinaires de la vie. De là, le maître les fait passer à l'étude élémentaire des sciences naturelles : il leur donne les premiers principes de physique et d'hygiène; il leur enseigne aussi la technologie, la géométrie, les mathématiques pratiques, l'usage des machines, puis la géographie, l'histoire et les lois fondamentales du Danemark. Ils apprennent aussi le chant et la musique vocale, et on doit choisir pour ces exercices des morceaux de chant qui éveillent en eux le sentiment de la religion, l'amour du roi et de la patrie;

Dans les deux premières divisions de ces écoles, les maîtres enseignent tout ce qui est exigé dans les *borgerskoles* des petites villes. La troisième peut être regardée comme une *realskole*.

L'élément de l'éducation des jeunes filles est un élément religieux et moral. Il faut qu'elles apprennent par la conversation, par des récits, par des exemples, à connaître, à aimer les vertus de leur sexe, la douceur, la décence, la propreté, les devoirs de famille. Elles apprennent à lire, à écrire, à calculer, dans un but d'application journalière. On leur donne aussi des notions d'histoire et de géographie et des notions d'économie domestique. Cette éducation est tout-à-fait pratique. Les jeunes filles doivent y puiser des connaissances nécessaires pour se rendre d'abord utiles, agréables à leurs parens, et pour devenir un jour de bonnes mères de famille.

Outre les écoles du gouvernement, il existe à Copenhague un grand nombre d'écoles particulières, qui pourvoient par des dotations spéciales à leurs dépenses. Tout homme qui veut établir à ses frais une école est tenu de soumettre son projet à la direction, qui, après l'avoir approuvé, laisse l'école marcher d'elle-même et lui demande seulement un rapport tous les ans.

Il existe aussi dans cette ville des écoles du soir et des écoles du dimanche pour les ouvriers, telles que nous en avons aujourd'hui dans plusieurs grandes villes de France. Il existe deux salles d'asile fondées par la reine et la princesse royale, et deux *realskoles* établies sur le modèle des *realschules* d'Allemagne. On a formé depuis long-temps le projet d'établir de semblables écoles dans l'intérieur du pays, mais il n'a pas encore été mis à exécution.

Tous les enfans de Copenhague doivent rester à l'école jusqu'à ce qu'ils soient confirmés. Chaque année la commission les examine, et adresse à la direction le résultat de ses remarques. La direction adresse au roi un rapport général sur l'état matériel et intellectuel des écoles, sur ce qu'elles ont reçu des dotations particulières, sur ce qu'elles ont coûté à la ville. Ce rapport est imprimé, et la direction doit y mentionner tous les maîtres qui se sont distingués par leur zèle et leurs travaux, et tous les hommes qui ont fait quelque don aux écoles.

La plupart des maîtres employés dans les institutions de Copenhague sortent de l'école normale.

Il n'y avait, en 1790, qu'une seule école normale en Danemark. Il y en a maintenant quatre. Chacune d'elles est dirigée par quatre professeurs. Le premier d'entre eux porte le titre de représentant.

Les élèves paient environ cent écus par an pour entrer dans ces écoles. Mais ils peuvent aussi, s'ils ne sont pas riches, obtenir une place gratuite. Aucun candidat n'est reçu au-dessous de dix-huit ans, ni au-dessus de vingt.

L'objet de l'enseignement, c'est en première ligne la religion, la Bible, l'Evangile; puis la langue danoise, la grammaire, l'écriture, l'histoire na-

turelle, surtout pour ce qui a rapport au Danemark, l'arithmétique et la géométrie pratique, l'histoire de la religion, l'histoire et la géographie du pays, le chant d'église et la musique instrumentale, la pédagogie; quelques principes d'anatomie et d'hygiène, de manière à ce que l'élève, devenu maître, puisse donner des conseils aux paysans; quelques principes d'économie rurale, quelques travaux manuels ayant un but d'utilité pratique, et la gymnastique.

Il y a sept heures de leçons par jour, c'est-à-dire quarante-deux par semaine, le dimanche étant un jour de congé. Elles sont divisées ainsi :

Religion.	7	Chant et musique. . . .	5
Langue danoise. . .	6	Pédagogie.	5
Mathématiques. . .	6	Gymnastique.	3
Sciences naturelles. .	5	Économie rurale et travaux manuels.	2
Histoire et géographie.	3		

Les élèves restent là trois années, et subissent chaque année un examen. Le premier est très rigoureux. Si l'élève ne le soutient pas d'une manière satisfaisante, il est renvoyé, et paie trente écus à l'école. A la fin de ses études, il subit encore un examen pour obtenir son diplome de maître d'école.

Le résultat de cet examen donne trois notes différentes : extrêmement capable, très capable, capable (*udmærket duelig, meget duelig, duelig*). Les élèves sont placés selon la note qu'ils ont reçue. Celui qui, après ses trois années d'étude, ne pourrait pas même obtenir le dernier degré, ne reçoit point de certificat, et paie cent écus à l'école.

L'école est dirigée par le premier professeur, d'après les ordres de la chancellerie.

II.

INSTRUCTION SECONDAIRE.

Il y a en Danemark dix-huit gymnases ou écoles savantes (*lærdskole*).

Ces gymnases sont soumis à la surveillance immédiate d'un comité qui porte le titre d'éphorat et qui est composé de l'évêque et de l'*amtmand*.

Ils sont régis par un comité supérieur de trois personnes, nommées par le roi, et qui porte le titre de direction.

C'est à ce comité qu'est confiée l'administration de l'enseignement secondaire et de l'université. Il ne reçoit d'ordres que du roi, et représente par ses attributions le ministère de l'instruction publique. Il est assez singulier qu'il n'ait pas aussi l'administration des écoles élémentaires. C'est une anomalie dont plusieurs hommes éclairés ont déjà démontré les inconvéniens. Ce qui l'explique, c'est que les écoles élémentaires étant placées sous la gestion continuelle et immédiate des prêtres, on a pensé qu'elles devaient être régies par le ministère des affaires ecclésiastiques.

La direction détermine elle-même le mode d'enseignement, le choix des livres, les tableaux de leçons; elle indique des règles à suivre pour l'immatriculation des élèves, elle distribue les stipendes, elle juge les différends qui pourraient survenir entre les professeurs, elle décide toutes les questions importantes; c'est elle qui imprime le mouvement aux gymnases, et les éphores agissent d'après ses instructions.

Les éphores ont auprès des gymnases les mêmes attributions que la commission scolastique auprès des écoles élémentaires.

Ils doivent faire exécuter les ordres de la direction, surveiller l'état des bâtimens du gymnase, la discipline, et instruire la direction de toutes les mesures qu'il leur semblerait utile de prendre dans l'intérêt de l'école. Ils doivent tenir un registre exact de tout ce qui se passe au gymnase, et un registre de correspondance avec la direction.

Les professeurs sont nommés par le roi sur la proposition de la direction. Le premier d'entre eux s'appelle recteur. Ordinairement il y a dans chaque gymnase un recteur, un professeur en titre nommé (*overlœrer*), et quatre ou cinq adjoints.

Le traitement des professeurs varie selon leur degré d'ancienneté. Les jeunes recteurs ont le logement et 1,000 rixdales (3,000 francs). Les professeurs ont de 800 à 1,200 rixd., et les adjoints de 400 à 700. Plusieurs écoles pourvoient à leurs besoins par des dotations particulières. D'autres possèdent des revenus considérables. L'excédant de tous ces revenus forme le fonds commun des écoles secondaires. Il est administré par la direction et partagé entre les gymnases, en sorte que toutes ces institutions ne coûtent rien au gouvernement.

Le recteur fait un cours comme les autres professeurs. Il est chargé en outre de la direction avec les éphores et avec le comité supérieur. Trois mois avant l'ouverture des classes, il écrit au comité pour lui indiquer l'ordre de leçons qu'il désire suivre, les livres qu'il désire employer, et il ne peut abandonner les livres qui lui sont prescrits, sans une autorisation spéciale.

Chaque professeur doit tenir un journal où il écrit régulièrement ses observations sur le caractère, sur les progrès des élèves. Le recteur peut se faire communiquer ce journal aussi souvent qu'il le désire. Tous les trois mois, les professeurs adressent au recteur un rapport sur l'objet de leurs leçons et sur leurs résultats. Le recteur envoie à la direction une copie de ce rapport annoté par lui.

Tous les trois mois le recteur doit assembler les professeurs et délibérer avec eux sur le meilleur moyen de distribuer les heures de leçons, de maintenir la discipline, d'exciter le zèle des élèves. Cette délibération est écrite.

Les professeurs font vingt-quatre heures de leçons par semaine. Si, dans un cas extraordinaire, ils en font plus, ils reçoivent, outre leur traitement, 1 franc par heure.

Les classes sont ouvertes au mois d'août. Il y a dix jours de vacances à Noël, quinze à la Pentecôte, huit à Pâques, quinze à la fin de juillet. Il y a vacance aussi l'après-midi des veilles de fête et les jours de foire.

Le élèves ne peuvent entrer à l'école, ni au-dessous de dix ans, ni au-dessus de dix-huit. On exige d'eux seulement qu'ils sachent lire. Ils reçoivent au gymnase des leçons d'écriture. Chacun d'eux doit payer en entrant un droit d'inscription de 5 rixdales (15 fr.), plus 9 francs pour le bois et la lumière, et 90 francs par an pour les leçons. S'il y a deux frères dans le même établissement, le second ne paie que la moitié; trois, le tiers; et s'il y en a quatre, le quatrième ne paie rien. Il n'y a point de pensionnaires, point d'internes.

On enseigne au gymnase le latin et le grec, le danois, le français, l'allemand et l'anglais. L'étude du français est recommandée d'une manière spéciale. On enseigne la religion, la morale, la géographie, l'histoire, l'arithmétique, l'histoire naturelle, le dessin, la musique vocale et la gymnastique.

Il y a sept heures de leçons par jour, quatre avant midi, trois après. Les élèves ont, comme on le voit, peu de temps à eux. Les leçons des maîtres doivent suppléer aux heures d'étude.

L'école est divisée en quatre classes. Les élèves passent ordinairement deux années dans chaque classe. La grande différence qui existe entre cette méthode d'enseignement et la nôtre, c'est que les professeurs ne sont pas, comme en France, régens uniques d'une classe, et obligés d'y apparaître tour à tour comme philologues, comme historiens, comme géographes. Ils ont une branche d'enseignement déterminée, et ils la suivent de degré en degré, depuis la première jusqu'à la dernière division de l'école.

La place que les élèves occupent à l'école est déterminée par les examens. Chaque année, à la fin du premier et du troisième trimestre, il y a un examen particulier dans chaque classe; à la fin du deuxième, un examen écrit; à la fin du dernier trimestre, un examen public.

Les professeurs interrogent les élèves l'un après l'autre, et adressent à la direction le résultat de leurs observations.

L'élève ne peut monter d'une classe à l'autre sans avoir subi cet examen, et s'il ne le subit pas d'une manière satisfaisante, il redescend.

Du gymnase l'étudiant passe à l'université. Il doit être muni d'un certificat du recteur, constatant qu'il est en état de soutenir le premier examen universitaire, qu'on appelle *examen artium*. Mais s'il échoue dans cette épreuve, le recteur qui a signé le certificat reçoit, pour la première fois, une sévère admonestation; la seconde fois, il est condamné à une amende de 10 à 20 rixdales (30 à 60 fr.); et s'il retombe encore dans la même faute, il peut être privé de son emploi.

Toutes les écoles secondaires de Danemark sont soumises au même réglement. Mais celle de Soro, qui porte le titre d'Académie, est une institution à part. J'ai besoin, pour l'expliquer, de remonter un peu plus haut.

Au moyen-âge, les écoles latines du Nord étaient établies dans les couvens ou dans les chapitres métropolitains. C'était là que les prêtres, les clercs, les religieux, faisaient leurs études. Ceux qui aspiraient à une science plus élevée se rendaient dans les universités d'Allemagne ou à l'université de Paris. Le couvent de Soro est l'un des plus anciens couvens de Danemark. Il fut fondé au XIIe siècle par la famille de l'évêque Absalon, qui, selon l'usage, y établit aussi une école.

En 1586, Frédéric II fonda, sur les élémens très restreints de l'école claustrale, une grande institution qui devait recevoir soixante élèves.

En 1623, Chrétien IV, qui s'affligeait de voir la jeune noblesse de Danemark émigrer sans cesse sous le prétexte d'aller étudier en France ou en Allemagne, ajouta à l'école fondée par Frédéric II une classe d'enseignement supérieur à laquelle il donna le nom d'Académie. Il dota cette nouvelle institution de plusieurs grandes propriétés; il y appela des maîtres distingués, et il ordonna à ses officiers, à ses gentilshommes, d'y envoyer leurs fils. Bientôt l'école de Soro eut sa bibliothèque et son imprimerie. Elle réunit quarante élèves nobles. Elle se signala par sa méthode d'enseignement et ses travaux. On enseignait alors, à cette école, le grec, l'hébreu, le latin, le français, le droit, l'histoire, la politique, les mathématiques. Il y avait en outre des maîtres d'armes, de musique, de dessin, d'équitation et de jeu de paume.

Sous le règne de Frédéric II, les guerres du Danemark avec la Suède portèrent un coup mortel à l'institution de Chrétien IV. Les Suédois pénétrèrent en Zélande, ravagèrent les biens de l'Académie. Les élèves s'en allèrent, et l'école fut fermée.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, Chrétien VI essaya de lui rendre une nouvelle vie. Frédéric V agit dans le même but, et plusieurs hommes distingués l'enrichirent de leurs dons. Le colonel Kalckrenz lui légua une partie de ses propriétés, et le poète Holberg lui donna toute sa baronie. Elle déclina cependant encore une fois; elle perdit peu à peu ses élèves; et au commencement de ce siècle, on ne comptait plus à Soro que des professeurs pensionnés. Les étudians étaient loin. Elle n'était pas dissoute, mais elle n'agissait plus.

En 1813, un incendie consuma l'ancien bâtiment de l'école et la bibliothèque. Cet évènement, qui semblait devoir être pour l'institut de Soro le coup de grace, devint, au contraire, pour lui un signal de régénération. Le roi prit en pitié la pauvre école de Chrétien IV, si long-temps oubliée. Il donna des ordres pour que l'Académie fût remise en vigueur, et comme elle avait fait, dans ses années de repos, de larges économies, elle bâtit, à la place de l'antique maison qu'elle occupait autrefois, un magnifique édifice. Rien ne manque à cette nouvelle construction, ni les vastes galeries pour les collections, ni les salles de cérémonie, ni les comfortables auditoires des professeurs. Tout a été disposé avec luxe et dans de grandes dimensions. Ce n'est pas un bâtiment d'école, c'est un palais de roi.

Cet édifice est exclusivement réservé aux élèves. Le directeur, les professeurs, occupent chacun une maison à part, et les membres de la direction de Copenhague, qui viennent ici cinq à six fois par an, ont aussi leur demeure à eux.

L'Académie a recomposé, dans l'espace de quelques années, une bibliothèque qui s'élève maintenant à près de neuf mille volumes. Elle a amassé une très belle collection d'instrumens de physique et de mathématiques. Elle a dépensé un million pour ses nouveaux bâtimens, et chaque année elle épargne encore 60,000 francs sur ses revenus. Ses forêts, ses métairies et la pension des élèves lui rapportent chaque année environ 300,000 francs. Nous verrons quel résultat elle obtient avec cette puissante ressource.

Cette école n'est point soumise, comme les autres, à la surveillance d'un éphorat. Elle a un intendant qui est chargé de la gestion de ses biens, et un directeur qui veille à l'enseignement et aux besoins de l'école; mais ses pouvoirs sont très limités. Il ne peut ordonnancer sans la permission de la direction aucune dépense qui s'élève plus haut que 50 rixdales (150 fr.). C'est lui qui correspond avec les parens des élèves; c'est à lui que sont confiées toutes les mesures d'ordre et de discipline. Il a aussi la surveillance de la bibliothèque et des collections scientifiques, et il reçoit un traitement de 9,000 francs.

L'intendant gère les propriétés de l'Académie d'après les ordres de la direction, et reçoit un traitement à peu près égal à celui du directeur.

Les professeurs sont au nombre de seize; onze portent le titre de lecteur, et cinq celui d'adjoint.

J'ai nommé l'institut de Soro Académie; c'est le nom qu'on lui donne généralement. Elle est cependant divisée en deux parties très distinctes : la première, qui s'appelle école, n'est, à proprement parler, qu'un grand gymnase; la seconde est une classe à part, qui s'appelle académie.

L'école est divisée en quatre classes, comme les gymnases. On y enseigne le grec, le latin, le danois, l'allemand, l'anglais, le français, la religion, la morale, la géographie, l'histoire, les mathématiques et les sciences naturelles.

Il y a aussi des cours d'hébreu, mais ils ne sont pas obligatoires, comme ceux des langues vivantes.

L'académie n'est qu'une seule classe, dont les cours durent trois semestres. Les académiciens étudient, pendant le premier semestre, le grec, le latin, la langue et la littérature danoise, les langues française et allemande, l'histoire et les mathématiques; pendant le second semestre, la pratique de toutes ces langues, l'astronomie, la géométrie, la botanique, la zoologie; pendant le troisième, la pratique des langues, l'histoire de la philosophie, philosophie morale, métaphysique, physique, minéralogie, statistique.

Les lecteurs ne donnent de leçons qu'à l'académie et dans la classe supérieure de l'école; les adjoints enseignent dans les trois autres classes.

Il y a six heures de leçons par jour pour l'école, quatre seulement pour l'académie. Vacances pendant dix jours à Noël, dix jours à Pâques, et tout le mois d'août.

Les élèves ne peuvent pas être reçus à l'école au-dessous de dix ans, ni au-dessus de seize. Ils restent ordinairement huit années à franchir les quatre classes, et passent l'*examen artium* pour entrer à l'académie. Ils ont, en outre, deux examens chaque année, l'un particulier à la fin de février, l'autre public à la fin de juillet.

Les académiciens subissent, avant de quitter l'école, l'examen philosophique que l'on subit à l'université après une année d'étude. Cet examen se fait en trois épreuves; la première a lieu au mois de février, la seconde au mois de juillet, la troisième au mois de février suivant.

Dans la première, l'élève est interrogé sur le grec, le latin, l'histoire, les mathématiques; dans la seconde, sur le danois, le français, l'allemand, l'astronomie, la géométrie pratique, la philosophie, l'histoire naturelle; dans la troisième, sur la philosophie, la physique, la morale, la statistique. Il doit aussi faire des compositions en allemand et en français.

Il y a ici des élèves internes et externes. Les premiers paient par année 600 francs, les autres 90. Mais il y a quatorze places gratuites, dont le roi dispose, et seize stipendes de 150 francs chacun, que l'on accorde aux élèves ayant peu de fortune et qui se distinguent par leurs dispositions et leur assiduité.

Les élèves des autres gymnases ne peuvent entrer à l'académie sans avoir passé au moins deux années à l'école de Soro, et les élèves de cette école ne peuvent aller, comme ceux des autres gymnases, directement à l'université sans passer les trois semestres de rigueur à l'académie. Cette double contrainte n'a pas été d'une grande utilité à l'institut. Il y a là place pour soixante-quatre élèves, et jamais on n'en a compté plus de soixante. Le terme moyen est quarante-huit. Le terme moyen des académiciens pendant neuf années a été de six. Ainsi, chaque élève de Soro coûte plus de 5,000 fr. par an. L'établissement de cette école sur une base aussi large est une grande erreur de l'administration, une erreur que tous les hommes éclairés déplorent. Dans un pays comme le Danemark, avec les 300,000 francs de revenu de l'académie, on fonderait six grandes écoles, on élèverait trois cents jeunes gens, et on en élève cinquante!

A une demi-lieue de Soro, dans une ferme nommée Catherinslyst, j'ai visité un autre établissement d'éducation qui, par son extrême simplicité, contraste singulièrement avec l'extérieur splendide de l'académie. Cet institut, fondé sur le modèle de celui que M. de Fellenberg a établi à Hofwyl, est consacré à l'éducation des jeunes paysans. Il y a là vingt-quatre élèves choisis surtout parmi les orphelins et les plus pauvres enfans de la paroisse. Ils peuvent entrer à cette école à l'âge de six ans, et ils y restent jusqu'à ce qu'ils soient confirmés. La commission des pauvres paie chaque année, en

nature ou en argent, quatre tonnes de seigle pour les élèves de six à dix ans, trois pour ceux de dix à douze, deux pour ceux de douze et au-delà.

L'école est placée sous la surveillance de la commission scolastique de la paroisse et régie par la direction de Copenhague.

Un maître est chargé de l'éducation des élèves. Il doit pendant l'hiver, et pendant les heures de loisir qu'il a en été, leur enseigner à lire, à écrire, à calculer; le reste du temps, les élèves travaillent dans les champs avec lui, labourent la terre, prennent soin des bestiaux. Ils doivent aussi s'exercer aux travaux manuels que réclame leur profession future de cultivateurs. Ils doivent apprendre à réparer une charrue, à coudre un harnais, à fabriquer au besoin un instrument d'agriculture. Le dimanche, le maître les conduit à l'église; ils assistent au catéchisme; ils apprennent les principes de religion, et le prêtre vient de temps à autre les visiter et leur donner des leçons.

Ces élèves sont nourris et habillés très simplement; ils portent des vêtemens, en été, de grosse toile, en hiver, de *vadmel* (drap foulé), des sabots tous les jours, et des souliers le dimanche; mais les vêtemens sont très propres. La chambre qu'ils occupent est entretenue avec beaucoup de soin. L'habitude du travail, le régime auquel ils sont soumis développent leur constitution. A l'âge de douze ans, ils sont grands et forts, et il est bien rare qu'ils tombent malades. Sortis de l'école, ils retournent dans leur village, ils travaillent dans les fermes, et ils se distinguent presque tous par leur intelligence et leur bonne conduite. Tous gardent aussi un profond souvenir de l'école où ils ont été élevés, et, le dimanche, ils reviennent visiter leur ancien maître, et s'asseoir au milieu de leurs compagnons.

X. Marmier.

Copenhague, 1er septembre 1837.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 septembre 1837.

Le ministère a, dans la presse, des amis qui le servent bien mal, ou des alliés qui semblent prendre à tâche de le compromettre. Il nous sera permis de le lui dire, à nous qui, pour le défendre, n'avons pas attendu qu'il se fût affermi; car nous ne croyons pas qu'il puisse rien gagner à ce qu'on éloigne de lui par d'aventureuses attaques des hommes dont la bienveillance, ou du moins la neutralité, ne lui a pas été inutile pendant la dernière partie de la session, et dont l'appui lui sera nécessaire dans la chambre prochaine. Nous ne croyons pas que l'on comprenne bien sa position et ses intérêts en essayant d'immoler sur ses autels des victimes qu'on ne réussit pas même à blesser. Ce n'est là ni de la conciliation ni de la politique; et avec ce système, on aurait bientôt fait plus qu'isoler le ministère : on aurait soulevé contre lui toutes les forces et tous les talens; on aurait remis des armes, pour le combattre, à des gens qui ont déposé les leurs, et se sont montrés, il n'y a pas encore bien long-temps, trop peu avides de ressaisir le pouvoir, pour qu'on ait à craindre en eux, si on ne les provoquait pas, des ennemis bien actifs.

Aussi, pour notre compte, ne croyons-nous pas que le ministère ait inspiré ni autorisé le moins du monde une déclaration de guerre aussi vive que celle dont un journal, qui lui a fait accepter son alliance, vient de se constituer le hérault contre le président du cabinet du 22 février. A l'égard de M. Molé, nous en avons pour garant le langage qu'il a toujours tenu aux amis de M. Thiers, et la justice qu'il n'a cessé de rendre depuis le 15 avril à l'attitude de l'habile orateur envers son ministère et sa personne. Quant à M. de Montalivet, la supposition serait plus injuste encore, s'il est possible, car les trois quarts de cette déclaration de guerre retombent, par la force des choses, sur le ministre de l'intérieur du 22 février, tout autant que sur l'ancien président du conseil. Ce sont les pierres du prédicateur de Louis XV; elles sont lancées avec tant de force et par une main si maladroitement vigoureuse, qu'elles rejaillissent au-delà du but après l'avoir frappé, et vont par ricochet en toucher un autre, non moins rudement que si le premier choc n'avait pas épuisé toute leur portée. Il est

vraiment assez singulier que l'auteur de l'article dont nous voulons parler ne s'en soit pas aperçu. Sa réputation d'habileté, car ce doit être un habile, y perdra, et décidément on ne saurait être plus malheureux, à moins toutefois qu'on ne doive tenir à perfidie ce qu'il ne faut sans doute attribuer qu'à maladresse. De toute façon, M. de Montalivet n'en peut être bien flatté. Si on ne l'attaque pas dans la personne de M. Thiers, on lui fait jouer un rôle peu honorable pendant toute la durée du ministère du 22 février; on ne lui laisse que la signature et les détails de son département, pour lui refuser toute influence politique, et quand on prête au président du cabinet dont il faisait partie tant de fautes et d'erreurs, on est bien près d'en faire juger presque aussi coupable celui qui a dû les voir, les condamner, et n'en a pas assez tôt décliné la lourde solidarité.

Faut-il donc, après l'expérience qu'on en a faite l'hiver dernier, que tous les cabinets aient ainsi leur *Fonfrède* et leur *Journal de Paris?* qu'un zèle indisciplinable et d'autant plus outré qu'il est plus nouveau, s'attache à rétrécir autour de chaque ministère le cercle des amis ou des neutralités inoffensives et patientes? Faut-il enfin qu'une jeune école de publicistes, qui se dit appelée à réformer la presse et qui se proclame exclusivement gouvernementale, ne croie pouvoir mieux faire, pour relever le gouvernement de son pays, que d'avilir, en intention du moins, un passé qui avait incontestablement le mérite de tendances meilleures, au profit d'un présent qui, sous bien des rapports, se félicite d'avoir adopté sa devise et repris son œuvre inachevée.

Non, le ministère du 15 avril n'aurait rien à gagner en faisant attaquer M. Thiers dans ses journaux, et il est, nous en sommes sûrs, complètement étranger à une boutade qu'il serait forcé de désavouer, s'il l'avait suggérée. Quand il engagera en son nom, sur des questions sérieuses, une polémique manifeste, il le fera noblement, et d'une manière qui soit digne de lui comme de ses adversaires. A qui persuaderait-on que l'esprit de M. Molé méconnait celui de M. Thiers, et ne lui rend pas toute la justice qui lui est due? A qui fera-t-on croire que M. de Montalivet renie la part légitime qu'il a prise, comme ministre de l'intérieur, à la suspension de la revue du 28 juillet 1836, un mois après l'attentat d'Alibaud, quand les imaginations effrayées voyaient partout des pistolets et des poignards régicides, et quand une détestable émulation germait sourdement dans la tête fanatisée d'un Meunier? Ce n'est pas une réfutation pied à pied que nous entreprenons ici, et nous n'avons ni la mission ni l'envie de défendre la suspension de la revue anniversaire de juillet, dont aucun des membres de l'administration du 22 février ne décline la responsabilité. Mais, en vérité, nous avons conservé la mémoire que d'autres paraissent avoir perdue; nous n'avons pas oublié qu'une balle a effleuré la tête du roi, et que le sang de ses fils a coulé, la première fois que son courage habituel lui a fait rompre cette prétendue *mise en charte privée*, qu'on voudrait imputer à crime au 22 février. Et ce nouvel attentat n'a-t-il pas eu les plus funestes conséquences pour la royauté comme pour le pouvoir en général? N'est-ce

pas le crime de Meunier qui a rendu possible cette vaine et dernière reprise d'un système usé, dans lequel on entraînait, malgré lui, le président du cabinet du 6 septembre, dépositaire de pensées plus douces, de principes plus concilians, de traditions plus indulgentes?

Assurément M. Molé n'est engagé, par aucun de ses antécédens, à soutenir ou à ne pas attaquer M. Thiers dans la solution qu'il a voulu donner à la question espagnole, nous le savons; mais ce n'est pas une raison pour que M. de Montalivet ou lui, tout opposés qu'ils soient à l'intervention, travestissent en une ignoble manœuvre de bourse, en un moyen d'agiotage, l'opinion de M. Thiers sur cette question, grosse de tant de périls. Ce serait faire injure à tous deux que de le croire. Ils savent que cette question a divisé et divise encore les plus sincères et les plus éclairés partisans de la révolution de juillet, les plus fidèles amis de la dynastie qu'elle a fondée, les plus courageux défenseurs de l'une et de l'autre; leurs vœux ne sont pas douteux. Chaque succès de don Carlos est un embarras pour eux comme un échec pour la France; chaque retour de la fortune en faveur des armes de la reine est à leurs yeux un succès pour notre propre cause, et le gage d'un danger de moins dans l'avenir. Ce qui les distingue de M. Thiers sur ce point, c'est une disposition moins prononcée à beaucoup sacrifier, s'il le fallait, pour empêcher ce qu'ils redouteraient presque autant que lui, et sans doute aussi plus de confiance qu'il n'en avait dans la vitalité propre de la cause constitutionnelle en Espagne. Puissent-ils ne pas se faire illusion là-dessus! C'est le plus cher de nos désirs, car nous ne voulions pas le sacrifice pour le sacrifice même, mais pour le but auquel il se rapporte, et qui ne nous en paraîtrait pas moins précieux, si la France le pouvait atteindre à moins de frais.

Nous ne pousserons pas plus loin cet examen du manifeste si imprudemment publié contre M. Thiers, et dans sa personne contre le ministère du 22 février; notre tâche serait trop facile, et nous arriverions insensiblement à des questions trop délicates, que nous aimons mieux ne pas toucher. Ce n'est pas sérieusement qu'on peut supposer cette déclaration de guerre inspirée par le ministère; et s'il ne l'a pas hautement désavouée, c'est qu'il ne l'en a pas jugée digne; c'est qu'il a cru que cette supposition se réfutait d'elle-même à la moindre réflexion. Il lui aurait donné trop d'importance en la relevant, et il a préféré, avec raison, laisser à l'opinion publique le soin de la juger toute seule. Ce manifeste montre bien d'ailleurs le peu de fonds qu'un ancien ministre doit faire sur la reconnaissance d'hommes que son influence a introduits dans la carrière politique. M. Guizot en sait maintenant là-dessus tout autant que M. Thiers, à moins qu'il ne prenne pour une expiation des torts qu'on a envers lui les violentes accusations portées contre son rival, ou qu'il n'ait laissé pour instruction secrète à d'anciens alliés qu'il ne pouvait retenir sous ses drapeaux, la mission spéciale d'affaiblir le 15 avril, en le séparant par tous les moyens de ses alliés les plus naturels, ce qui laisserait ainsi le champ plus libre à l'ambition incessante de M. Guizot.

L'opinion publique est assez vivement préoccupée de l'expulsion du comte Confalonieri, qui, à peine arrivé en France où il venait rétablir sa santé, a

reçu l'ordre de s'embarquer pour l'Angleterre. D'un côté, on allègue pour justifier cette mesure rigoureuse, que M. Confalonieri n'a été rendu à la liberté, après douze ans de détention au Spielberg, et sur les pressantes sollicitations du roi, qu'à la condition de ne pas séjourner en France. Mais il paraît que l'intervention du roi en faveur du malheureux prisonnier s'est exercée à son insu, car il déclare, dans une lettre publiée par les journaux, n'en avoir eu jusqu'ici aucune connaissance, et, en ce qui le concerne, n'être engagé que par le seul intérêt de sa sûreté personnelle à ne pas reparaître dans les états autrichiens. Le comte Confalonieri, déjà avancé en âge, épuisé par les longues souffrances du Spielberg, dont le livre de Silvio Pellico ne donne qu'une faible et incomplète idée, ne saurait être à Paris un homme dangereux, ni pour l'Autriche, ni pour la France. Il a payé sa dette à sa patrie et à sa cause. Nous espérons donc que pour effacer au plus tôt les traces d'une rigueur qui a dû coûter beaucoup au gouvernement, les démarches nécessaires seront faites à Vienne, afin d'obtenir la levée d'une interdiction sans motifs sérieux, qui mutile le bienfait et diminue le mérite du bienfaiteur.

Au milieu de ce débat, l'opinion publique reste incertaine et s'égare dans des suppositions fâcheuses qui ne devraient jamais pouvoir être accueillies par elle. Il faut croire que le gouvernement a eu de bien graves motifs pour adopter envers M. Confalonieri la mesure à laquelle il s'est porté. Il ne cherche pas l'occasion de se montrer rigoureux et dur; il a fait tomber bien des fers et ouvert bien des prisons; il laisse vivre à Paris, sans les inquiéter, des réfugiés plus jeunes, plus énergiques et d'opinions plus menaçantes, et qui pourraient être dangereux, s'ils le voulaient. Ce nous est une raison suffisante pour ne pas le croire capable d'avoir repoussé légèrement du sol hospitalier de la France un noble et malheureux proscrit. Mais nous désirons qu'un prompt retour de M. le comte Confalonieri vienne calmer les justes susceptibilités de l'honneur national, et donner tout son prix à la liberté qu'une haute intervention lui aurait fait rendre.

La bienfaisante pensée de l'amnistie se complète de jour en jour davantage sous l'influence de M. Molé, qui avait si bien jugé, dès le premier moment, les heureux et féconds résultats de cette grande mesure. Aussi voit-on dans le pays une tendance générale au rapprochement et à la fusion se manifester avec plus d'éclat que jamais. Le moment serait donc mal choisi pour rétablir des catégories que l'on ne comprend plus, et faire de l'obscure métaphysique à propos de dénominations usées. Ce serait vouloir relever des barrières que les faits et la marche du temps ont renversées. On y a dû renoncer le jour où tous les esprits raisonnables, tous les hommes sans passion se sont accordés pour détendre les ressorts du gouvernement, et pour ne plus vivre en présence des partis vaincus et dissous, comme on avait vécu en présence de ces mêmes partis organisés, armés et menaçans. La solennelle épreuve des élections générales se prépare paisiblement sous l'empire de cette situation; et malheur à qui ne la comprend pas. Les monomanes de résistance et de lutte contre des enne-

mis désarmés, non moins que les monomanes de révolutions devront y échouer. Le pouvoir, qui craint les uns et les autres, aura beau jeu à les combattre. Qu'il donne hardiment l'exclusion à quelques-unes des personnalités les plus insolentes et les plus prétentieuses de la jeune doctrine, et il jouerait bien de malheur s'il ne parvenait pas à les écarter. La plupart semblent avoir conscience de leurs dangers et demander grâce; car leur organe habituel, du moins celui qui l'était, a beaucoup perdu de son aigreur et beaucoup adouci son langage. Quelque merveilleuses que soient ces conversions, partout où il y aura chance de succès, le ministère n'en aura pas moins raison de seconder le mouvement de l'opinion qui repousse les ultra-doctrinaires, pour mettre à leur place des hommes qui ne soient pas engagés aussi avant dans les liens des partis, et qui soient cependant bien résolus à maintenir les institutions et l'ordre, mais sans réaction. Les candidats ne manqueront point. Ils sont en très grand nombre, et l'on compte parmi eux beaucoup d'indépendances réelles, qui ne donneraient point d'embarras à un gouvernement sage et éclairé, et auxquelles le ministère inspire confiance. Si cet élément pouvait entrer assez dans la composition de la nouvelle chambre des députés, il lui donnerait un caractère qui répondrait parfaitement à celui de l'administration actuelle, le caractère d'une chambre d'affaires et d'intérêts positifs plutôt que de polémique. Elles se trouveraient ainsi, l'une et l'autre, la double expression de l'état auquel on se flatte assez justement d'avoir conduit la France, et qui ne semble devoir être essentiellement changé que par l'influence de grands évènemens au dehors, dont aucune puissance ne provoque aujourd'hui ni ne veut précipiter l'explosion.

Nous avons donné quelques détails, dans notre dernier numéro, sur la création de pairs qui doit précéder l'ordonnance de dissolution. Mais depuis lors, la liste s'est alongée. On cite aujourd'hui comme en faisant partie vingt-un membres de la chambre des députés, cinq généraux non députés, un diplomate en exercice, deux magistrats, un ancien ministre de la restauration, un ancien député, un membre de l'académie des sciences et un amiral; mais tout cela ne fait encore que trente-trois noms, et il se dit qu'elle doit en comprendre plus de quarante. En attendant voici les noms connus : députés : MM. Bignon, Humann, de Mosbourg, Odier, Kératry, Camille Périer, de Schonen, Charles Dupin, Bessières, Paturle, d'Andigné de la Blanchaye, de Brigode, de Cambis, Daunant, Pelet de la Lozère, Pavée de Vandœuvre, Rouillé de Fontaine, comte d'Harcourt, Durosnel, Tirlet, Delort; généraux non députés : MM. Tiburce Sébastiani, Darriule, de Castellane, Préval et Petit; académicien : M. Poisson; amiral : M. Willaumez; diplomate : M. Serrurier, ministre plénipotentiaire de France en Belgique; magistrats : M. le vicomte Harmand d'Abancourt, premier président de la cour des comptes, M. de Belbœuf, premier président de la cour royale de Lyon; ancien député : M. le marquis d'Escayrac-Lauture; ancien ministre : M. Bourdeau, collègue de M. de Martignac. M. le général Jacqueminot proteste contre le bruit que plusieurs journaux avaient répandu qu'il consentait à échanger l'honneur de la députation contre un siége au Luxembourg.

Telle qu'on l'a publiée jusqu'ici, il manque cependant quelque chose à cette liste de nouveaux pairs, et ce quelque chose, nous le dirons pour être justes avec tout le monde : ce sont deux ou trois noms anciens, éclatans, et qui appartiennent, sous le rapport de la fortune, du rang, de l'influence, à la classe supérieure de la société française, noms libéraux, bien entendu, et qui, tout aristocratiques qu'ils soient, ne sonnent pas mal à des oreilles de juillet. Les conseils généraux de département n'en auraient-ils pas indiqué quelques-uns, si on avait voulu les y chercher, et M. Molé n'est-il pas l'homme du monde le plus propre à introduire avec discernement et mesure, dans le gouvernement de son pays, un peu de cette aristocratie du sein de laquelle il sort, et dont il allie noblement les traditions à celles de la France nouvelle, révolutionnaire et roturière?

La politique extérieure de cette quinzaine nous offrira aussi son petit scandale : c'est un incident assez grave par lui-même, mais qui l'est devenu beaucoup plus encore par toutes les circonstances qui s'y rattachent, la publication inusitée d'une correspondance diplomatique très confidentielle entre M. Rudhart, ministre des affaires étrangères de Grèce, et M. Lyons, envoyé d'Angleterre auprès du roi Othon. Cette correspondance se rapporte à l'expulsion d'un réfugié italien, nommé Emilio Usiglio, du territoire grec, malgré la protection d'un passeport anglais, qui n'a pu le défendre des rigueurs de M. Rudhart, fidèle instrument d'une politique à laquelle la Grèce pouvait fort bien éviter de s'associer. Nous avons dit scandale, et c'en est bien un, car cette correspondance a pleinement révélé, *ex abrupto*, ce qui était encore un secret pour le plus grand nombre des observateurs politiques en dehors des coulisses, l'influence toute nouvelle que le cabinet de Vienne a réussi à se ménager en Grèce et le mécontentement que l'Angleterre en éprouve. L'établissement de l'influence autrichienne en Grèce est un fait d'autant plus remarquable, que l'Autriche n'est pas au nombre des puissances protectrices de l'état grec, qu'elle n'a contribué en rien au triomphe de l'indépendance et de la nationalité helléniques sur l'oppression musulmane; qu'elle a, au contraire, vu avec beaucoup de peine ce nouvel affaiblissement de l'empire turc, et que, sauf la guerre contre la Russie, elle avait tout fait pour le prévenir. Mais une fois l'évènement accompli, une fois cet élément introduit dans la balance politique, l'Autriche s'est résignée, et aussitôt elle a cherché à tirer parti de ce qu'elle n'avait pu empêcher. Elle est, nous croyons, la première des grandes puissances qui ait conclu avec la Grèce un traité de commerce; le service de bateaux à vapeur qu'elle a organisé à Trieste s'est rattaché à cette politique et en a secondé le développement. Et voilà maintenant qu'un ministre anglais accuse M. de Rudhart de mettre à la suite du cabinet de Vienne le gouvernement dont il dirige les affaires extérieures, de recevoir des instructions de M. de Metternich, d'avoir pris des engagemens particuliers envers l'Autriche, sans l'assentiment des puissances protectrices, et de subordonner à ses vues toute la politique du nouveau royaume!

Si ces accusations sont fondées (et nous ne doutons pas de l'influence ac-

tuellement exercée en Grèce par le cabinet de Vienne), il faut croire que l'Autriche, si peu remuante de sa nature, essaie de prendre, en Orient, position contre la Russie, bien qu'en apparence M. de Metternich et M. de Nesselrode soient assez d'accord pour soutenir M. de Rudhart. Mais cela vient de ce que les deux cabinets redoutent également son prédécesseur, M. d'Armansperg, qui s'était entièrement livré à l'Angleterre, et un autre homme d'état, le plus national et le plus populaire de la Grèce, qu'on tient depuis long-temps dans l'honorable exil d'une ambassade.

Le ton de la correspondance de M. Lyons avec M. Rudhart n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus convenable au monde, ni de plus conforme aux traditions diplomatiques. On y voit percer le ressentiment conservé par l'Angleterre pour la destitution de M. le comte d'Armansperg, et après tout, le gouvernement grec était rigoureusement dans son droit. Mais ce droit, il l'a exercé d'une manière odieuse, et on doit féliciter le ministre français à Athènes d'avoir, en cette circonstance, officieusement agi dans le même sens que son collègue, M. Lyons. Aujourd'hui, en effet, nous sommes à peu près d'accord avec l'Angleterre sur la question grecque, et dans le sein de la conférence de Londres, lord Palmerston ne s'est pas trouvé plus disposé que le plénipotentiaire français à autoriser l'émission d'une partie quelconque de la troisième série de l'emprunt grec. Nous qui avons quelquefois révélé sans mauvaise intention les infirmités de l'alliance anglaise, ce serait avec plaisir que nous la verrions partout ailleurs aussi réelle, aussi vraie dans la pratique, qu'elle l'est redevenue en Grèce depuis la retraite du comte d'Armansperg. Nous n'aurions pas à déplorer qu'il en fût autrement, si, dans le besoin que l'on ressent de la conserver efficace et sérieuse, on subordonnait constamment des deux côtés l'accessoire au principal, les petites tracasseries aux grandes questions, le choc des petits intérêts contraires au grand intérêt commun.

On n'a, depuis quelque temps, assez ménagé l'alliance anglaise ni en effets, ni en paroles. Il semble que ses inconvéniens, sous le rapport des hommes et des choses, aient paru plus grands que ses avantages, et l'Europe a suivi d'un œil avide les progrès de ce relâchement universel dans le système de politique extérieure qui a permis à la France de prendre Anvers et d'occuper Ancône. L'Europe a fait plus : elle a encouragé ce relâchement de nos liens avec l'Angleterre autant qu'il était en elle. Mais elle ne peut nous offrir, et de long-temps nous ne pourrons accepter d'elle, aucun équivalent pour le sacrifice auquel son impatience nous pousse. Quand même elle le pourrait, la question de préférence ne serait pas résolue par cela seul; mais il suffit qu'elle ne le puisse pas et qu'on le sente bien, pour que nous n'allions pas inconsidérément nous affaiblir du côté où nous sommes forts, sans avoir chance de nous fortifier du côté où nous sommes faibles. Nous vivons en paix avec l'Europe; mais, sauf un rapprochement viager entre la Prusse et la dynastie nouvelle, les autres puissances du continent, grandes et petites, ne nous épargnent guère un embarras, une tracasserie, une menace plus ou moins déguisée, quand elles le peuvent. Nous ne parlerons pas de la

Russie, dont la malveillance est trop notoire; mais l'Autriche, qu'on devrait croire moins passionnée, plus raisonnable et plus juste, se refuse-t-elle souvent le plaisir de nous harceler, de traverser nos desseins, de réveiller nos inquiétudes? Ce n'est peut-être pas la faute du chancelier de cour et d'état si Mme la princesse de Metternich promène dans sa voiture, à Vienne, M. le duc de Bordeaux: mais quand nous retrouvons à Athènes, dans les difficultés que rencontre notre service de bateaux à vapeur du Levant, la même main qui nous en suscite de pareilles à Gênes et à Naples, nous ne pouvons croire que M. de Metternich y soit aussi étranger qu'à la promenade du duc de Bordeaux dans la voiture de sa femme. Si l'Autriche exhume tout à coup un projet de nouvelle forteresse fédérale qui sommeillait oublié dans les cartons de la commission militaire de la diète, on ne prétendra pas sans doute que nous devions y voir un témoignage d'amitié, de confiance, de bon vouloir, surtout quand ce projet vient se fixer sur Radstadt, et quand on le fait accompagner de déclarations menaçantes dans les journaux censurés de l'Allemagne.

Nous croyons donc sage et presque nécessaire, dans l'état actuel des choses, de resserrer notre alliance avec l'Angleterre, d'en renouer les fils plutôt épars que brisés, et d'en masquer avec soin les vides et les parties faibles, s'il y en a quelque-unes. Les états, non plus que les individus, ne gagnent rien à s'isoler, et, dans certaines capitales, on nous verrait avec trop de plaisir nous éloigner du cabinet de Saint-James, pour que notre plus grand intérêt ne soit pas de nous en rapprocher. Ce que nous allons dire n'est pas un paradoxe; mais il nous semble que, pour faire de grandes choses en Europe, nous pourrions d'abord être seuls, tandis que, pour ne rien faire, avec la volonté de ne pas remuer et de respecter ce qui est, nous avons besoin d'être à deux. Nous comptons prouver cela quelque jour. Reprenons, maintenant, notre tour d'Europe.

Le duc Charles de Mecklembourg-Strélitz, président du conseil-d'état du royaume de Prusse et commandant de la garde royale prussienne, est mort, à Berlin, le 21. Ce prince était frère consanguin du grand-duc régnant de Mecklembourg-Strélitz, de la feue reine de Prusse, Louise, envers laquelle l'empereur Napoléon se montra presque cruel, et de la reine actuelle de Hanovre. Il a terminé sa carrière dans une demi-disgrace, par suite de l'opposition violente qu'il avait faite au mariage de la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwérin avec le duc d'Orléans, mariage négocié et conclu sous les auspices de la cour de Prusse, malgré tous les efforts du parti contraire à la France. Le duc Charles en était l'ame, et ce fut une opposition toute politique; car il n'avait, à titre de parent fort éloigné, aucune influence légitime à exercer sur les déterminations de la princesse, de sa mère et de la cour grand-ducale de Mecklembourg-Schwérin. Néanmoins il crut devoir à son nom de ne rien négliger pour empêcher cette alliance, et on lui attribua, vers l'époque où elle se négociait, un mémoire, lithographié à très peu d'exemplaires, contre le projet si chaudement épousé par le roi de Prusse. Ce mémoire a circulé dans la société de Berlin et a provoqué, de

la part de M. de Kamptz, ministre de la justice, des observations qui ont également circulé en manuscrit et entretenu quelque temps, à Berlin, cette singulière polémique dans la sphère élevée d'une cour. Le mémoire de M. de Kamptz était sec dans la forme, mais, dans le fond, très solide, plein de faits concluans et d'une irrésistible logique. La manière dont la légitimité de la dynastie d'Orléans s'y trouvait établie ne nous paraîtrait peut-être pas très orthodoxe; mais on ne saurait exiger d'un ministre prussien qu'il reconnaisse bien nettement le principe de la souveraineté du peuple, et, à part le dogme, toutes les questions de fait y étaient victorieusement traitées. L'auteur s'était imposé la tâche de réunir tous les exemples de mariages entre princesses de maisons souveraines par la grace de Dieu, et princes ou familles régnantes par la grace d'une révolution, soit populaire, soit patricienne, soit militaire. L'histoire en présente beaucoup, comme chacun sait; aussi la liste en est-elle bien longue dans le mémoire de M. de Kamptz. Mais le plus piquant, dans une réponse au duc de Mecklembourg-Strélitz, c'est celui que lui rappelle l'impitoyable publiciste, d'une alliance entre sa tante, Sophie-Charlotte, et le roi d'Angleterre George III, à une époque où vivait encore Charles-Édouard, légitime héritier de droit divin de la couronne enlevée aux Stuarts par la révolution de 1688. Le duc Charles n'avait que cinquante-deux ans et n'était pas marié. On doute que sa mort inspire de vifs regrets à la population de Berlin.

Quand donc l'Espagne pacifiée ne nous offrira-t-elle plus d'évènemens à enregistrer, ou plutôt quand est-ce que la guerre civile qui continue à désoler ce malheureux pays et y élargit de jour en jour davantage le cercle de ses fureurs, nous offrira-t-elle quelque évènement décisif, au lieu de cette pénible alternative de demi-victoires et de demi-défaites qui en éternisent les maux? Au moment où nous formons ces vœux, la fortune semble revenir sous les drapeaux de la cause constitutionnelle. Les troupes de la reine ont remporté sur celles de don Carlos deux avantages assez marqués, et le danger qui avait menacé Madrid pendant plusieurs jours s'en éloigne de nouveau. Mais on ne peut s'empêcher de concevoir les plus sérieuses appréhensions pour le dénouement de cette guerre, en réfléchissant à la grandeur des moyens que le prétendant vient de développer, à l'audace qu'il a eue de s'avancer jusqu'aux portes de Madrid, à la vivacité des sympathies que sa présence a éveillées chez les masses dans toutes les petites villes des environs de la capitale. Il a transporté récemment le théâtre de la guerre dans un rayon très rapproché de Madrid, car les gardes nationales ont fait le coup de feu avec ses avant-postes, la veille de l'arrivée d'Espartero, et quelques jours après, la reine a vu, dit-on, du haut d'un de ses palais, les derniers bataillons carlistes se retirer dans la direction de Guadalajara.

Telles sont cependant les conséquences de la prise de Ségovie par une faible division, qui, commandée par un chef entreprenant et habile, avait passé l'Èbre sans obstacle, traversé la Vieille-Castille sans être inquiété, occupé Saint-Ildéfonse et franchi le Guadarrama, pour venir insulter Madrid, grace à l'inconcevable négligence du ministère Calatrava. C'est

depuis lors que l'armée d'Espartero, accourue en toute hâte au secours de la capitale, a laissé le prétendant maître d'une vaste étendue de pays et des sources du Tage; c'est depuis lors qu'il a pu remporter une victoire complète sur un corps d'armée inférieur en nombre à ses forces, victoire qui a relevé les espérances des siens, et lui a valu, avec un grand nombre de prisonniers, cent cinquante caisses de munitions, deux cents chevaux et cinq mille fusils. Enfin, cette victoire a facilité la dernière expédition de don Carlos sur Madrid, qui, bien que repoussée, n'a pas seulement coûté fort cher au gouvernement constitutionnel, mais a laissé des traces profondes dans toute la vallée du Tage jusqu'à Aranjuez. Et ce n'est pas tout. Le chef carliste qui avait pris Ségovie a évacué cette ville et reporté ses positions un peu en arrière, il est vrai; mais voilà six semaines que ce chef domine la route de Burgos, le cours du Duero, une province dans laquelle il n'y avait eu, depuis le commencement de la guerre civile, que de misérables bandes, et où s'organise maintenant une armée! C'en est assez pour faire douter de plus en plus du salut de l'Espagne, et préparer les esprits les moins pessimistes à un dénouement que les observateurs politiques les mieux placés pour en bien juger n'ont pas cessé, depuis deux ans, de déclarer inévitable.

Le travail intérieur des partis qui divisent le libéralisme espagnol, n'en continue pas moins activement au milieu des fureurs de la guerre civile, comme si la cause constitutionnelle était plus assurée de son avenir. L'assemblée des cortès est sur le point de se séparer, le pays *légal* va procéder aux élections qui doivent, pour la première fois, donner à l'Espagne une double représentation, un sénat et une chambre de députés. Les Martinez de la Rosa, les Toreno, les Isturitz, tous les noms les plus marquans du parti modéré, figurent sur les listes de candidats, et une opinion puissante qui, depuis la révolution de la Granja, a cessé d'être représentée dans le gouvernement et dans les cortès, ressaisira la parole et reparaîtra en force dans les deux chambres. Après tant de malheurs et de fautes, dont il n'est pas responsable, ce parti sera-t-il assez énergique, assez habile, assez fort pour les réparer? et lui sera-t-il donné, maintenant, de guérir les plaies profondes qu'il a vues se former, et dont il n'a pas su arrêter les progrès, quand les destinées de l'Espagne étaient confiées aux mains de ses plus grandes célébrités? C'est ce dont il est malheureusement permis de douter.

Un journal de la gauche, dans la préoccupation du triomphe éventuel de don Carlos, triomphe infaillible à ses yeux, rétablissait du même coup don Miguel à Lisbonne, et citait, à l'appui de son opinion, des dépêches dont le secret aurait transpiré. Nous le croyons mal informé. La solidarité qu'il suppose entre ces deux prétendans n'existe pas dans la réalité, et l'Europe absolutiste les sépare certainement dans ses espérances comme dans ses vœux, car M. de Metternich serait fort disposé à reconnaître dona Maria sur le trône de Portugal; d'un autre côté, on ne voit pas que le parti miguéliste songe à profiter pour son compte de la guerre que se font actuellement les deux fractions du parti contraire. C'est une observation qui n'a pour but

que de rétablir la vérité sur ce point, et nullement d'atténuer la redoutable gravité d'une restauration carliste en Espagne, si tant est, ce qu'à Dieu ne plaise, que le gouvernement de juillet soit destiné à la subir.

Quelques nominations et déplacemens viennent d'avoir lieu dans le personnel des secrétaires d'ambassade. Le comte Philippe de Rohan-Chabot, fils d'un pair de France et aide-de-camp du roi, attaché au cabinet de M. le président du conseil, est nommé second secrétaire d'ambassade à Londres. Déjà connu dans la haute société anglaise, à laquelle il tient par sa mère, M. de Rohan-Chabot paraît destiné à parcourir avec distinction la carrière diplomatique, où il entre jeune, mais bien préparé. Ses connaissances, la solidité de son jugement, tout, jusqu'à l'élégance de ses manières, le fera distinguer et aimer partout où il sera appelé à servir et à représenter son pays. M. de Grammont, qui n'est pas, comme on l'a prétendu, fils du député de ce nom, mais parent de Mme la comtesse Sébastiani, remplace à Stuttgardt, en qualité de secrétaire de légation, M. le baron Reinhardt, qui est envoyé à Berne, avec le titre de premier secrétaire d'ambassade. M. Reinhardt, dont on fait le plus grand cas, est fils d'un ancien ministre plénipotentiaire, qui a laissé de fort honorables souvenirs en Allemagne, où il a long-temps résidé. M. de Belleval, qui est remplacé en Suisse par M. Reinhardt, n'a pas trouvé place dans ces arrangemens. Mais il ne sort pas d'une carrière dans laquelle il compte de longs services et où ses talens ne peuvent tarder à être utilisés de nouveau. Il n'est rappelé de Berne que pour satisfaire à des exigences générales de service, et non, comme le pourraient faire croire les insinuations de certaines feuilles suisses, par suite des prétendus dissentimens qui se seraient élevés entre lui et M. le duc de Montébello. Au reste, l'ambassade de France à Berne se trouvera bientôt presque complètement renouvelée, car M. de Montébello lui-même doit recevoir une autre destination. Les différends de l'année dernière, et plusieurs missions de rigueur qu'il a eu à remplir, ont rendu en Suisse sa position personnelle difficile et fausse, malgré le rétablissement de la bonne intelligence entre les deux gouvernemens. Il n'a pu avoir, dans la diète qui termine la session ordinaire, que des relations un peu froides et embarrassées avec la plupart des députations cantonales, qui étaient à peu près les mêmes que celles de la diète extraordinaire de 1836; et maintenant que le point d'honneur est sauvé, nos rapports avec la confédération helvétique gagneront à passer en de nouvelles mains.

F. BULOZ.